

L. S. MERCIER

LE NOUVEAU PARIS

Éd. tir vers 1824. (?)

Louis Michaud
éditeur à Paris.
168 Bd St Germain

GEO DORIVAL

LE
NOUVEAU PARIS

A LA MÊME LIBRAIRIE :

OUVRAGES DU XVIIIe SIÈCLE

Louis-Sébastien Mercier. — **Tableau de Paris**, avec reproductions des gravures de Dunker, des portraits de l'auteur et des caricatures faites sur Mercier .. .. 1 *vol.*

COLLECTION " LES MŒURS LÉGÈRES AU XVIIIe SIÈCLE "

Restif de la Bretonne. — **Monsieur Nicolas**, ou *Le Cœur humain dévoilé*. Préface et notes de J. Grand-Carteret. Illustrations de l'époque .. .. 3 *vol.*

Restif de la Bretonne. — **Le Palais-Royal.** Préface et notes de Henri d'Alméras. Illustrations de l'époque.. .. .. 1 *vol.*

Louis-Sébastien MERCIER

LE NOUVEAU PARIS

ÉDITION ABRÉGÉE

Avec des reproductions d'estampes et de Tableaux de l'époque

PRÉFACE ET NOTES PAR LUCIEN ROY



LOUIS-MICHAUD
ÉDITEUR
168, boulevard Saint-Germain
PARIS

PREFACE

Si le *Tableau de Paris* de Sébastien Mercier est l'étude la plus précieuse que nous possédions sur une époque où la monarchie, encore dans toute sa gloire, laissait les princes et les courtisans se jouer du peuple, de sa misère et de ses plaintes, si, dans ce volumineux ouvrage, nous trouvons notre parfaite documentation sur les mœurs, les talents et les vices des habitants de la capitale, en même temps que la révélation des amusements de la Cour, de la toute-uissance de la noblesse, des Tuileries à Versailles, nous devions à notre travail commencé par la réédition de ce *Tableau de Paris* (1), de lui donner une suite dans l'ouvrage actuel.

Ici nous n'en sommes plus au temps où Voltaire et Rousseau effarouchaient la foule résignée en osant parler en son nom et exposer ses griefs. La Révolution, prévue et prophétisée par Mercier, s'est accomplie ; ses raisons ont triomphé, son courage a sapé les institutions royales, ses horreurs et ses beautés se sont exercées en toute indépendance, sa tyrannie républicaine a vaincu la tyrannie royale et le peuple, déchaîné et sanguinaire, a poussé aussi loin qu'il lui a plu son besoin de vengeance et de châtiment.

C'est ce Paris désorganisé par la révolte et les émeutes, c'est cette population diminuée par la fusillade et la guillotine que Mercier nous décrit ici,et nul mieux que lui n'était désigné pour étudier les événements, leurs causes et leurs conséquences. Mêlé à la bataille, membre de la Convention, suspect à son tour et emprisonné, il a tout vu et tout compris dans cette phase unique, épouvantable et sublime, de notre histoire. Et, quand la liberté lui fut rendue, quand le calme du Directoire lui permit de reprendre ses travaux, c'est alors qu'il pensa à utiliser ses notes prises au hasard des journées de sang et de

(1) Voir l'édition en un volume, avec les gravures de Dunker, parue chez Louis Michaud.

pillage et que, les joignant à ses articles déjà parus, il composa cette série de chroniques éloquentes et sincères qu'il intitula *Nouveau Paris*.

Sincères, disons-nous. Le mot est juste, bien que le public pût s'étonner de certaines virevoltes dans l'esprit de l'auteur, de ses changements d'idées, de ses contradictions avec lui-même. Mais l'effervescence dans laquelle il lui fallait vivre, ses craintes, qu'il ne dissimule pas, de marcher un jour, lui aussi, vers l'échafaud, l'emprisonnement qu'il subit pendant plus d'une année (17 vendémiaire, an II, au 3 brumaire, an III) où, transporté de prisons en prisons, il n'eut plus de contact journalier avec les événements et les hommes, ne sont-ils pas des excuses à sa versatilité et à ses démentis involontaires ?

Il l'avoue lui-même : « Je ressemble, dit-il, au sicambre Clovis, je suis tenté de brûler ce que j'ai adoré et d'adorer ce que j'ai brûlé. » Et, en effet, il nous le prouve si nous remarquons qu'après avoir flétri les loteries royales, il devient contrôleur des loteries républicaines ; si nous considérons qu'il célèbre le 10 août comme un triomphe populaire, alors qu'il n'était que celui de la Gironde et de la Montagne obéissant aux ordres de Pitt, de même, en 1797, il fêtera Bonaparte, le saluera comme le maître indiqué et, plus tard, s'élèvera contre ce *sabre organisé* et ne souhaitera que sa chute.

Mais, si les opinions personnelles de l'homme sont changeantes, si ses points de vue diffèrent selon les incidents et les pouvoirs, ce qui, pour nous, demeure du plus haut intérêt ce sont ses études générales et le rôle de journaliste au jour le jour qu'il a tenu.

Et c'est là surtout ce que nous avons respecté dans l'édition actuelle, croyant être plus utile à nos lecteurs en leur donnant les comptes rendus d'un témoin consciencieux que les articles philosophiques ou fantaisistes d'un écrivain merveilleusement doué, mais chimérique parfois.

L. R.

AVANT-PROPOS

J'AVAIS *terminé, vers la fin de* 1788, *le tableau de Paris que j'avais commencé en* 1781 *et qui composait douze volumes. Je comptais avoir tout dit, du moins tout ce que je savais, de cette ville qui fixe éternellement les regards du monde entier ; et je comptais bien n'y pas revenir, lorsqu'une révolution dont le souvenir ne périra jamais, et influera sur les destinées futures de l'espèce humaine, vint bouleverser les mœurs d'un peuple paisible, changer ses habitudes, ses lois, ses usages, sa police, son gouvernement, ses autels, et lui inspirer tour à tour le courage le plus héroïque et la férocité la plus lâche. Qu'il fut grand ! qu'il fut abject ! qu'il fut impétueux ! qu'il fut patient ! Il faut admettre nécessairement dans cette ville deux peuples distincts ; l'un s'élançant généreusement vers la liberté, prompt à tout oser, invincible, généreux ; ce fut le peuple du* 14 *juillet et du* 10 *août : l'autre, souple, avide et cruel, prompt à s'emparer des victoires des républicains, à se les attribuer, à se donner pour les patriotes les plus purs, les plus clairvoyants et les plus décidés, lorsqu'ils n'étaient qu'ambitieux de pouvoir et de richesses. Les valeureux républicains furent assujettis par ces sycophantes, qui, cachés dans toutes les occasions périlleuses, se montraient lorsqu'il fallait précipiter le peuple dans le crime et commander à des bourreaux. Ainsi les braves guerriers, les fonctionnaires laborieux, les probes, les bons citoyens, ont été trompés, abusés par des démagogues qui n'ont pris le langage de la liberté que pour la rendre odieuse et exécrable ; et dans leur affreux succès, ils ne seraient qu'horribles aux yeux de la postérité ; mais qu'on*

juge combien ils étaient coupables : car la plupart n'ont obéi qu'aux suggestions et aux guinées du gouvernement anglais.

C'est lui qui, du premier jour de la révolution, a commandé la contre-révolution, a poussé dans les extrêmes les vertus des uns et les vices des autres : et peu lui importait que le sang de Louis XVI *ou celui de Robespierre coulât sur l'échafaud ou ailleurs : c'étaient deux Français ; et tout Français, qu'il fût émigré qu'il fût républicain, était l'objet de sa haine traîtresse et implacable*

Le plus grand des miracles, c'est que cette superbe ville soit encore debout. Le plan d'attaque, qui devait avoir lieu à Versailles contre l'Assemblée nationale et contre Paris, est un des plus épouvantables projets qui aient été conçus dans le cabinet d'un roi parjure et d'une cour dépravée. La ville eût été saccagée, livrée au pillage, réduite au tiers de ses habitants. Le despotisme ensanglanté planerait encore sur les ruines : la bravoure des Parisiens, leur union, et une faveur inespérée de la fortune, firent pâlir cette cour et ce roi homicides.

Il attache à son chapeau cette cocarde nationale, *le signal de la victoire et de la régénération ; mais avec le dessein secret de la déchirer bientôt, à l'aide de tous les rois voisins, auxquels il aurait livré le pourtour de la France, pourvu qu'il eût pu conserver dans l'intérieur ses valets, ses chiens de meute, sa noblesse et son parlement.*

La contre-révolution a commencé, et sous ses auspices, depuis le jour où il retourna à Versailles, en portant la cocarde tricolore qu'il avait baisée devant tout le peuple, à une des fenêtres de l'Hôtel-de-ville. Tout ce qui s'est fait depuis, s'est fait en haine de la Révolution et de la prise de la Bastille.

Paris est devenu le théâtre, où tous les acteurs des différents gouvernements se sont rendus, pour consommer l'œuvre de leur hypocrisie. Chaque jour en dévoila quel-

que partie ; et il n'y a que l'histoire qui puisse dénombrer sous combien de masques les traîtres de toutes espèces et de tout rang, ont plus ou moins trompé ou fatigué la position des républicains. Les faire déchirer de leurs propres mains voilà tout le secret des puissances coalisées.

Le piège était grossier, mais les passions étaient extrêmes, mais les intérêts étaient singulièrement diversifiés. L'impétuosité, naturelle aux Français, servit leurs ennemis et une sorte d'inconstance les promena dans des idées contraires, et les dirigea quelquefois à leur insu vers un but opposé.

L'orgueil des meneurs les opposa l'un à l'autre, et les échafauds même furent abattus par ceux qui les avaient dressés, non par amour de l'humanité, mais par l'ardente jalousie du pouvoir tyrannique. Comment les républicains sont-ils sortis triomphants de ces monceaux de cadavres, et dont les bouches muettes disent encore : Tout ce qui a voulu la République, tout ce qui l'a soufferte a été jugulé après avoir été calomnié ?

Le 13 *Vendémiaire, qui n'était que la répétition du* 31 *mai, devait voir la ruine du parti républicain. Nouveau miracle qui le sauva ! Jamais les Parisiens ne furent plus abusés que dans cette journée fameuse ; ils expièrent cruellement leur erreur. Mais ce fut la victoire du parti républicain qui influença le* 18 *Fructidor. Paris resta calme, attendit ; et les conjurés royalistes furent écrasés sans retour. Paris fut sauvé encore ce jour-là de l'horrible contre-révolution, dont les suites seraient incalculables : il ne paraît plus disposé à suivre les étendards des séditieux ; il porte ses regards sur ces braves armées qui défendent la patrie, et il sent enfin que la patrie n'est pas toute entière dans son enceinte ; il se livre aux fêtes, aux plaisirs et aux arts ; il a trop souffert peut-être pour chérir le mot* république, *mais il est républicain à son insu ; et l'instinct qui le porte tôt ou tard vers la grandeur, les fêtes vraiment nationales, où il se complaît de temps en temps, la renommée de nos*

armées et cette haine de l'Europe, qui n'est qu'une admiration déguisée pour tant d'actes éclatants, tout le conduit insensiblement à oublier le mot de roi, *de* monarchie *et de* grands seigneurs. *Le goût des plaisirs et des jouissances que l'on ne trouve que dans son sein, achèvera d'éteindre ce ferment contre-révolutionnaire que l'étranger voudrait alimenter. Il a beaucoup perdu de son or, et le Parisien sent qu'il serait facile au gouvernement de renouveler un 18 Fructidor, qu'il ne se mettra point dans le cas d'en faire l'expérience. Il s'est montré ce jour-là le gouvernement, avec l'appareil de la puissance ; et chacun a dit : Le voilà, il ne nous est plus permis de ne pas le reconnaître ; le voilà, le gouvernement ; respectons-le !*

Tout ce qui paraît hasardeux et qui ne l'est pourtant pas, est presque toujours sage : c'est qu'il n'a rien dans le monde qui n'ait son moment décisif ; et le chef-d'œuvre de la prudence est de connaître et de prendre ce moment. La prudence même nous ordonne alors de ne consulter que la fortune. Les plus grands dangers qui pourraient s'offrir ont leur charme, pour peu qu'on aperçoive un immense avantage dans la perspective du succès ; mais de médiocres dangers n'ont que des horreurs, quand le combat ne vaut pas la peine d'être entrepris.

Les grandes affaires politiques ont un point de maturité qu'il faut attendre, et qu'il est dangereux de prévenir ; mais lorsque ce point de maturité se fait sentir, qui considère les suites avec trop de scrupules, n'est pas fait pour le gouvernement.

Votre plus dangereux ennemi dans ces importantes crises est souvent celui dont l'alliance vous serait le plus utile. Quelle habileté ne faut-il pas alors, pour savoir vaincre et se passer de lui ?

Ne point faire à l'ennemi de plus grand mal que celui qu'il paraît craindre ; réussir autant par les fautes d'un parti opposé, que par la sagesse d'un autre, c'est véritablement gouverner ; c'est faire en politique

les ouvrages merveilleux de ces machines de physique que le peuple croit être le fruit d'un travail compliqué, et qui ne sont que le produit d'un mécanisme ingénieux, mais très simple.

Il s'est montré, le gouvernement, et à la physionomie la plus terrible, il a fait succéder un visage doux et clément, il a concilié l'admiration et les suffrages. Voulez-vous mettre une force de plus de votre côté ? Mettez-y la modération et l'humanité, c'est ce qui touche tous les hommes ; car les punitions sont faites pour améliorer et non pour détruire : ce qui dans un autre temps serait rigueur, ne paraît plus que justice.

Il s'est montré, le gouvernement, après tant d'années d'anarchie ; et le sage et le politique, et le faible et l'ignorant et l'ami de son pays et l'ami de ses plaisirs, et tout ce qui chérit la gloire ou le repos répétera avec joie dans le fond de son cœur : Il y a un gouvernement ; et pour me servir d'une formule commune : C'est ce qu'il fallait démontrer à l'Angleterre et même à la France.

Celui-là serait bien pénétrant qui verrait les véritables causes des révolutions. C'est tout simplement la maturité des choses et des événements. On y fait entrer beaucoup d'éléments moraux et raisonnés ; mais c'est une action purement physique qui détermine toujours la crise.

Notre République, agitée, tourmentée, déchirée dans son origine par des tyrannies triumvirales, décemvirales, dictatoriales, est bien robuste, puisqu'elle a résisté à tous les efforts de l'anarchie. Je ne crains plus pour elle que les infiniment petits, *j'entends cette multitude de petites autorités, qui, trop multipliées, transforment les règlements en lois augustes, et de simples bureaux de prévoyance en des chambres inquisitoriales. La République est environnée de trop de vers rongeurs; et, sous prétexte d'affermir l'ordre public, l'individu libre est piqué par un trop grand nombre d'insectes. Des lois grandes, majestueuses, et peu de règlements, qui devien-*

nent des lois aussi désastreuses que les premières, sont utiles !

Au reste le mot liberté, *fortement prononcé et voulu, a toujours fait le peuple libre. Il ne tient qu'aux Français, et surtout au Parisien, de vouloir formellement l'indépendance et la prospérité. Qu'il fasse pour la liberté, ce qu'il a tenté de faire pour la contre-révolution ; qu'il n'écoute pas la voix de celui qui se dit* l'ami du peuple, *mais de celui qui l'est en effet.*

Il serait difficile de déterminer aujourd'hui quelle est l'opinion dominante. L'opinion individuelle a son opiniâtreté propre. Il n'y a plus d'opinion publique, vu les déchirements de la société ; mais l'opinion la moins nombreuse, celle des gens sensés qui reconnaissent la nécessité d'un gouvernement fort, peu à peu devient la dominante. On est trop longtemps parvenu à empêcher les hommes de s'entendre, en changeant la signification des mots. Le Parisien craint l'abus des mots, et il laisse aller les choses. D'ailleurs, presque toute moralité étant attaquée, on attend que le système du législateur soit complet ; et la peur de déchoir et d'être plus mal, aide à remonter vers le mieux. Dans une crise nouvelle, les bons citoyens seraient la proie des méchants ; les sages seraient aux ordres des fous ; les gens probes et éclairés seraient la dupe des fripons et des ignorants ; on ne veut point repasser par de pareilles épreuves. On a vu dans la démocratie, la popularité bien menaçante pour la liberté publique. On craint la popularité et la démocratie, en ce qu'elles sont bien voisines de l'ochlocratie.

Comment certains hommes ont-ils pu penser qu'on remontait le fleuve des événements ? Plus la chute du trône avait été éclatante, plus il était impossible de le relever. Le principal espoir des royalistes fut dans ces énergumènes qui, sans choix, sans prudence, sans mesure, précipitaient le char de la Révolution, au lieu de le conduire ; en écartaient les mains habiles ; pour

y substituer l'ivresse et la frénésie. C'est en prenant le titre de patriote par excellence, qu'ils parurent aux royalistes se rapprocher le plus de leurs vues secrètes.

Bientôt en effet ils se donnèrent la main ; et ce n'est pas sans raison qu'on a dit : que la cocarde blanche s'attachait d'elle-même au bonnet rouge. *Voilà pourquoi tant de crimes furent commis au nom même de la Révolution, et que tant de témoins restèrent impassibles.*

Ainsi que la boue de Paris est une boue toute particulière à cause des parties hétérogènes qui s'y mêlent, la canaille d'une grande ville, qui n'y est point née, et qui abonde de toutes parts, est une canaille qui n'a point de nom. C'est sur elle que les factieux ont appuyé leurs projets; et Danton, le mauvais génie de la France, la fit fermenter; et, depuis lui, les chefs de parti se sont servis de cette horde infernale d'où sortirent les Hébert, les Chaumette, les Ronsin, et les membres atroces de la rebelle Commune de Paris. Ce fut cette populace qui environna constamment les échafauds et qui, jamais lasse du spectacle, fatiguait jusqu'aux auteurs de ces sanglantes tragédies. Elle fit l'horrible commentaire de cette phrase de Montaigne, et la mit dans une pleine évidence : « La populace par tous les pays déchiquette les cadavres, et s'en met jusqu'aux coudes. »

Mais, dira-t-on, l'aristocratie n'a-t-elle pas eu ses Chouans, ses horribles Chouans ? Oui, d'accord ; mais les bourreaux que l'aristocratie achetait étaient les mêmes qui s'étaient déjà vendus aux Robespierristes. L'aristocratie n'a fondé ses fureurs décuplées que sur cette populace, le fléau de tous les gouvernements et l'instrument féroce de tous les partis.

Les temps des révolutions produisent beaucoup d'actions fortes, et peu de grands hommes. La concurrence des talents empêcha leur éclat ; et il n'y eut point de géant dans toutes ces grandes commotions politiques. Tout se fit au nom de tous ; et ceux qui s'élevèrent

un peu, furent tour à tour brisés dans le choc impétueux des événements.

Des hommes ineptes avaient dit : qu'en révolution il ne faut jamais regarder derrière soi. *Cette maxime est très fausse. Les révolutions se conduisent et s'achèvent par ceux qui mesurent et comparent ce qui est fait, et ce qui reste à faire ; et les vertus morales deviennent d'autant plus nécessaires qu'on en a perdu toute idée, et que les dénominations injurieuses, c'est-à-dire les paroles dépourvues de sens, sont des arrêts de mort qui portent sur les citoyens les plus jaloux de la liberté et du bonheur de leur pays.*

Ce sont toutes ces phrases insignifiantes, et même celles qui étaient le plus inintelligibles qui ont été le ciment des prisons et des échafauds. Les chefs de parti ont osé s'en servir avec un succès qui atteste que dans une nation éclairée le plus grand nombre d'individus ne l'est pas encore, et que les calamités particulières deviennent un pur spectacle pour ceux qui n'en sont pas atteints dans le moment.

Sans doute pour peindre tant de contrastes, il faudrait un historien comme Tacite, ou un poëte comme Shakspeare.

S'il apparaissait de mon vivant, ce Tacite, ce Shakspeare je lui dirais : Fais ton idiome ; car tu as à peindre ce qui ne s'est jamais vu, l'homme touchant dans le même moment les extrêmes, les deux terres de la férocité et de la grandeur humaine. Si, en traçant tant de scènes barbares, ton style est féroce, il n'en sera que plus vrai, que plus pittoresque ; secoue le joug de la syntaxe, s'il le faut, pour te faire mieux entendre : oblige-nous à te traduire : impose-nous, non le plaisir, mais la peine de te lire.

Je ne crois pas en effet que notre langue puisse marcher encore longtemps sans sortir de la gêne où une timidité gratuite la captive au milieu de tant de spectacles nouveaux et non moins étonnants. Si le style

demeure esclave ils ne seront point transmis à l'admiration ou à l'horreur de la postérité.

Eh quoi ! l'ambitieuse tourbe démagogique, au milieu de la tempête révolutionnaire, ne s'est-elle pas créé un langage fait pour tromper et séduire la multitude ? J'ai entendu crier à mon oreille : « Que les Français périssent, pourvu que la liberté triomphe ! » J'en ai entendu un autre s'écrier dans une section, et je l'atteste : « Oui, je prendrais ma tête par les cheveux, je la couperais, et l'offrant au despote je lui dirais : « Tyran, voici l'action d'un homme libre ! » *Ce sublime de l'extravagance était composé pour les classes populacières ; il a été entendu, il a réussi : et nous, nous ne ferions pas une langue, pour transmettre à nos derniers neveux ces incroyables phénomènes moraux et politiques, qui ont frappé d'une longue surprise et nos regards et notre entendement ?*

On a parlé diversement dans le monde, de mon Tableau de Paris, *J'ai eu du plaisir à l'écrire ; j'ai cherché la vérité avant tout ; voilà toute ma réponse.*

Mais, tandis que j'écrivais et que l'on imprimait, le tableau changeait déjà de face ; le luxe sortait plus brillant que jamais de ses décombres fumants. La culture des beaux-arts reprenait tout son lustre, et les lettres, quoiqu'on en dise, n'ont souffert qu'une éclipse passagère.

Comme Paris est une ville essentiellement commerçante, essentiellement industrielle, essentiellement aubergiste, on dirait que pour elle le malheur qui n'est plus n'a jamais existé.

Le moment présent fait donc déjà un étonnant et parfait contraste avec celui de la servitude, de la terreur, du déchirement des familles, du sang et des pleurs.

Puisse le Nouveau Paris *jouir du même succès que l'ancien* Tableau de Paris ! *mais les touches, hélas ! sont bien différentes, vu que le modèle et le peintre*

ont été frappés par le temps et les circonstances les plus orageuses.

Malgré leur influence funeste et sur l'auteur et sur son livre, il y a un sentiment qui le console, qui le dédommagera des critiques injustes qu'il a essuyées, qu'il essuyera peut-être encore, et qui promet à ses écrits non l'immortalité qu'il n'ambitionne pas, mais l'estime des gens de bien qu'il ambitionne beaucoup : c'est le sentiment d'avoir été depuis le premier instant de sa carrière littéraire, le héraut, l'ami et le collaborateur de la grande régénération entreprise pour la félicité publique et d'avoir été en même temps l'adversaire de ceux qui l'ont criminalisée à leur profit par un sordide intérêt. Non, les travaux, le courage, la constance des Français, leurs calamités ne seront point en pure perte. La postérité sera heureuse de nos souffrances. C'est ce sentiment qui a soutenu, a encouragé, fortifié l'auteur, et qui ne lui a pas fait abandonner la plume jusque dans la nuit des cachots; qui, enfin, vient de lui dicter une épitaphe qu'il grave d'avance sur son tombeau, et qu'il souhaite devenir applicable à tous ses contemporains :

Hommes de tous pays, enviez mon destin :
Né sujet, je suis mort libre et républicain !

10 Frimaire, An VII.

VUES PRÉLIMINAIRES (1)

Je ne marche plus dans Paris que sur ce qu'il me rappelle ce qui n'est plus. Bien m'a pris de faire mon tableau en douze volumes. Car s'il n'était pas fait, le modèle est tellement effacé qu'il ressemble au portrait décoloré d'un aïeul mort à l'hopital et relégué dans un galetas. Personne ne s'était avisé avant moi de faire le tableau d'une cité immense et de peindre ses mœurs et ses usages dans le plus petit détail ; mais quel changement !

Un poète grec a dit, il y a deux mille ans :

Quand la discorde règne dans la cité
Le plus méchant tient lieu d'autorité :

quand ce n'est pas le plus méchant, hélas ! c'est le plus sot. Trente à quarante scélérats encore plus ineptes que barbares, sont venus décomposer tout ce que le génie et le courage avaient formé de grand et de solennel. Ces trente à quarante scélérats sont les chefs montagnards. C'est ce que je démontrerai dans la suite de cet écrit. La justice divine et humaine les a châtiés et punis les uns par les autres, mais il ne faut pas que leurs abominables maximes soient confondues avec celles de la Révolution. Car, pour peu que l'on ne distingue plus les époques, les temps et les lieux, on ne tarde pas à confondre les personnages ; et voilà pourquoi il sera peut-être impossible de bien connaître et de bien juger cette mémorable Révolution qui a eu tant de faces diverses.

On pourrait dire du nouveau Paris ce que Strabon disait

(1) Pour le classement des chapitres nous nous sommes inspiré des notes mises à la fin de la si intéressante réédition de ce livre faite en 1862 par l'éditeur Poulet-Malassis.

de la Grèce : c'est dans tous ses points un pays extraordinaire et tragique.

Comment peindre tant de faits et d'événements ? Je dirai ce que j'ai vu. Porté sur tous les flots orageux, n'ayant pas perdu un coup de vents, mon œil a distingué dans la tempête quelques accidents particuliers. Non, tous les vents rugissant, déchaînés sous le sceptre d'Eole, luttant entre eux et bouleversant les lieux qu'ils parcourent, ne sont qu'une image imparfaite et infidèle de ces combats des passions humaines où les philosophes ont été vaincus et terrassés, tandis que tout ce qu'il y avait de plus vil et de plus méprisable en fait de style et de raisonnement a dicté des lois impures à cette tourbe, à cette populace de la nation, qui les a prises pour des arrêts célestes.

Chaos épouvantable formé par les écrivains de la Révolution, masse énorme de feuilles périodiques, de brochures et de livres, dépôt obscur et volumineux de discours contradictoires, débordement d'invectives et de sarcasmes, amas confus où la calomnie s'est noyée elle-même, dossier effroyable du plus opiniâtre et du plus sanglant des procès, cesse d'accabler mes esprits, tu ferais reculer jusqu'à un Tacite. Je ne veux point t'ouvrir, je ne veux point te consulter; je ne veux plus rien dire, je n'en crois que moi ; eh ! que pourrait-il sortir de cette cuve où bouillonnent encore les vagues écumeuses ?

Tous, les jouets ou les victimes des opinions qui passaient sur nos têtes ; est-ce à nous d'instruire la génération présente, et de travailler pour la génération future ? Il viendra l'historien qui, avec de nouveaux documents, ayant pleine connaissance des actes hostiles et perfides des cabinets étrangers, dira jusqu'à quel point tous les scélérats, et même les hommes de bien, ont été des marionnettes, des pantins obéissants, et qui ne soupçonnaient pas le fil qui les faisaient mouvoir. L'infernale politique des rois coalisés à mis tant d'art dans ses suggestions, à su mettre tellement a profit les idées et les passions de chaque homme, que les plus purs et les plus probes ont cherché longtemps où

étaient la vérité et la justice, et qu'à travers les déguisements du mensonge, ils se sont trouvés entourés d'illusions éternelles.

Paris est une ville unique où l'on trouve ce qu'on veut en fait de personnages de toute espèce et de toute couleur. En moins de vingt-quatre heures un familier de l'ancienne police nous ramassera trois cents hommes qu'il distribuera autour d'un édifice, et qu'il fera vociférer sur tel ou tel ton. On sait que dans le temps de la Fronde le cardinal de Retz et les autres chefs se faisaient tirer des coups de carabine sur leur voiture, afin d'avoir un prétexte pour animer les gens de leur parti contre la Reine et le Cardinal. De même, la cour voulant savoir si elle pouvait compter sur le régiment des gardes-françaises, fit piller la manufacture de Réveillon (1), afin d'avoir un prétexte plausible pour faire entrer des troupes. Le régiment des gardes fit feu sur les pillards et les massacra ; ce fut comme la répétition de la sanglante tragédie que l'on devait jouer quelques jours après : mais la cour tomba dans ses propres pièges. Ce sang versé fit faire des réflexions aux soldats; ils furent instruits, caressés, débauchés ; ils eurent horreur de ce qu'ils avaient fait, et frémirent à l'idée de tuer leurs concitoyens. Un d'eux qu'on voulait détacher du parti de la cour, écoutait silencieusement, plongé dans la plus profonde réflexion ; on lui demanda de se décider, il répondit : Pas encore ; je consulte l'ombre du colonel Biron (2).

Le fougueux Charles IX tirait lui-même sur les malheureux qui fuyaient. Pendant ces jours de sang il se promenait dans la ville accompagné de sa cour ; il admirait les traces du massacre, imprimées sur toutes les murailles; il alla aux fourches patibulaires voir le corps de l'Amiral. Les frères de Louis XVI avaient fait le tour de la capitale pour bien voir le plan du siège, par où entreraient les trou-

(1) Réveillon, fabricant de papiers peints, était soupçonné de soutenir la cour. Les révolutionnaires incendièrent sa maison le 28 avril 1789.

(2) Avant-dernier colonel des gardes-françaises.

pes, et se frottaient les mains de joie. Les perfides ! s'ils avaient pu établir une disette universelle d'argent et de subsistance, ils l'eussent fait avec allégresse ; mais ce fut leur plan homicide, cette grande conspiration chaque jour renforcée, qui donna à la commune de Paris ce mouvement irrésistible qui a décidé la Révolution.

Rien de plus réel, de mieux prouvé, de plus constant que la conspiration de la cour, et à compter de ce jour il ne peut y avoir de paix entre les Royalistes et des Républicains; et quand le nombre des Républicains serait plus circonscrit que jamais, les Républicains n'en seront pas moins vainqueurs.

EXPLOSION

C'EST Paris qui a fait la Révolution, et c'est Paris qui l'a gâtée ; je dois l'envisager sous ce double rapport.

De toutes les révolutions, la nôtre fut la plus juste, la plus légitime, la plus impérieusement commandée par toutes les circonstances. Il fallait tuer la cour de Versailles, pour qu'elle ne nous tuât point.

La Révolution s'est faite parce qu'elle devait se faire, parce que la capitale était menacée par les satellites de la cour. L'immense population de la grande cité a réagi, et bien à temps ; ce fut le coup de queue de la baleine qui renverse l'esquif du harponeur.

Paris allait être livré à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut ; tout était trahison, perfidie du côté de la cour. On n'avait voulu les états-généraux que pour rétablir les finances, payer les dettes qu'elle avait occasionnées, et recommencer le lendemain sur de nouveaux frais. On s'était servi de Necker ; et celui-ci quoique placé bien près du mouvement, n'en pressentit point l'explosion. C'est qu'elle n'aurait pas eu lieu, si la cour n'eût pas médité et

préparé les projets les plus sanguinaires et les plus féroces. La détermination prise le onze juillet nous sauva, la cour n'avait pas su calculer que tous les argentiers et les créanciers du royaume n'avaient confiance qu'au ministre Necker, qui, mis en parallèle avec Calonne le déprédateur jouissait d'une grande estime. Les capitalistes tremblèrent pour leurs coffres, la rue Vivienne paya une partie du régiment des gardes-françaises(1). La peur qui était bien fondée se propagea, tout s'arma en un instant parce que chacun tremblait ; les troupes de la cour qui devaient tout exterminer, furent lentes à entrer. Le prince Lambesc (2) avait daigné avertir la veille les Parisiens, en donnant aux Tuileries un coup de sabre à un vieillard, qu'on allait leur distribuer des milliers de coups de sabre. Ce bon patriote mérite toute notre reconnaissance. Un boulet de canon coupa à propos la chaîne qui retenait en l'air le pont-levis de la Bastille. C'est ce boulet de canon qui renversa le monarque et la monarchie. Je ris de pitié quand je vois une multitude d'écrivains vouloir assigner les causes de la Révolution, en chercher les auteurs et ignorer qu'en politique c'est un jour qui en enfante un autre, que chaque jour est, ou peut être, une révolution nouvelle, ainsi que, dans un tremblement de terre, chaque commotion a une direction particulière, horizontale, verticale, diagonale, souvent opposée. Un combat était engagé entre la cour et le peuple de Paris, mais de là à ce qui en est résulté, il y a eu une série d'événements qui tous font pour ainsi dire de chacun d'eux une révolution particulière.

Sans doute le parti étranger a joué un très grand rôle parmi nous. Le ministère britannique n'a pas voulu qu'on reprochât aux seuls Anglais d'avoir coupé la tête à leur roi. Après avoir fait signer à ce monarque inepte et fallacieux

(1) La Bourse se trouvait dans cette rue.

(2) Charles-Eugène de Lorraine, duc d'Elbeuf, prince de Lambesc, était parent de Marie-Antoinette, colonel-propriétaire du régiment royal-allemand et grand Ecuyer de France.

le traité de Pilnitz, le ministère britannique a voulu que la mort de Louis XVI fût le signal du déchirement et du démembrement de la France continentale et de ses colonies. Il en fut tout autrement. Ce fut l'échafaud dressé qui écarta à jamais le trône et qui rendit tous les Français comme solidaires de la sentence qui avait été prononcée; audace, justice ou cruauté, la nation entière fut liée dès cet instant à une république. Ce fut la haine, l'animosité du cabinet britannique ; ce fut l'accueil qu'il accorda à tous les rebelles et aux traîtres déchaînés contre leur patrie ; ce furent les guinées, qui, en alimentant sucessivement toutes les factions, leur donnèrent cette force et cette énergie qui finirent par aboutir à un seul point, la destruction de toutes les formes monarchiques, le renversement de ce qui avait été.

C'est en voulant détruire sans ressource le crédit et la dernière espérance des républicains, que Pitt a ébranlé la banque anglaise ; son or est chez nous.

Pitt a ouvert la bouche d'un Mallet du Pan (1) et d'un Rivarol (2), il en est sorti les imputations les plus absurdes, les calomnies les plus risiblement audacieuses, les raisonnements les plus faux et les plus contradictoires.

La Révoluion aurait pu s'arrêter le 18 juillet, après que Louis XVI eut pris et baisé la cocarde nationale sur le balcon de l'hôtel de ville ; mais Pitt et ses complices avaient besoin de toutes les horreurs délirantes dont la France a été le théâtre. Il fit recommencer la Révolution ; il paya tous les hommes pervers qui tenaient le sabre ou la plume; il envoya de tous côtés ses émissaires, il commanda à Paris la journée du 10 mars, du 31 mai, du 3 octobre 1793. Cette dernière surtout lui fut chère en ce qu'elle décidait la perte des plus zélés et des plus purs républicains, des Girondins ; en ce qu'elle menaçait la tête de 73 représentants

(2) Rivarol collabora avec Peltier à la publication de l'*Acte des Apôtres*, pamphlet politique du plus mauvais goût.

(1) Mallet du Pan ou Mallet-Dupan; Genévois, était directeur du *Mercure historique et politique de Genève* qui fut réuni au *Mercure de France.*



FÊTES ET ILLUMINATIONS AUX CHAMPS-ÉLYSÉES (18 Juillet 1790)

du peuple vraiment courageux, qui dénonçaient au département les erreurs de leurs collègues et les trames impies de l'étranger. Pitt se réjouissait de voir la Convention caresser ses complices, et punir ses ennemis. Il jeta des monceaux de bitume dans le foyer brûlant, fit encore les soulèvements successifs de Germinal et Prairial an 3, et n'ayant que des demi-succès, il tenta l'audacieuse et désespérée conspiration de Vendémiaire : mais le canon tua ce jour-là les royalistes ; peu lui importait pourvu que le sang français coulât.

Après avoir abusé les rois de l'Europe, et trompé les émigrés, il osa envoyer au corps législatif ces rebelles, ces hommes sans pudeur, ces royalistes déhontés qui obligèrent la main du gouvernement à trancher subitement dans le vif dans les deux conseils et jusques dans le sein même du Directoire.

Immortelle journée du 18 Fructidor ! c'est ta clémence qui a montré ton pouvoir, et tu devrais être le dernier jour de la Révolution.

Mais non ! la cour de Vienne perpétuellement trompée menace encore la République, et ajoute foi à la possibilité d'un horrible bouleversement. Il fallait bien compter sur l'aveuglement de l'Europe, sur son ignorance quant à ses véritables intérêts.

Tous ces efforts contre la France mettent à nu la faiblesse d'un gouvernement ennemi. Il se trouve isolé ; ce n'est plus qu'une puissance du 3e ordre ; sa position géographique a surpris une sorte d'admiration qui va cesser. Les infidèles ministres d'un peuple qu'on a rendu insolent, et qu'on a élevé dans l'arrogance, entendent de loin le bruit de cette tempête que l'indignation a soulevée contre eux. Voici le terme de leur chalartanisme, voici le moment où le pied du Français débarquant sur leurs côtes va ordonner l'abaissement de leur usurpation et rendre à toute société politique ses droits violés. En châtiant ces insulaires, le repos du monde est assuré, et la liberté visitera des peuples nés pour elle.

ERREUR CAPITALE

Notre ancien gouvernement était despotique, avilissant, nous l'avons renversé dans l'accès d'un généreux enthousiasme ; mais nous avons confondu ce qu'il fallait détruire avec ce qu'il eût fallu conserver, ce qui tenait au despotisme avec ce qui pouvait s'allier à toutes les formes de gouvernement : on a voulu faire de nous des hommes entièrement nouveaux, et l'on n'en a presque fait que des sauvages. A force de créer et de détruire, de s'écarter des idées reçues, on n'a plus su sur quelles bases se fixer. Pour proscrire la superstition, on anéantit tout sentiment religieux ; ce n'était point là régénérer la terre : au milieu de ce désordre, de cette anarchie morale tâchons de serrer un fil qui puisse nous guider. Le but de ces terribles innovateurs était de substituer l'amour de la patrie à tout le reste. Sans doute l'amour de la patrie doit être la base des vertus républicaines, mais pour aimer sa patrie il faut y trouver le bonheur. Cet amour de la patrie, qui doit enflammer le républicain, ce n'est pas seulement cet instinct qui attache l'homme au sol qui l'a vu naître, qui lui rend cher l'arbre qui abritait la cabane où fut placé son berceau. Le républicain embrasse dans ses affections tous les hommes qui l'environnent : tous ses concitoyens lui sont chers ; il leur est lié par une espèce de consanguinité patriotique.

En conscience, nous ne pouvions, dans ce renouvellement de choses, embrasser et chérir la noblesse française; c'étaient en quelque sorte des castes orgueilleuses comme les bonzes, les gymnosophistes de l'Inde, plus occupées à différer du vulgaire qu'à lui être utiles. La noblesse dut voir que le monde est condamné à de perpétuelles convulsions. Les empires s'écroulent, les peuples disparaissent. Des barbares sortent des forêts, subjuguent les nations amollies par le luxe, les arts, et la jouissance : les erreurs des folies, des violences composent dans tous les siècles et dans tous les

pays l'histoire de l'espèce humaine. A entendre tous les cris douloureux jetés contre la Révolution, on eût dit que le Parisien n'avait jamais lu l'histoire, ou qu'il s'était cru un être privilégié à jamais exempt de ces calamités anciennes qui ne devaient plus figurer que sur des pages muettes ; c'est ainsi qu'on lit des livres de médecine en pleine santé, et que l'on s'étonne, qu'on s'afflige, qu'on gémit de la maladie qui vient nous frapper, comme si elle ne devait appartenir qu'aux autres. L'enfant qui bat la table contre laquelle il s'est blessé n'est qu'une faible image de la déraison parisienne accusant toute la nature, tous les hommes, tous les événements des maux politiques dont sa ville fut le centre. Le Parisien n'avait pu imaginer ce qui était arrivé ; il crut que c'était un fléau unique, uniquement créé, arrangé, préparé contre lui, et le langage de sa douleur donna dans de tels excès, qu'il en devint plaisant et comique, car c'était un mélange incroyable, et tout ce que l'esprit et la sottise pouvaient rassembler de plus neuf.

On se mit à dépouiller l'histoire ancienne et moderne ; et tout ce qui pouvait avoir trait aux événements du jour fut saisi comme prédiction, prophétie. Tous les livres qui portaient pour titre *Révolution* furent achetés, enlevés ; des éditions qui pourrissaient dans les magasins du libraire virent le jour, et l'on n'entendait plus que des voix qui demandaient à tous les bouquinistes : donnez-moi l'histoire d'une révolution !

Ainsi l'on peut savoir quelle sera la destinée de tel livre, lorsqu'après avoir été oublié et dédaigné pendant plus de cent cinquante ans il vient à être lu, recherché, et à obtenir les honneurs de la reliure dans une bibliothèque. Aux ventes l'on entendait toutes ces paroles : à moi les révolutions romaines, celles d'Italie, de Suède : des libraires pour vendre des bouquins firent de faux-titres, et sur la simple étiquette on donnait son argent. Toutes ces lectures ne firent ni du noble, ni du roturier un être patient ; ils prétendirent qu'ils auraient dû être inaccessibles à ces coups du sort, et ils chargèrent d'imprécations tout ce qui n'avait pas

su prévoir, empècher la chute de leurs privilèges. L'abbé Maury, leur avocat, et qui, par son imprudente et excessive confiance en un vain ramage de paroles, leur avait fait plus de mal que de bien, fut enveloppé dans la disgrâce de leur réprobation ; ils ne s'intéressèrent ni à lui, ni à son frère lorsqu'il périt sur un échafaud. Tout ce que le genre déclamateur a de singulier, de curieux, tant en véhémence qu'en extravagance passa dans les conversations et dans les brochures, et produisit une cataracte bruyante de phrases inutiles. Le style de Mallet Dupan fit tapage avec celui de Durosoi (1) et de Barruel-Beauvert (2),et tout ce son enflé, continu, monotone, tomba dans les abîmes de l'oubli et de la dérision.

C'est pour avoir mis presque tous les personnages de la Révolution sur la même ligne; c'est pour n'avoir point su distinguer Condorcet de Marat, et Brissot de Robespierre, que le journalisme effronté a recueilli tout le mépris qu'il méritait ; c'est en niant la vertu des représentants fidèles, qu'on a enhardi le Montagnard féroce et cet être au-dessous même du médiocre tant du côté des talents et des moyens que du côté des vertus patriotiques et des qualités personnelles, cet homme sans couleur et sans physionomie, le nain appelé Robespierre qui aveuglait les gueux et les sans-culottes. Les invectives grossières versées sur le parti de la Gironde, cet acharnement contre des hommes irréprochables, ces dominations absurdes, *d'hommes du marais changés en crapauds*, ont fait les Collot d'Herbois, les Carrier, les Lebon et autres de cette espèce ; les ennemis dela Révolution crurent tout gagner en chargeant d'injures les Brissottins, les Girondins, les Rolandins, ce sont eux qui ont dressé les échafauds, parce que la Convention nationale opprimée et avilie pendant deux années entières à la suite

(1) Guillotiné au 25 août ; il dit que le plus beau jour d'un royaliste étoit de mourir le jour de la fête de saint Louis. (*Note de Mercier*).

(2) Après s'être offert pour otage de Louis XVI, cet écrivain se rallia plus tard à Napoléon.

d'une démarche plus imprudente encore qu'insolente, n'a pu ressaisir sa considération qu'après avoir été horriblement mutilée. Le Parisien a payé cher le mépris qu'il osa manifester contre des hommes intègres et vertueux : la nation entière fut trompée par lui, par tous ces pamphlets infâmes qu'il accueillait, et qu'il répandait. Le parti de la Montagne, qui était loin alors de subjuguer toute la France et de la tromper, prit un ascendant parce que l'erreur la plus déplorable avait outragé tous les représentants qui avaient des lumières, de la raison et de la philosophie. Si le peuple avait eu le bon esprit de reconnaître les députés qui joignaient la fermeté à la prudence, et le courage à la sagesse, qui, pénétrés de leur devoir sacré, s'étaient réunis pour abattre la double faction, il n'aurait pas ouvert une voie large aux anarchistes, aux terroristes, aux buveurs de sang : il n'aurait pas été puni de sa longue et inconcevable méprise. Mais fallait-il marcher contre la Convention nationale ? Il était toujours tout prêt. Qui le croirait ? A la suite de tous ces écrits virulents, qui ôtaient à chaque représentant du peuple ou son mérite ou sa vertu, c'était alors la mode de *courir sus* aux députés, de les menacer. Je puis attester qu'on regardait comme un jeu l'assassinat d'un représentant, que la langue ou la plume les perçait incessamment, et que, dans aucun temps et chez aucun peuple, l'opinion ne fut plus erronée, plus malheureuse, plus destructive de ce lien qui devait unir la représentation nationale à la cité qu'elle habitait. Voilà l'origine de tout le sang versé ; à force d'injurier tout ce qui était probe, honnête et courageux, nul n'eut plus de droit à l'estime publique; le plus vertueux devint le plus faible, et les scélérats et les voleurs s'emparèrent de l'autorité. Tu le voulus, Parisien, tu le voulus ; relis ta nomination, et juge-toi toi-même(1).

(1) Mercier entend ici la liste des députés nommés par les Parisiens.

DONNEURS DE COR

Ils étaient dans les cabarets, et se répondaient d'un quartier à l'autre ; tous ces sons mariés correspondaient à un centre : on attendait quelque événement quand ils redoublaient de force : on écoutait longtemps, on n'y comprenait rien ; mais il y avait dans tout ce tapage une langue de sédition. Tous ces complots qui se faisaient à haut bruit n'en étaient pas moins ténébreux.

On a remarqué que lors des incendies le signal était plus prompt, plus rapide, plus éclatant. Quand l'incendie se manifesta aux Célestins près l'arsenal, la veille ma tête fut assourdie du bruit des cors. Une autre fois, ce fut par des claquements de fouets; à certains jours, c'est le bruit des boîtes : on tressaille dans ces vives et journalières alarmes.

Et c'est ainsi que nous vivons depuis huit années. Dans les spectacles, les uns entonnent l'hymne des Marseillais, les autres poussent des cris sinistres pour empêcher la continuation du chant, et demandent avec menaces un autre spectacle. Il y a aujourd'hui huit ans que nous sommes en grande révolution ; il y a huit ans qu'à pareil jour, la chute de la Bastille ébranla dans ses fondements la plus ancienne monarchie de l'Europe. Que d'événements ! quelle histoire ! combien nous avons vieilli depuis huit ans ! Nous allons célébrer la commémoration du 14 juillet : nos neveux seront plus disposés encore que nous à fêter l'anniversaire d'une si mémorable époque. Ils en recueilleront les fruits, nous en avons eu la peine. Ils oublieront nos travaux, nos dangers, nos combats ; ils nous feront peut-être des reproches injustes, c'est qu'il leur sera impossible de se figurer de quelles tourmentes nous avons été battus ; mais qu'ils honorent, ou qu'ils n'honorent pas notre mémoire, il est pour moi un sentiment qui me console de tout : *j'étais né sujet, je mourrai républicain.*

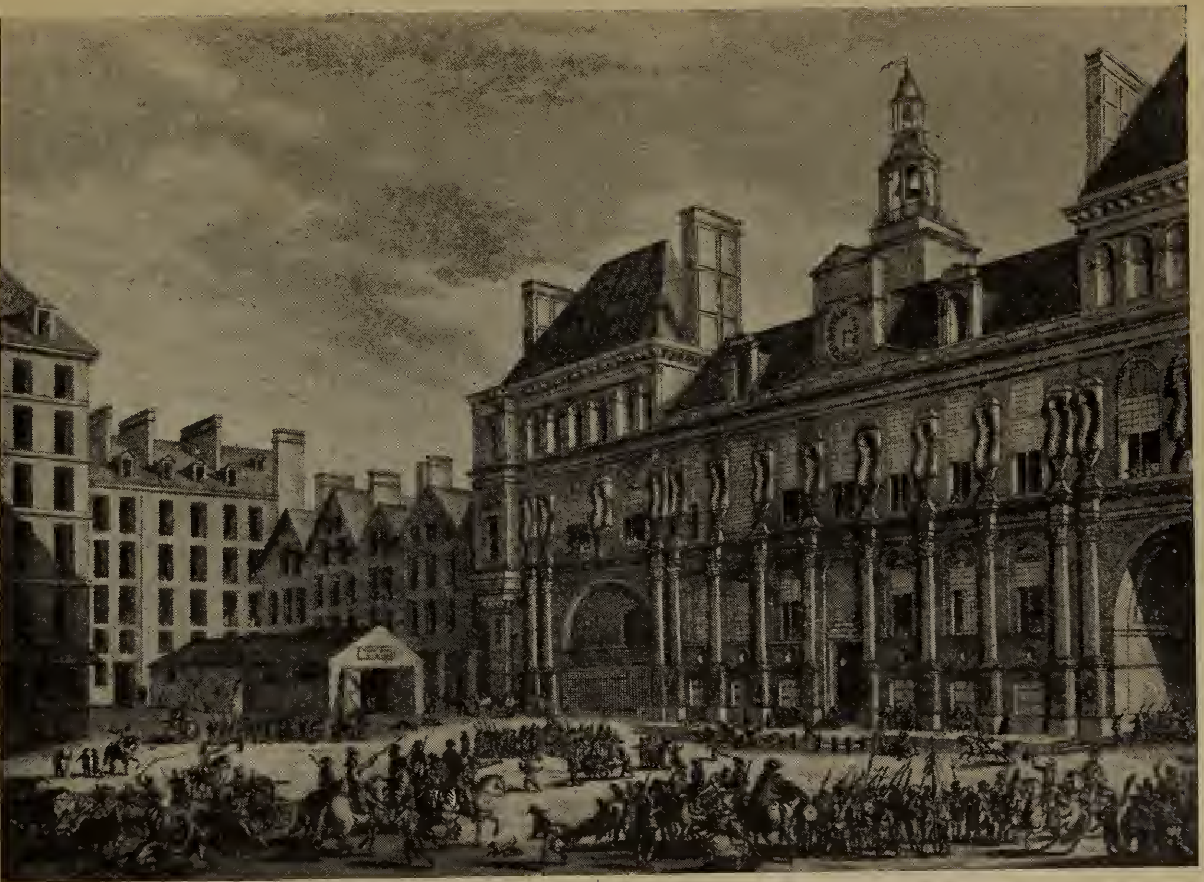
Il a fallu pour cela voir les époques célèbres des 14 juillet, 4 août, 5 octobre, 21 juin, 10 août, 31 mai, 13 vendémiaire et 18 fructidor ; il a fallu descendre dans les

cachots, il a fallu être lié à la planche de la Guillotine, et voir incessamment la mort, soit dans les fureurs, soit dans les erreurs d'un grand peuple soulevé. Qu'importe ! mes jours fatigués ont été pleins. J'ai vu ce que n'ont point vu d'autres hommes. J'ai assisté à des commotions terribles et désastreuses, qui agrandissent et fortifient l'âme, qui la rendent supérieure aux événements, qui lui font braver le trépas. Je ne troquerais pas cette existence orageuse, mais instructive, pour une autre plus calme et plus tranquille. Après ce que j'ai vu, l'histoire des hommes est dans ma tête.

J'y ai encore les images et le fracas d'une ville assiégée ; en effet, presque chaque jour les tambours, le rappel, la générale, le cri des sectionnaires, le bruit des armes, la crainte des uns, la joie féroce des autres, les prédictions des plus affreuses catastrophes : il faut marcher entre les royalistes et les anarchistes ; et quand ceux-ci se rallient, se donnent la main, on n'a plus que le gouvernement pour arrêter l'effusion du sang.

Eh ! que d'assassinats ! Paris assassine Lepelletier-Saint-Fargeau ; Charlotte Corday poignarde Marat ; Robespierre, enviant à Collot-d'Herbois les honneurs de son assassinat, rêve et publie qu'un enfant de seize ans a voulu attenter à ses jours ; Tallien, sentant son pouvoir thermidorien s'échapper, se fait manquer d'un coup de pistolet dans la rue de la Perle ; le jeune et innocent Féraud est massacré au pied de la tribune par des furies qui se sont perdues dans la foule ; Lepelletier est assassiné à Chartres ; et enfin Siéyès est assassiné par un prêtre nommé Poule, qui a failli lui donner la mort ; et un tribunal le condamne seulement aux fers. Quels jours ! s'il y en a eu de semblables dans l'histoire ancienne, je ne me les rappelle pas : et au milieu de tant d'horreurs, des bals, des concerts, des galas, de nouveaux costumes plus brillants les uns que les autres, des dépenses inutiles ; et l'on se plaint des voleurs, des boues et des lanternes.

Il y a des jours cependant où Paris est très calme, où



ATTAQUE DE LA MAISON COMMUNE DE PARIS

le 29 juillet (9 Thermidor an II), par Duplessis-Bertaux

nous n'avons pas plus l'air d'être en guerre qu'en révolution. Les étrangers qui lisent nos journaux, ne nous voient que couverts de sang, de lambeaux et de toutes les livrées de la misère. Quelle doit être leur surprise, en arrivant à Paris par la route de Chaillot, en traversant cette magnifique allée des Champs-Elysées, bordée des deux côtés d'élégants phaétons, peuplée de femmes charmantes ; et poursuivant sa route, attiré par cette perspective magique, ouverte à travers le jardin des Tuileries, en parcourant ce beau jardin plus riche, mieux tenu qu'il ne le fut jamais dans les temps les plus prospères de la monarchie ? (1) Que doit-il penser et des Français, et de leur journaux, et de l'histoire, et de notre misère ?

Là les femmes sont très brillantes, les voitures très nombreuses, et le Bois de Boulogne très suivi. On crie cependant toujours misère ; c'est que derrière ces riches tapisseries, sont cachés les rentiers, les pensionnaires de l'état, les malheureux froissés par la révolution. Ils crient, ceux-là, et ils ont raison. Un Juvénal ferait aussi retentir l'air de ses cris ; mais parviendrait-il à faire entendre sa voix, à faire cesser le hideux contraste de la plus insolente richesse étalée à côté de la plus affreuse misère ?

Tel est le résultat, et presque inévitable, d'une immense population. Le mot *égalité* n'en fait point la chose ; c'est le fruit du temps et des institutions civiles les plus difficiles à tracer. L'inégalité des fortunes, comment y remédier ? comment se fixer dans un juste milieu, tandis qu'il est si naturel aux gouvernés comme aux gouvernants de se précipiter dans les extrêmes ? Si vous avez de l'industrie, vous aurez nécessairement du luxe ; si vous avez du luxe, vous aurez des misérables ; si vous n'avez point d'industrie vous serez tous égaux en misère. L'égalité démocratique et l'égalité despotique sont situées aux deux points opposés

(1) Ce fut sous la Convention et par les soins de Robespierre que l'on construisit à l'entrée des massifs de marronniers ces deux hémicycles de marbre blanc où, loin des fêtes patriotiques, devaient s'asseoir les vieillards. (*Note de l'édition Poulet-Malassis*).

de l'axe politique ; elles sont également dangereuses. Où est le secret d'aller longtemps sans donner contre l'un ou l'autre de ces écueils ?

Mais j'entends les plaintes d'un honnête père de famille.

Admirez un peu, me dit-il, la belle *égalité* qui règne à Paris entre les citoyens ! Après onze heures du soir, tous les piétons qui passent devant les corps-de-garde, sont obligés d'y entrer, pour montrer leur carte de sûreté, ou leur passe-port : mais les beaux messieurs en voiture ont seuls le privilège de passer et repasser, sans qu'on leur demande rien. Est-ce donc un brevet de civisme que d'être assez riche pour avoir un carrosse, ou même pour louer un fiacre ?

On a mis ordre depuis à ces caprices de quelques commandants de poste

AVILISSEMENT DU MONARQUE

On peut dire qu'en 1788, il y avait cinq à six rois en France. La reine était un roi, le gros Monsieur était un roi, tous se disputaient l'autorité du roi dans la nomination aux charges, aux places, aux emplois, aux bénéfices, aux traitements. Tous ces gens-là s'embarrassaient fort peu du roi et de la royauté. On pouvait en juger par leur conduite et leurs procédés et surtout par leurs propos. Je puis attester que Louis XVI était l'objet éternel de leurs railleries et de leur mépris. Les sarcasmes, le mensonge, et la calomnie sont des traits qu'ils maniaient avec une adresse qui leur était particulière ; et certainement ils ont pu se vanter que sous aucun règne on ne porta jamais le talent de l'épigramme contre la personne du prince à un plus haut degré de perfection.

Lorsqu'elle eut bien avili l'idole, cette poignée de ci-devant privilégiés bien sots, bien fripons, et bien arrogants pour la plupart s'imagina ou voulut faire croire que toutes les puissances de l'Europe devaient s'armer pour défendre leurs places, leurs charges, leurs bénéfices, leurs traitements

et toutes leurs belles gratifications. Ils furent ébahis de ce que la France ne voulait plus être leur dupe.

Le gros Monsieur s'était mis à la tête d'une bande qui portait je ne sais plus quel cordon ; et tous ceux qui n'étaient pas de cette bande, devaient être regardés comme les plus vils faquins de l'univers.

Cette haute noblesse méprisait ouvertement le roi, et songeait à ressusciter l'antique gouvernement féodal. Louis XVI en fut averti, et c'est ce qui le fit pencher vers le parti populaire, et ce qui le détermina à la convocation des états généraux. Nous fûmes alors tellement enchevêtrés qu'amis et ennemis de la Révolution, chacun se trouva dans l'impuissance de reculer d'un pas sans le plus grand danger.

Tous ces importants privilégiés avaient leur empire à à part ; ils furent depuis appelés aristocrates, et partout ils étaient en guerre ouverte et contre le peuple et contre le souverain dont ils se moquaient, qu'ils tourmentaient, qu'ils remontraient et qu'ils menaçaient même, quand tout n'allait pas à leur fantaisie. Ils avaient même projeté d'enlever le roi et de le faire prisonnier ; et ils se tuèrent de dire qu'il était prisonnier. Enfin lorsque les décrets de l'Assemblée nationale rendirent le roi seul puissant, ils publièrent dans leur libelle qu'on avait détruit et avili son autorité. Ces aristocrates sans pudeur n'eurent jamais d'autre roi, ni d'autre partie, que leur intérêt, leur orgueil et leur vanité.

M. A. C. L.

On lisait ces quatre lettres majuscules sur le frontispice d'une infinité de maisons ; cela voulait dire : *Maison assurée contre l'incendie.* Mais un sans-culotte s'avisa de les interpréter ainsi : *Marie-Antoinette cocufie Louis* (1)

(1) Sous la Restauration on interprétait ces quatre lettres ainsi : « Mes amis, chassons Louis. »

Cette licence bouffonne fit le plus grand tort au roi, que le hasard attaquait jusque dans l'arrangement de quelques lettres ; et l'on trouva plusieurs fois ces deux vers parodiés de Voltaire, affichés au coin des rues :

Les cornes ne sont pas ce qu'un vain peuple pense ;
Ils furent tous cornards, tous ces beaux rois de France!

TRAITÉ COMME UN CHIEN

Expression qui circulait dans la société aux premières années de la révolution, et dont voici l'origine.

Sous l'ancien régime, les pensions sur le trésor qu'on appelait *royal,* montaient à plus de cent millions. Observez que celles accordées aux anciens sujets de l'Académie *royale* de musique s'élevaient à plus de deux cent soixante-dix-huit mille livres; observez qu'on en donnait une de six mille livres au coiffeur de *Mademoiselle d'Artois,* qui, morte avant trois ans, n'avait point de cheveux ; mais observez aussi, que le gouvernement devenait économe dans certaines circonstances. Par exemple, le brave *Aude,* qui avait fait prisonnier le général *Ligonier* à la bataille de *Laufeld,* et qui avait contribué à la victoire ; hé bien ! le trésor *royal* lui accorde une pension de deux cents livres. Par économie cependant, on a eu soin, au moyen des retenus de la réduire à cent quatre-vingt-huit livres trois sols, qu'on a enfin totalement oublié de lui payer. Voici un trait, soit dit en passant, qui prouve que, sous l'ancien régime, nos braves soldats étaient traités avec beaucoup moins d'humanité que les chiens de sa majesté, Prenez le compte rendu en 1788, par le calotin *de Brienne* (1), et vous y lirez : « *Pour la nourriture des chiens de sa majesté, à raison de huits sols, six deniers par jour, pour chaque chien : quarante mille livres. Pour la remonte desdits chiens, par an : dix*

(1) Cardinal de Loménie.

mille livres. » Or la paye du soldat remontait, tout au plus, à six sols par jour ; donc les chiens de sa majesté étaient mieux traités que les soldats qui versaient leur sang pour défendre, ce qu'elle appelait *ses droits.* Il n'y a pas un militaire qui n'ait pu dire qu'il voudrait bien *être traité comme un chien.*

RENVOI DE M. NECKER

Le livre des grands événements par les petites causes n'est pas encore seulement commencé, et c'est parce que je l'ai longtemps médité que je ne vais pas chercher bien loin ce qui a engendré un fait quelconque, lorsque le jour d'hier est quelquefois son véritable générateur.

Les ordres privilégiés qui avaient bien voulu par condescendance n'employer que la mauvaise foi, la ruse, et quelques petites menées pour répandre dans les provinces la division, la disette, et même la famine, et opérer la dissolution de l'Assemblée nationale, voyant qu'elle se familiarisait jusqu'à vouloir établir les droits de l'homme, résolurent d'associer le plaisir de la vengeance avec l'orgueil de l'empire, d'en imposer tout à la fois à la capitale et de braver l'armée entière. Ils traitèrent de bourgeois six cents pauvres députés presque écrasés sous le poids de la calamité nationale, et tout étonnés que le tiers état ne fût point disposé à endurer les humiliations qu'on lui avait fait tant de fois essuyer dans les assemblées des règnes antérieurs, ils décrétèrent dans leur comité secret que le ministre des finances serait chassé avec éclat ; qu'on se rendrait maître de Paris et de cette bourgeoisie assemblée ; que, s'il s'y trouvait des mutins, ils seraient dispersés, n'importe comment ; enfin que les mots d'états généraux, d'Assemblée nationale seraient désormais effacés de tous les dictionnaires français. 25 à 30.000 hommes à cheval et à pied eurent ordre de se rendre aux environs de Paris et de Versailles ; mais était-on bien sûr des mili-

taires qui raisonnaient le commandement, et qui s'indignaient qu'on ne voulût faire d'eux que des instruments de servitude : il fut dit qu'on ferait une répétition de cette sanglante tragédie. On souleva les ouvriers d'une manufacture au faubourg de saint-Antoine ; on y fit mettre le feu afin d'avoir occasion de faire marcher les gardes-françaises et les gardes suisses contre les prétendus révoltés, et de paraître protéger les propriétés et les maisons contre les incendiaires. La répétition se fit à merveille ; on fit feu, on en blessa autant qu'on en voulut, et l'incendie des barrières fut aussi ordonné pour servir de prétexte à la formidable introduction des troupes.

Cependant les grands enfants étaient si appliqués à tromper qu'ils ne s'aperçurent pas qu'ils se trompaient eux-mêmes. Ils n'eurent pas la patience dans toute cette belle entreprise d'attendre l'arrivée de toutes les troupes. Ils précipitèrent le renvoi de M. Necker le samedi au soir du 11 juillet (1). Il eut ordre de sortir du royaume sous 24 heures et à petit bruit.

C'était donner le signal de la banqueroute, et à la suite de la séance royale et de la cour plénière c'était rallier tous les esprits à l'insurrection. L'armée des agioteurs se rassembla au palais royal ; l'on vit un homme monter sur une table, animé de cette audace du moment, de cette audace qui fait tout, tirer deux pistolets de ses poches, haranguer le peuple, lui crier : notre ruine est prononcée ; voyez ce qui se passe aux Champs-Elysées ; les troupes s'emparent de tout l'espace qui se trouve entre l'étoile de Chaillot et les Tuileries, elles s'y rangent en bataille ; nous avons assez délibéré, délibérons par bras, nous sommes les plus nombreux et nous serons les plus forts : armons-nous ; que tous nos citoyens s'arment, partons ; et ils sortirent en foule. Il avait détaché un rameau de l'arbre qui l'ombrageait ; ce rameau se transforma en une cocarde verte ; chaque boutonnière d'habit eut un ruban vert. C'était la couleur de l'espérance. Mais

(1) 1789.

bientôt on fit la réflexion que les couleurs d'Artois étaient vertes ; on prit les couleurs des armes de la ville de Paris : de là, la cocarde tricolore, qui fera le tour du monde à raison des obstacles qu'on lui opposera.

On sonne le tocsin; on dépouille les boutiques des armuriers, on établit des ateliers ; on organise des districts. Le marteau résonne, étend ou courbe le fer ; tous les instruments de cuisine sont emmanchés, une foule innombrable se porte aux Invalides, y prend tous les fusils, et, au grand étonnement des militaires, ne commet point de désordre; on traversa des caves pleines de vins sans y toucher ; on ne voulait que des armes ; on traînait les canons du plus gros calibre, et ils marchèrent comme par enchantement. Des canonniers experts auraient demandé deux jours pour opérer ce qui fut fait en trois heures.

Tandis que M. Necker s'éloignait tranquillement dans sa chaise de poste, et que son renvoi avait décidé le plus grand soulèvement et le plus rapide dont l'histoire fasse mention, quelle nuit du lundi au mardi ! Des patrouilles qui se succédaient et se croisaient de quinze en quinze pas ! Une multitude agitée par la crainte, l'incertitude et l'indignation ! Un murmure vague accompagné des coups qu'on frappait sans objet déterminé sur les portes et les boutiques ! Ce son triste, monotone et continu de toutes les cloches d'une immense capitale ! Ce tocsin au milieu des ténèbres semblait appeler la colère et la vengeance d'un grand peuple pour briser un trône... Quelle nuit !... et vous tous, princes, ministres et administrateurs des empires, qui n'avez pas entendu ce tocsin, attendez-vous à l'entendre sonner au premier attentat contre la liberté.

Hé ! ce tocsin de la capitale se fit entendre d'un bout de l'empire à l'autre. Une puissance invisible frappait partout sur cette terre d'oppression, et, partout, l'on voyait sortir de son sein des hommes tout armés.

Et à quoi tenait ce grand mouvement ! Le dirai-je ? A une divinité qu'on appelle la peur ! La cour avait épou-

vanté la capitale par un appareil de guerre ; il en naquit cette journée mémorable, qui fut toute grande, toute sublime, et la plus majestueuse dont parlera l'histoire.

LIVRE ROUGE

Qui ne sait pas maintenant ce que c'est ? Ce livre a conquis une foule d'honnêtes gens à la cause du patriotisme ; il a raffermi les faibles, convaincu les incrédules, éclairé les aveugles, donné un plus grand courage aux esprits droits, versé une sainte indignation et une généreuse énergie dans les âmes citoyennes ; et sous ce point de vue, c'est la plus utile et la plus éloquente brochure qui ait encore paru. Grâces immortelles en soient rendues aux membres courageux du Comité des pensions, qui après bien des efforts sont parvenus à l'arracher des mains des ministres dont elle révèle tous les crimes.

Le 1 Décembre 1789, M. *le Camus* dénonça à l'Assemblée nationale l'existence du *Livre rouge*. C'est un fort beau registre relié en maroquin du Levant et doré sur tranche, qui contient la liste des pensions dont voici quelques-unes.

A l'ouverture du cahier on voit un prince allemand qui en a quatre. La première, pour ses services comme colonel ; la seconde, pour ses services comme colonel ; la troisième, pour ses services comme colonel ; la quatrième pour ses services comme colonel. Total des pensions du prince allemand : quarante mille quarante-huit livres.

M. *Claverie de Bamire* : quatre pensions. La première et la seconde parce qu'il était en même temps secrétaire-interprète de deux régiments étrangers qui n'avaient pas besoin d'interprète, et qui étaient en garnison, l'un au Levant, l'autre au Couchant ; la troisième, parce qu'il était commis au Bureau de la guerre ; la quatrième, parce qu'il a été commis au Bureau de la guerre. Total : vingt-trois mille quatre cent soixante-neuf livres, dont quatre

mille sept cent cinquante sont réversibles sur sa femme et ses enfants, etc, sous le beau titre de *réserve.*

M. *Desgallois de la Tour,* premier Président et Intendant en Provence, à l'honneur duquel M. Barentin fit graver une médaille dans les gazettes : vingt-deux mille sept cent vingt livres en trois pensions. La première comme premier Président et Intendant ; la seconde comme Intendant et premier Président ; la troisième *pour les mêmes considérations que ci-dessus.* — Je copie fidèlement le texte.

Madame *Isarn* : vingt-quatre mille neuf cent quatre-vingst livres *pour favoriser son mariage et en considération de ses services.*

M. *Claude-François Moreau,* dont la plume vaillante a donné pendant un demi-siècle des leçons d'esclavage aux peuples de la terre, n'a que vingt-un mille livres de pension. C'est peu : il y a des métiers qu'on ne saurait trop payer

Tout le monde sait qu'en France la qualité de Grand-Maître de la Barberie procure à M. Andouillé, premier chirurgien du roi, soixante deux mille livres, à prélever sur le produit des coups de rasoir qui se donnent chaque année sur tous les mentons du royaume. Croirait-on après cela que M. Andouillé eût besoin d'une pension de neuf mille neuf cents livres sur le trésor royal ?

On a dit dans l'Assemblée nationale qu'il y a des morts qui reçoivent exactement les pensions qu'ils ont obtenues de leur vivant : j'aime mieux les pensions octroyées à des individus qui n'ont jamais existé, et qui peut-être n'existeront jamais ; tels que, quatre mille livres *à la personne qu'épousera Mme de Baschi* (maîtresse de Monsieur).

A l'égard de Mlle *Hue de Miroménil,* pensionnée *en considération de son mariage,* elle existe réellement ; aussi sa pension est-elle de huit mille livres.

M. *Blanchet :* quatre mille sept cent vingt-sept livres en considération de ses services passés, et quatre mille sept cent vingt-sept livres en considération de ses services futurs. Total : neuf mille quatre cent cinquante quatre livres.

Mme la Marquise de *Flavacourt de Mailly :* quatorze mille six cent cinquante et une livres en trois pensions. la

première, *par continuation* ; la seconde, *sans motif* ; la troisième, *pour appointements conservés.*

M. *Hamelin :* vingt-un mille livres, en considération *de la modicité de sa charge* de receveur général des finances, *De la modicité !...* Lecteurs, n'oublions jamais l'article de M. *Hamelin* : un temps viendra où nous raconterons au coin du feu les merveilles dont nous sommes témoins, comme les Mies racontent les voyages de Simbad-le-Marin et l'histoire de la Belle au bois dormant : *tunc meminisse juvabt.*

Cette *modicité* de M. *Hamelin* me fait penser à un vieux officier nommé M. *Segrave* qui eut le bras emporté il y a cinquante-cinq ans au siège de Fribourg, et qui n'a pas encore pu obtenir les *quatre sous* par jour que l'ordonnance accorde à tout officier mutilé. O M. *Hamelin !* combien de quatre sous par jour dans votre recette générale des finances ! Et vous n'êtes pas content, M. *Hamelin* ! et il vous faut absolument une pension de vingt-un mille livres !..... Voici ma motion : Que les quatre sous demandés par M. *Segrave* soient donnés à M. *Hamelin* : que mille écus de la pension de M. *Hamelin* soient donnés à M. *Segrave*, et que les dix-huit mille livres de surplus soient restituées à la Nation.

En général on a remarqué, dans le *Livre rouge*, des pensions à un grand nombre de femmes *comme il faut*, à des commis et secrétaires comme il n'en faudrait pas, et à quelques militaires comme il en faudrait beaucoup. Dans la liste des femmes, on trouve une Dame près d'Avranches qui a douze cent livres de pension pour avoir reçu nombre de fois à la table, un certain colonel..... On assure bien que c'est à sa table.

Après avoir parlé du *Livre rouge*, dans une des séances de l'Assemblée nationale, M. *le Camus* y dénonça un autre livre intitulé : *Livre des traitements*. Celui-ci est le cadet du Livre rouge, et contient comme son aîné une liste des turpitudes et des déprédations des courtisans et des ministres. Un membre du côté *noir* ayant demandé par dérision de quoi ce livre était couvert : — *Du sang du peuple*, répondit avec véhémence, *Barnave*.

ARMOIRIES

Le décret le plus décisif pour les démocrates et le plus mortel pour les aristocrates qui ait jamais été rendu, est celui du 19 juin 1790 : « Aucun citoyen français ne pourra « porter, ni faire porter, des livrées, ni avoir des *armories.* »

Dans ces jours de désolation, la noblesse voile les inscriptions et les écussons des hôtels d'une espèce de chemise de plâtre, comme les calotins couvrent le visage des saints et des madones, dans le deuil de la semaine sainte. La noblesse espéra que la révolution ne durerait pas plus que cette légère enveloppe. Ils firent comme le sculpteur, qui montrait le nom du prince sur un ciment adroitement appliqué sous lequel était gravé le nom de l'artiste que le temps devait découvrir à la postérité. Ils espérèrent que le temps ferait reparaître leurs écussons, et viendrait glorifier leur race. On remarqua beaucoup de voitures, où l'on avait mis sur les panneaux un brouillard épais, comme pour donner à entendre que ce gros temps qui empêchait de se reconnaître passerait. Un de nos aristocrates, de peur que le peuple ne saisît pas l'allégorie, mit pour devise : *Ce nuage n'est qu'un passage.*

Ce fut le petit nombre des ci-devant nobles qui se bercèrent de ces songes. Mais la plupart ne s'abusent plus ; à l'exception de M. *Capet-Condé,* en qui semble avoir émigré l'âme de M. l'abbé *Trente mille hommes,* et qui ne cessait de dire comme lui : *Donnez-moi trente mille hommes ; faites-moi un noyau de trente mille hommes,* tous les autres regardent leur noblesse comme enterrée ; et *l'égalité* établie par la déclaration des droits, leur fait souffrir le supplice anticipé de la vallée de Josaphat.

Il est très vrai qu'une vieille comtesse est morte de rage, à la lecture du décret. Elle n'a pas expiré au moment même, comme on l'a dit, mais une demi-heure après. Le

décret a mis la peste dans les hôtels, et a valu une peste réelle pour les médecins (1).

C'est surtout la plus belle moitié de la gent aristocrate qui est attaquée de cette peste dont les malades expirent dans des étouffements extraordinaires, comme d'une *aristocratie rentrée.* D'autres s'éteignent insensiblement et dans les langueurs de la consomption. Ce spleen aristocratique mine également la duchesse septuagénaire, et la maréchale édentée, et la jeune vicomtesse qui se flattait, lorsqu'elle n'aurait plus ses couleurs de couvent, de se séparer encore de l'ordre des vilains, avec le privilège du rouge. Elle se désole de n'avoir plus sa livrée. Elle dit, comme dans *l'enfant prodigue* :

Votre écusson, vos gens, votre livrée,
Tout retraçait une image adorée.

Mais d'autres se consolent puisqu'on leur avait laissé leur laquais. Soit dit à l'honneur des dames de la cour, en général, personne ne méprisait moins le tiers : on dit qu'elles avaient mis en fait la réunion des ordres, bien avant que *Siéyès* l'eût mise en thèse.

TRAVAUX DU CHAMP-DE-MARS

On ne vit peut-être chez aucun peuple cet étonnant et à jamais mémorable exemple de fraternité ; je n'y pense jamais sans admiration : c'est là que j'ai vu cent cinquante

(1) Il était temps : les médecins commençaient à se plaindre de la diminution de leurs pratiques : une dame disait dernièrement à l'un d'entr'eux :... *Il me parait, monsieur le docteur, qu'il n'y a plus beaucoup de malades. — Eh ! Madame,* lui répondit-il, *comment voulez-vous qu'il y en ait ? on a mis tout le monde au régime.* (*Note de Mercier.*)

mille citoyens de toutes les classes, de tout âge et de tout sexe, formant le plus superbe tableau de concorde, de travail, de mouvement et d'allégresse, qui ait jamais été exposé (1) : oh ! quels sont les monstres qui ont effacé ces couleurs si riantes ? Quels hommes que ces bons et braves citoyens de Paris qui surent transformer huit jours de travail en des jours de fête, la plus touchante, la plus inopinée et la plus neuve qui fut jamais. C'est un genre de spectacle si original, qu'il est impossible que les hommes les plus blasés n'en soient pas remués. Dans un espace immense rempli de citoyens vraiment actifs, et qui dévoraient le travail, s'offraient tout à la fois les scènes les plus variées : ici, ils s'attendrissaient à la vue de leur général, qui venait prendre part au travail de ses concitoyens : là, c'étaient des acclamations et des cris de joie à l'arrivée de la maison du roi : plus bas, c'était une musique militaire qui annonçait les Suisses, ces enfants de la liberté, qui venaient partager la fête avec leurs anciens amis et alliés. A côté des garçons jardiniers, distingués par des fleurs et des laitues attachées à leurs instruments, étaient les élèves de peinture qu'annonçait une bannière représentant la France. A leur suite venait l'espoir des races futures, les rejetons de nos législateurs, qui passaient gaîment des exercices du collège au travail du Champ-de-Mars. A travers un groupe de moines, de femmes, d'abbés et de charbonniers, j'aperçus le brave capitaine Kersaint avec une physionomie toute radieuse de liberté, poussant la brouette avec la même gaieté qu'il montait la belle-poule, ou qu'il irait combattre les ennemis de la patrie.

Le résultat d'une aussi belle et aussi étonnante fraternité mérite d'être transmis à la postérité la plus reculée. Lorsque les fédérés furent arrivés, on vit la plus solennelle des fédérations, le plus beau triomphe des peuples, un jour enfin d'alliance, d'étonnement, d'admiration et d'attendrissement.

Dans ce jour solennel, ce fut comme une expérience

(1) Ceci se passait en juillet 1790.

d'électricité. Tout ce qui touchait à la chaîne dut se ressentir de la commotion ; elle fut grande, elle fut universelle, elle fut telle enfin que son souvenir est propre à rallier tous les Français, si les ennemis du dehors, jaloux de notre liberté, venaient nous assaillir. Ce serait encore un moment de crise heureuse, un effort national qui reconstruirait subitement l'édifice de la liberté.

On ne saurait trop le répéter : jamais la cour des rois n'a offert un spectacle aussi majestueux; et, puisque Louis XVI a été infidèle à cet auguste serment, et qu'il a pu oublier qu'il l'avait prêté à la face du ciel et devant un peuple généreux, il ne saurait être plaint des maux qu'il a fait tomber sur sa tête par le plus détestable des parjures.

Hé ! qu'avait-il de si beau dans son Versailles, dans cette espèce de forteresse où les courtisans et associés, fauteurs de l'esclavage, le retenaient comme prisonnier ? Jamais ils ne le perdaient de vue : sans cesse ils l'obsédaient, et le tout pour lui faire signer tout ce qui pouvait servir leur ambition ou accroître leur intérêt avec l'asservissement de la nation. Louis XVI s'est détrôné lui-même et, par sa fuite honteuse, vingt millions d'habitants qu'on appelait Francs par une sorte de dérision, d'esclaves qu'ils étaient, se sont trouvés libres comme par une espèce de prestige.

Il est impossible de donner une description de ces travaux qui ne soit beaucoup au-dessous de la réalité. Tous les citoyens de tous les âges ont brigué l'honneur de préparer de leurs mains le lieu où ils vont jurer de défendre la constitution et de vivre ou mourir libres. La multitude du monde, la vivacité des mouvements, la bigarrure des habits, tout concourait à la variété pittoresque de ce spectacle : ici ce sont les charbonniers, là les perruquiers, les forts de la halle, les porteurs d'eau ; les colporteurs n'ont pas voulu demeurer oisifs, les invalides ont prouvé que leurs bras étaient encore aussi vigoureux que leur âme était courageuse. On a vu même des femmes parées des ornements de leur sexe en oublier la faiblesse, et voiturer des brouettes.

Les étrangers qui arrivaient par Versailles disaient, les yeux baignés de pleurs : *quels hommes que ces Parisiens !* Il fallait voir cette vaste fourmillière de citoyens occupés aux plus rudes travaux ; il fallait voir la longue chaîne qu'ils formaient, attelés à des charrettes surchargées. Des pierres énormes cèdent à leurs efforts ; il semble qu'ils entraîneraient des montagnes : il n'est point de corporation qui ne veuille contribuer à élever l'autel de la patrie. Une musique militaire les précède. Tous les individus se tiennent quatre à quatre, portant avec gaîté la pelle et la pioche, leur cri de ralliement est ce refrain immortel d'une chanson nouvelle, qu'on appelle le *carillon national ;* tous chantent à la fois : *Ah ! ça ira ! ça ira ! ça ira !* oui pardieu : *ça ira !* répètent tous ceux qui les entendent. Les habitants des villages, même éloignés, accoururent, ayant à leur tête leur maire, avec son écharpe et la pelle sur l'épaule.

Mais ce qui surprend le plus, c'est l'ordre qui règne parmi un si grand nombre de citoyens de toute condition. Pas un propos injurieux, pas la plus légère querelle. On comptait dans le Champ-de-Mars plus de deux cent cinquante mille hommes, et pas une sentinelle.

Un grand nombre de députés pour la fédération vinrent aussi travailler; différents membres de l'Assemblée nationale les accompagnaient ; on distinguait, parmi eux, le père Gérard, qui, comme un ancien Romain, passe de la charrue au sénat, et du sénat à la charrue. On a vu MM. Siéyès et Beauharnais, attachés à une charrette ; on a remarqué qu'ils tiraient plus à gauche qu'à droite. L'abbé Maury aurait tiré à droite.

Le 9, les charbonniers traînaient derrière eux leur bannière; un d'entre eux, en manteau court, en rabat et enchaîné, était l'aristocratie personnifiée par ce J.-F. Maury. Les collèges et les pensions ont pris part à ces travaux. Un pensionnaire de Vincennes, échauffé par un travail opiniâtre, s'écria : « Je ne puis encore que donner ma sueur « à ma patrie, quand viendra l'heureux moment où je « verserai mon sang pour elle ? »



TRAVAUX DE LA FÉDÉRATION

Sépia du temps, sans nom d'auteur (Musée Carnavalet)

4

Les bouchers avaient sur leur flamme un large couteau, et on lisait dessous : *Tremblez, aristocrates, voici les garçons bouchers !* d'énormes monceaux disparaissaient sous leurs bras nerveux ; des ouvriers de la Bastille ont amené dans des charrettes tous les instruments qui ont servi à renverser l'horrible forteresse. Les imprimeurs sont accourus mettre la main à l'œuvre patriotique : il était écrit sur leur drapeau : *Imprimerie, premier drapeau de la liberté.*

Plusieurs communautés de moines se rendirent aussi au cirque de la fédération ; un jeune ecclésiastique, bien frisé, bien ambré, bien lustré, semblait regarder cette belle scène en pitié ;...*à la brouette! à la brouette!* cria-t-on autour de lui ; il en prend une nonchalamment. Un vigoureux patriote, qui, pour faire plus d'ouvrage, avait sur le dos une hotte remplie de terre, et roulait une brouette, passe près de lui, et lui dit : *laissez, laissez-là cet instrument que vous profanez.* Il quitte sa brouette, s'empare de celle de M. l'abbé, va vider la terre hors du Champ-de-Mars pour qu'elle ne le souille pas, revient, reprend son fardeau et continue son ouvrage.

On a vu toute une famille travaillant au même endroit; le père piochait, la mère chargeait la brouette, leurs enfants la roulaient tour à tour, tandis que le plus jeune, âgé de quatre ans, porté dans les bras de son aïeul, qui en avait quatre-vingt-treize, bégayait en riant : *ah ! ça ira ! ça ira!*

Une chose vraiment remarquable dans cette foule immense de gens inconnus les uns aux autres, c'est l'extrême confiance qui régnait parmi eux ; un jeune homme arrive, ôte son habit, jette dessus ses deux montres, prend une pioche et va travailler au loin ; on lui crie : *Et vos deux montres ? — On ne se défie point de ses frères,* répondit-il en s'éloignant ; et ce dépôt fut religieusement respecté.

On a remarqué un honnête citoyen, suivi d'une brouette chargée d'un tonneau de vin ; il tenait des verres, et offrait à boire gratuitement aux travailleurs. *Mes frères,* disait-il, *ne buvez point, si vous n'avez pas soif, pour ne point épuiser sitôt le tonneau ;* et on ne voyait en effet se présenter à

cette buvette que des hommes épuisés de fatigue, et dont l'altération n'était point équivoque ; le roi vint jouir de ce spectacle nouveau ; soudain, la pelle et la pioche sur l'épaule, les citoyens lui formèrent une garde d'honneur.

ÇA IRA

Cette chanson qui n'est pas un modèle de poésie, mais qui a donné un exemple frappant du pouvoir de la musique, présida aux travaux du Champ-de-Mars, et excita un transport universel dans tous les spectacles. Le sang ne coulait pas à cette époque ; l'amour pour la révolution était entier, l'énergie était pure, l'idée du meurtre ne s'y mêlait point ; on répétait *ça ira* d'un concert unanime.

En vain le libertinage voulut profaner cette expression ; on apprécia à sa juste valeur une plaisanterie d'un mauvais goût, pour ne s'attacher qu'au véritable sens : *ça ira ! la liberté s'établira ; malgré les tyrans tout réussira.*

Le mot *ça ira* était d'ailleurs respectable par son origine ; nous l'avions emprunté du célèbre Franklin : c'était son expression favorite dans le plus fort de la révolution d'Amérique.

CHEVALIERS DU POIGNARD

C'est le nom qu'on donne à une poignée de brigands portant la *Croix de Saint-Louis*, qui, le 28 Février 1791 (*style esclave*), se rendirent au château des Tuileries pour

enlever *Capet*, et qui furent chassés ignominieusement par la garde nationale.

Le colonel de ** fut bourré par un garde national, autrefois son valet de chambre. Pourquoi donner des coups à *Monsieur*, lui demanda son capitaine ? — *Donner !* répondit le soldat ; *je ne donne pas ; je ne fais que rendre.*

Un autre de ces *Messieurs* qui avait été mené rudement dans la même journée, se trouvant quelques jours après à l'Opéra, quelques-uns de ses amis lui firent compliment de condoléance. *Mordieu !* s'écria-t-il, *les coups de pied que j'ai reçus dans le cul, ne me sortiront jamais de la tête, et la garde nationale ne mourra jamais que de ma main.*

JOURNÉES DU 12 JUIN ET DU 10 AOUT 1792

LORSQUE l'artificieux Lafayette favorisa la fuite de Louis XVI, et l'exposa àson retour à Paris aux lazzis du peuple indigné, c'est qu'il avait fondé d'avance sur ce hardi stratagème, le projet d'une République. Les événements qui suivirent cette fuite honteuse confirment cette assertion. Depuis lors, en effet, la faction d'Orléans demanda à grands cris la déchéance du roi, et donnant un plein essor à la licence de la presse, le monarque des Français ne fut plus désigné que sous la figure d'un stupide cochon.

Le peuple, entraîné par les discours et les écrits séditieux que payaient les conducteurs de cette même faction, honteux d'obéir à un chef avili, plongé dans la boue, ne le regarda plus que comme une pièce mécanique inutile à l'action du gouvernement, surtout puisqu'il existait une Assemblée nationale.

Ce fut dans ces circonstances que parut la première Constitution. Le roi prisonnier à qui elle restituait une partie de sa primitive autorité, l'accepta. Mais se défiant

encore de sa force sous ce puissant bouclier, il ne s'entoura plus que de nobles conspirateurs, que de prêtres fanatiques, qui formèrent cet opiniâtre parti d'opposition, dont le but était de paralyser la volonté nationale, et de laisser mourir les lois nouvelles sur le papier.

Cette résistance insolente, ce mépris soutenu des droits d'un peuple enthousiasmé de la liberté, la France cernée de tous côtés de troupes étrangères, la scène des poignards à langues de vipères au château des Tuileries, le serment constitutionnel abjuré par les prêtres, les suggestions perfides des évêques pour détourner le roi de recevoir la communion pascale des mains d'un prêtre assermenté, le couroux de ses sujets témoins de toutes ces atrocités, telles furent les principales causes qui précipitèrent l'orage sur sa tête coupable et sur celle de ses fallacieux conseillers.

Des agitateurs en chef parmi lesquels on comptait Marat et Fréron, profitèrent de ces premiers crimes et de ces infractions aux lois, pour encourager les conjurés dans leur projets. Ils firent naître par leurs feuilles périodiquement incendiaires (1), des rixes entre les citoyens et les nouveaux satellites du roi ; moyen adroit par lequel ils provoquèrent le licenciement de sa garde, et le livrèrent sans défense aux insultes de la populace.

Les Tuileries, dès lors, devinrent le chef-lieu de ralliement des apprentis égorgeurs. C'était là qu'ils venaient, sous la direction du duc d'Orléans, étudier les rôles de sa grande tragédie.

D'un autre côté, le chant du coq, affiche royaliste du député André, faisait bouillonner les têtes. On ne voyait la justice et la raison que dans les maximes de Drawn, Marat.

De là naquirent les querelles d'opinions, les divisions entre les vieux amis; l'effroyable discorde plana sur Paris et les provinces. Chaque jour, il y avait des désordres à réprimer, des attentats à punir ; chaque jour, on insultait le prêtre à l'autel ; le frein de la religion était rompu. Insen-

(1) Marat dirigeait *l'Ami du Peuple* et Fréron *l'Orateur du Peuple*.

siblement la terreur et la défiance s'emparèrent des esprits. La création du papier-monnaie, en augmentant les alarmes, fortifia l'esprit des exécrables auteurs du pacte de famine exécuté et prolongé depuis avec autant d'astuce que de barbarie.

Journée du 21 juin 1792.

Enfin arriva le 21 juin 1792. Calme, sage, magnanime le 20 juin 1791, que le Parisien fut différent de lui-même à cette quatrième époque de la Révolution !

Aussi terrible que le jour où, commandé par Lafayette, il alla chercher le roi à Versailles, il marcha sous les bannières des faubourgs, au château des Tuileries. La menaçante diversité des armes désignait la trempe de chaque caractère et sa barbare industrie. On eût dit qu'il y avait pour chaque individu un roi à poignarder, à égorger, à déchiqueter, à couper par pièces.

En un moment, le palais fut investi, escaladé ; des pièces de canon furent pointées contre les portes des vestibules. Des brigands montés sur les combles, s'introduisaient par les fenêtres. Tout ce qui retardait l'impétuosité des assaillants était brisé en éclats. On voyait voltiger du haut du pavillon du Nord et retomber sur la terrasse la collection des édits et arrêts du conseil dispersée par des mains sacrilèges.

Déjà les principaux conjurés avaient pénétré jusqu'à la chambre du roi. A l'aspect de ce monarque assis à côté de son épouse et de ses enfants, ils s'arrêtèrent interdits. En effet, il est juste de dire que Louis se montra tranquille, en n'opposant à 200 mille baïonnettes que son cœur pour défense.

Bientôt leur stupeur se changea en ironie. L'un d'eux coiffa Capet du bonnet rouge ; il lui présenta une bouteille pour l'abreuver du vin des assaillants. Le roi but et trinqua avec un sans-culotte.

Les bataillons populaires, désespérés de ce risible dénouement, et jugeant que le coup était manqué, se débandèrent,

ils sortirent du jardin avec les Charbonniers qui n'avaient pour armes que leurs bâtons, et pour drapeau qu'un sac à charbon attaché au bout d'un gourdin. Ils firent place au régiment de Flandres et aux grenadiers de la garde parisienne qui se rangèrent en bataille sur toute la longueur de la terrasse.

Cependant le roi, échappé encore une fois au glaive, mais tremblant pour ses jours, s'enferma dans son château et fit interdire, le matin, l'entrée des Tuileries au public.

Plan des Nobles et des Emigrés pour renverser la Constitution de 1791.

Ce fut durant cette captivité que les aristocrates travaillèrent à organiser dans le midi la coalition des fidèles sujets de Jalès (1), pour opposer un front terrible aux efforts des Jacobins d'Orléans-Egalité, annuler le serment du clergé, maintenir dans son intégrité le culte catholique et exterminer sans pitié, du sol de la patrie, les fondateurs de la liberté.

Ce qui pouvait seconder le plus efficacement ce hardi projet, c'était le plan proposé depuis plusieurs mois, et bientôt mis à exécution, de stipendier des écrivains mercenaires, des correspondants dans les provinces, des chanteurs adroits, des hommes intelligents dans les bureaux de l'assemblée pour la secrète communication des pièces, des observateurs au club des Jacobins, dans la société des Cordeliers, dans chaque section des orateurs et des *applaudisseurs* apostés, des motionnaires aux Tuileries, au palais royal, dans les cafés, dans les ateliers, aux spectacles et dans les guinguettes. Deux cent mille livres furent consacrées au paiement des gages de ces différents acteurs.

Mais ce fut justement ce plan qui accéléra la chute du trône. Les sourdes manœuvres des royalistes furent déjouées par la prévoyance des amis de la liberté. Si Capet avait ses

(1) Ou Jallez, bourg de l'Ardèche. Cette conspiration de nobles contre l'Assemblée nationale échoua piteusement.

écrivains, ses observateurs, ses tenants ; les patriotes avaient aussi les leurs ; ils furent bien plus habiles. A l'aide de la faction, ils entraînèrent la masse pure des citoyens, qui n'aspiraient qu'après le calme, et voulaient fermement le maintien des lois.

Premiers symptômes de la journée du 10 *août* 1792.

L'orage s'annonçait de loin par de sourds murmures. Les habitants des faubourgs formaient une corporation redoutable sous le nom de sans-culottes qui leur avait été donné en signe de dérision par Lacueil, et qu'ils voulurent conserver comme un titre de gloire ; les femmes elles-mêmes demandaient la parole dans les groupes qui se renouvelaient sans cesse. Le mot tyran remplaçait celui de roi dans toutes les bouches. On appelait les nobles, aristocrates, et les prêtres calotins. La terrasse des Feuillants était le seul passage permis au public pour aller aux séances de l'Assemblée. Le peuple, de peur de souiller son pied libre de la poussière du jardin d'un despote exécré, fixa lui-même avec un ruban tricolore la ligne de démarcation qui fut scrupuleusement observée. Il assigna à l'intérieur de la promenade royale le nom de forêt noire. L'indignation des citoyens était à son comble.

Mais les voici à la veille du jour qui allait expier tant d'attentats, tant de perfidies. Les Marseillais, dès leur entrée dans Paris, avaient commencé le cours de leurs assassinats ; rien n'égalait l'audace de leurs chefs, et les patriotes s'applaudissaient de les voir en avant.

Le 9 août, dès les 4 heures après midi, ils se rassemblaient au faubourg Saint-Antoine au nombre de deux à trois mille ; c'était pour venir assiéger le château. Le terrible mot d'ordre fut incontinent communiqué dans toutes les sections assemblées. Ce soir-là même, un quidam parcourut les terrasses des Tuileries avec un étendard dont la légende était conçue en ces termes : « Amis, demain le trône sera



LES MOTIONNAIRES AU CAFÉ DU CAVEAU (Musée Carnavalet)

renversé, demain nous serons libres. » On lisait sur les visages l'attente d'un sinistre événement.

Il ne tarda pas à se confirmer. Dès les onze heures de la nuit, le tocsin sonnait , on battait la générale. L'attaque allait commencer à deux heures. Nombre de particuliers qui, la veille, assiégeaient les boutiques des fourreurs pour y louer des bonnets de grenadiers, accoururent au château augmenter l'élite des royalistes, les uns en uniformes, les autres en habits de couleur ; tous s'étaient introduits à la faveur d'une consigne, ordonnant l'entrée libre à tous porteurs d'une carte bleue, avec ces mots en lettres noires: *Entrée des appartements*. Mais l'Etat-Major avait particulièrement signalé un individu qui devait se présenter pour y pénétrer et assassiner le roi. Il ne parut pas.

Le 10 *août* 1792,

Néanmoins le roi ne se coucha point. Le nombre de ses défenseurs s'accrut tellement jusqu'à près de 4 heures, qu'à peine était-il possible d'arriver jusqu'à son cabinet. Il était trois heures. Le peuple vengeur se montrait· Des détachements de bataillons précédés de leurs canons, se répandaient dans les cours du jardin et du château. A cinq heures, on comptait plus de six mille hommes.

On avait posé des détachements de la garde nationale et des Suisses à la droite et à la gauche de l'escalier qui conduisait de la chapelle à l'appartement du roi. Le danger alors devenait de plus en plus menaçant. Déjà l'on parlait, pour concilier les esprits, de conduire la famille royale à l'Assemblée; il s'agissait même d'une pétition tendant à obtenir le renvoi dans la matinée de tous les Marseillais et Bretons qui étaient dans la Capitale. A ces propositions, des cris de : vive le roi ! se firent entendre.

Bientôt Capet entouré d'une foule d'officiers généraux, de courtisans et de grenadiers, descendit pour passer en revue les divers détachements qui, au moment de son passage, firent retentir les cris de : vive la nation ! tandis que les roya-

listes criaient : vive le roi ! On s'aperçut après son passage que les troupes étaient mécontentes ; car il fut à peine remonté au château, qu'une partie de ces mêmes troupes qu'il avait passées en revue se retirèrent ; à 6 heures il ne restait pas deux mille hommes.

Mais les Parisiens et le peuple des faubourgs hérissés de fer, inondaient les rues. Ils traversaient les ponts en longues colonnes, malgré les canons qui les barraient ; ils s'avançaient à pas de géants vers les Tuileries ; l'air retentissait de leurs cris de fureur qui se mêlaient aux tintements du tocsin.

Avant sept heures, ils étaient avec les Marseillais en bataille rangée sur la place du Carrousel en face du château. Dans cet intervalle, les officiers suisses versaient eux-mêmes de l'eau-de-vie aux soldats de leurs corps. Un officier général en proposa aux volontaires de la garde nationale. Bientôt après, une voix ayant fait commandement, par le flanc à droite, par file à gauche, une légion de courtisans déploya soudain espingoles, poignards, sabres, pistolets, défila au milieu des volontaires, et alla se ranger en ordre de bataille dans le cabinet du roi. C'est dans cette situation hostile qu'il fut mandé à l'Assemblée nationale. Une partie de cette légion armée et un détachement du bataillon de Saint-Thomas qui faillit partager le sort des Suisses, protégèrent son passage à travers les flots du peuple en fureur, que la puissance insinuante de la parole parvint seule à calmer un instant.

Mais à l'aspect des Suisses, il s'indigna, il rugit, et c'est alors qu'un simple citoyen se précipitant au-devant du roi, alors à découvert, et saisissant sa main, lui dit : « Ce n'est pas un assassin qui te parle, c'est un honnête homme qui veut te conduire sans péril à l'Assemblée nationale. Mais pour ta femme, elle n'entrera pas ; c'est une S. G. qui a fait le malheur des Français. » Le roi, d'un air pénétré, serra la main de cet homme ; et, dans cet instant même, le député Rœderer, qui était auprès de Capet, le quitta pour s'approcher du perron de la salle des séances. Là, il proclama le décret

de l'Assemblée qui appelait dans son sein le roi et toute sa famille.

A la voix de Rœderer le peuple s'apaise de nouveau et Louis et sa famille entrent dans l'Assemblée. Grand Dieu ! Ce calme fut comme l'intervalle du silence terrible entre l'éclair et le tonnerre laissant après sa chute, le signe épouvantable de sa colère.

Tout à coup, on entend une décharge de mousqueterie ; d'autres répondent. Des torrents de fumée roulent dans les airs ; le jour en est obscurci ; on ne se distingue plus ; le grand escalier est déjà jonché de morts et de mourants.

C'est dans ce fatal moment que les Suisses, pour feindre une réconciliation, jettent des paquets de cartouches par les croisées, font retentir les cris de : vive la nation ! Les Marseillais et les volontaires de la garde parisienne, persuadés que les Suisses se rendent au vœu du peuple, se présentent en foule au grand escalier des appartements, et, soudain, les traîtres font feu de bataillon et feu de file sur les volontaires et les Marseillais. Trois décharges consécutives encombrent les degrés de ce fatal escalier où la mort semble attendre ses victimes qui nagent dans les flots de sang.

A cette vue, le combat devient général. Onze coups de canon, encore visibles aujourd'hui, frappent la façade du château, vis-à-vis le Carrousel. Un boulet entame le bord de la fenêtre de la chambre du roi. Ici, le peuple de sang-froid conserve une présence d'esprit imperturbable dans les justes transports de sa colère. Il combat et se défend en lion ; il veut réduire en poudre le château et les tyrans qui l'assassinent.

Déjà les flammes dévorent la maison de l'Etat-Major des Suisses et celles environnantes. Les assaillants s'emparent des avenues du château. Les Suisses téméraires pâlissent à l'aspect de 100.000 baïonnettes ; ils résistent encore. Quels cris de douleur et de rage, quels rugissements ! On les entend tomber sous leurs armes pesantes, en poussant l'affreux hoquet de la mort. Là, des têtes volent par les croisées,

ici, des corps tout entiers sont jetés du haut des galeries. On déchire, on lance par les airs tous les matelas de lits-de-camp des satellites du roi ; la laine éparse retombe à terre à flocons comme une pluie de neige.

C'est maintenant que ce même peuple, oubliant sa magnanimité, va déshonorer sa victoire. Altéré de sang et de vin, il s'enivre dans les caves. Sa cruauté va se tourner en férocité. Tous ses vices les plus hideux vont se découvrir et se trahir.

Les Suisses, partout dispersés, sont partout poursuivis; partout ils sont atteints. En vain, ces misérables rendent les armes, demandent la vie à deux genoux ; le vainqueur ivre est sourd à leur prière. Ils sont impitoyablement assommés, massacrés, transpercés de baïonnettes et de poignards. Leurs membres, en chaque endroit dispersés, semblent renaître pour de nouveaux supplices. Que dis-je, ma plume tremblante pourra-t-elle l'écrire ? des femmes, véritables furies, purent les voir rôtir sur les brasiers de l'incendie, et contemplèrent d'un œil sec leurs entrailles fumantes.

Les brigands s'étaient aussi mêlés aux vainqueurs. Tourmentés par la faim, après avoir apaisé leur soif brûlante, ils pénètrent dans les cuisines. O comble de barbarie !. Un malheureux aide, qui n'avait pas eu le temps de se sauver, fut par ces tigres enfoncé, pétri dans une chaudière et dans cet état exposé au feu ardent des fourneaux. Puis, se précipitant sur les comestibles, chacun saisit ce qui se trouve sous ses mains. L'un emporte une broche garnie de volailles ; un autre un turbot ; celui-là une carpe du Rhin qui l'égale par sa taille.

Chargés de ces captures, les bandits reparaissent audacieusement dans les cours, et défilent avec les Marseillais et les volontaires, qui, chacun, portaient en trophée les armes des Suisses vaincus, et les lambeaux sanglants de leurs uniformes.

La bataille gagnée, le château devint complètement la proie de tous les voleurs accourus depuis plusieurs jours des différents départements.

Tandis que les patriotes, les vrais braves qui venaient de renverser le trône, et d'asseoir sur ses débris la base de la liberté, retournaient dans leurs foyers, en chantant l'hymne de la victoire, en accompagnant religieusement les corps de leurs compagnons d'armes morts sur le champ d'honneur, des monstres à figure humaine se réunissaient par centaines sous le vestibule de l'escalier du midi, dansaient au milieu des flots de sang et de vin. Un bourreau jouait du violon à côté des cadavres ; et des voleurs, les poches pleines d'or, pendirent d'autres voleurs aux rampes.

Des milliers d'individus, tant hommes que femmes, plus menaçants, plus affreux les uns que les autres sous leurs haillons sanglants, inondaient les appartements. Les glaces tintaient sous les coups de baïonnettes qui les brisaient en éclats.

On arrive au lit de la reine. L'ivresse sans pudeur le rend le théâtre des plus infâmes obscénités. Le boudoir de la moderne Messaline devient aussi le rendez-vous des plus viles prostituées. On y voyait des scélérats, les uns éructant sur le sein de leurs maîtresses, les autres dormant parmi leurs larcins amoncelés.

L'incendie du palais de Priam ne présenta point un plus épouvantable désordre. Les escaliers résonnaient sous les pas précipités des filous, des escrocs qui montaient, qui descendaient, qui se croisaient, qui se heurtaient, qui couraient dans les corridors, pénétraient dans toutes les chambres : ils avaient déjà fracturé les secrétaires du roi, de la reine, de madame Elisabeth, des femmes de la cour. Assignats, or, argent monnayé, montres, bijoux, pierreries, diamants, écrins, tant d'objets précieux leur étaient aussitôt tombés en partage. Des manœuvres se promenaient hardiment dans la galerie avec des montres à chaînes de brillants. D'autres, voleurs de profession, dégalonnaient les habits des gens du roi, faisaient main basse sur la garde-robe, pillaient les étoffes, le linge, l'argenterie de table, les liqueurs, les bougies, les livres des bibliothèques, en un mot, tous les effets qui pouvaient s'emporter clandes-

tinement : on brisa des vases de porcelaine du plus grand prix, pour en enlever les attaches.

Tandis que ces violences se commettaient, les héros en chef faisaient porter avec ostentation par leurs aides, les grands chandeliers d'argent de la chapelle, avec des plats d'argent et une bourse de cent louis, à l'Assemblée, afin de faire disparaître jusqu'au moindre soupçon de spoliation.

Quoi qu'il en soit, cette journée offrit le tableau achevé de la destruction du trône du dernier roi des Français ; et en effet, si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, un jeune Savoyard debout au sommet de l'orgue de l'église, soufflait dans un tuyau le *Dies irae:* on eût dit de l'ange trompette du jugement.

C'est après la tempête que l'on vient contempler ses ravages. Quand la réflexion remplace le premier effroi, combien l'on gémit à l'aspect de la nature bouleversée !

Que l'on se figure donc ici ceux des citoyens paisibles que la curiosité avait portés aux Tuileries, pour s'assurer si le château existait encore : ils erraient lentement, frappés d'une morne stupeur, le long de la terrasse hérissée de débris de bouteilles. Ils ne pleuraient pas ; ils semblaient pétrifiés, anéantis. Ils reculaient d'horreur à chaque pas, à l'odeur et à l'aspect de ces cadavres sanglants, mutilés, égorgés, éventrés, sur les visages desquels vivait encore la colère.

D'autres, plus stoïques, faisaient remarquer aux passants des nuées de mouches avides de sang, que la chaleur avait attirées dans leurs larges blessures, et dans leurs yeux sortis de leurs orbites.

Cependant la populace fatiguée de carnage, succombant sous le poids des dépouilles, disparut avec le soleil, pour aller se livrer au repos. Si, le lendemain, elle retrouva sa raison, elle dut sentir aussi, en punition, la pointe acérée des remords.

En ce jour, l'anarchie fit le premier essai de son effroyable toute-puissance, et préluda aux massacres de septembre. L'Assemblée législative pouvait se couvrir d'une gloire immortelle, et mériter le titre de fondatrice de la liberté

républicaine : au contraire, elle ne montra, dans le moment d'un si beau triomphe sur la tyrannie royale, ni sagesse, ni dignité, ni courage. Elle ne se présenta point aux assassins, aux brigands, aux démolisseurs ; elle ne sut pas imiter l'homme-Dieu qui, dans une tempête, étendant majestueusement la main, commande aux vents et à la mer de s'apaiser. Elle laissa abuser de la victoire une portion de scélérats, qui, dans la frénésie de l'ivresse, se crut seule la tête, le cœur et le bras de toute la France.

FURIES DE GUILLOTINE

FEMELLES des hommes des 2 et 3 septembre elles ne désemparaient pas les tribunes lors des *deux sanglants comités ;* elles environnaient les échafauds ; elles vociféraient dans les groupes ; elles retroussaient leurs manches le 4 prairial pour assassiner les conventionnels. C'était là le bataillon sacré de *Philippe d'Orléans.*

Tandis que les Directeurs passaient en carrosse sur le quai du Louvre, pour se rendre à l'Institut national, des *Furies de Guillotine* hurlaient toutes les imprécations de l'enfer contre eux et contre la constitution de 95. On regrettait hautement Robespierre et Dumas. Un honnête homme, effrayé de ces hurlements, arrêta un journaliste patriote, et le forçant de venir les entendre avec lui, afin qu'il ne pût en douter, lui dit ensuite : Eh bien ! vous ne tremblez pas ?..... Le journaliste répondit : Je crains encore plus un roi que cette canaille.

MASSACRES DE SEPTEMBRE

Les générations futures se refuseront à croire que ces forfaits exécrables ont pu avoir lieu chez un peuple civilisé, en présence du corps législatif, sous les yeux et par la volonté des dépositaires des lois, dans une ville peuplée de huit cent mille habitants, restés immobiles et frappés de stupeur, à l'aspect d'une poignée de scélérats soudoyés pour commettre des crimes.

Le nombre des assassins n'excédait pas trois cents ; encore faut-il y comprendre les quidams, qui, dans l'intérieur du guichet, s'étaient constitués les juges des détenus.

En établissant une chaîne de faits, il ne faudra point une pénétration surnaturelle pour se convaincre que ces massacres sont l'ouvrage de cette faction dévorante, qui est parvenue à la domination par le vol et l'assassinat.

Quelle que soit l'horreur que m'inspirent ces journées de sang et d'opprobre (1), je les rappellerai sans cesse aux Parisiens jusqu'à ce qu'ils aient eu le courage d'en demander vengeance.

La situation de la ville paraissant exiger une surveillance plus active et plus étendue ; le conseil général de la commune créa un comité de douze commissaires.

Les partisans des massacres ne diront pas, sans doute, que les diamants et les bijoux, etc. des personnes arrêtées étaient suspects. Cependant, on s'emparait avec soin des personnes et des choses. Ce seul fait suffit, ce me semble, pour donner la clef des massacres. Quand on demande aux anarchistes pourquoi le comité de surveillance faisait enlever les propriétés avec les personnes, ils ne savent que répondre.

Les dépôts faits au comité de surveillance provenaient

---

(1) 2 et 3 septembre 1792.

d'effets enlevés aux Tuileries et chez les personnes arrêtées, telles que Laporte (1), ainsi que beaucoup d'autres qui avaient abandonné leurs maisons et leurs richesses à l'époque des visites domiciliaires, qui ont précédé les massacres.

Les magasins des dépôts étaient les salles mêmes des bureaux du comité de surveillance, c'était notoirement dans ce bureau où étaient déposés les malles, boîtes, cartons. etc., etc. Il y avait en outre dans cette salle une ou deux grandes armoires qui étaient remplies d'objets peu dignes de l'attention des hommes de proie, tels que pistolets, sabres, fusils, cannes à sabres, etc.

Ce fut dans cette caverne que furent préparés les massacres de Septembre, ce fut dans cet abominable repaire que fut prononcé l'arrêt de mort de huit mille Français, détenus la plupart sans aucun motif légitime, sans dénonciation, sans aucune trace de délit, uniquement par la volonté et l'arbitraire des voleurs du comité de surveillance.

Quelques jours avant les massacres, des membres du comité, effrayés de cette violation des principes, touchés du spectacle affreux d'une multitude de citoyens enfermés à la Mairie, qui réclamaient contre leur arrestation, et demandaient à grands cris qu'on leur en fît connaître les motifs, ces commissaires, dis-je, voulurent consacrer le jour et la nuit à les interroger, pour remettre en liberté ceux qui étaient détenus sans grief, et envoyer en prison ceux qui étaient dans le cas d'être traduits devant les tribunaux.

Le 2 septembre, on apprend que la ville de Verdun est prise par les Prussiens qui, ajoutent les colporteurs de cette nouvelle, s'y sont introduits, par la trahison des Verdunois, après une résistance simulée de leur part ; aussitôt on tire le canon d'alarme, la générale bat et le tocsin sonne. Des municipaux à cheval courent sur les places publiques, confirment cette nouvelle, font des proclamations, pour exciter les citoyens à marcher contre l'ennemi.

---

(1) Ministre de Louis XVI. Fut guillotiné en 1792.

Au premier coup du tocsin, chacun se demandait avec raison pourquoi au moindre danger on se complaisait à jeter ainsi l'alarme dans Paris, et à frapper de terreur tous ses habitants, loin d'entretenir dans leur âme cette mâle énergie, qui convient à des guerriers et assure le gain des batailles ; n'était-ce pas en effet un moyen puissant d'énerver leur courage ? Mais ceux qui ne connaissaient pas le secret des conjurés, furent bientôt instruits par leur propre expérience. Oh, jour de deuil et d'opprobre ! C'était à ce signal que devaient se réunir les assassins qui se portèrent aux prisons ; c'était le prélude du plus affreux carnage.

Les brigands, distribués par bandes, se portent aux prisons ; aux unes ils fracturent les portes, aux autres ils se font livrer les geôliers et s'emparent des victimes, que le comité de surveillance y avait amoncelées pendant quinze jours.

Ces assassins armés de sabres et d'instruments meurtriers, les bras retroussés jusqu'aux coudes, ayant à la main des listes de proscription dressées quelques jours auparavant, appellaient nominativement chaque prisonnier.

Des membres du conseil général, revêtus de l'écharpe tricolore, et d'autres particuliers s'établissaient au guichet dans l'intérieur de la prison; là, était une table couverte de bouteilles et de verres; autour, étaient groupés les prétendus juges et quelques-uns des exécuteurs de leurs sentences de mort. Au milieu de la table était déposé le registre d'écrou.

Les assassins allaient d'une chambre à l'autre, appelaient chaque prisonnier à tour de rôle, puis le conduisaient devant le tribunal de sang, qui lui faisait ordinairement cette question : qui êtes-vous ? aussitôt après que le prisonnier avait décliné son nom, les cannibales en écharpes inspectaient le registre, et après quelques interpellations aussi vagues qu'insignifiantes, ils le remettaient entre les mains des satellites de leurs cruautés, qui le conduisaient à la porte de

la prison, où étaient d'autres assassins qui le massacraient avec une férocité dont on chercherait en vain des exemples chez les peuples les plus barbares.

A la prison de l'Abbaye, il était convenu entre eux, que toutes les fois que l'on conduirait un prisonnier hors du guichet en prononçant ce mot : *à la Force*, ce serait l'équivalent d'une sentence de mort. Ceux qui remplissaient à la Force le même emploi, c'est-à-dire le métier de bourreau étaient convenus de même qu'en prononçant ce mot : à l'Abbaye, cela voudrait dire qu'il fallait donner la mort au prisonnier qui était condamné. Ceux qui étaient absous par le sanglant tribunal étaient mis en liberté et conduits à quelque distance de la prison, au milieu des cris de : vive la nation !

L'Assemblée législative députa plusieurs de ses membres qu'elle chargea de rappeller à la loi les brigands, qui s'en écartaient d'une manière aussi atroce ; mais que pouvait le langage de la raison et de la morale sur des assassins altérés de sang, et la plupart plongés dans la plus crapuleuse ivresse ? Cette mesure était insuffisante ; toute harangue devenait vaine, attendu que, pour dompter des tigres, il fallait de la force armée, il fallait que l'Assemblée sortît toute entière, et qu'elle vînt former autour de chaque prison un rempart inexpugnable. Ils repoussèrent par des menaces tous les avis et les conseils de paix qui leur étaient portés. L'abbé *Fauchet*, évêque du Calvados, membre de la députation, fut menacé, injurié, et peu s'en est fallu que de la menace on n'en vînt aux coups ; il vit l'instant où les assassins allaient le comprendre au nombre de leurs victimes. Il se retira, et vint rendre compte à l'Assemblée qui était elle-même dans la stupeur et l'avilissement, menacée d'une dissolution totale par l'infâme *Robespierre* qui exerçait une tyrannie sans bornes dans Paris.

Voyez l'accusation du député Louvet contre Robespierre, publiée dans les premiers temps de la Convention ; la conduite que ce faux patriote a tenue à l'égard de l'Assemblée législative, y est montrée au grand jour. On voit

un conspirateur audacieux, qui voulait asseoir la dictature sur les débris de la représentation nationale ; cependant Robespierre ne cessait de parler de ses vertus civiques, de son désintéressement ; ce misérable quitta la place d'accusateur public au tribunal criminel de Paris, pour vivre, disait-il, dans la retraite ; il avait imprimé qu'il n'était point intrigant, qu'il ne voulait aucune place, qu'il n'en acceptait aucune, et, tout à coup, il fut se nicher dans le conseil général de la Commune et de là au Capitole.

Les prêtres, renfermés dans l'église des Carmes, furent tous massacrés à l'exception d'un seul ; on les faisait sortir les uns après les autres, et souvent deux ensemble ; d'abord les assassins les tuèrent à coups de fusils ; mais sur l'observation d'une multitude de femmes, qui étaient là présentes, que cette manière était trop bruyante, on se servit de sabres et de baïonnettes. Ces malheureuses victimes se prosternaient au milieu de la cour, et se recueillaient un instant, abandonnées de la nature entière, sans appui, sans autre consolation que le témoignage de leur conscience ; ils élevaient les yeux et les mains vers le ciel, et semblaient conjurer l'être suprême de pardonner à leurs assassins.

Vous, partisans de ces massacres, conjurés féroces, qui n'avez cessé de tromper la multitude crédule, direz-vous qu'il était impossible d'arrêter les bras des assassins ? Direz-vous qu'il n'était point en votre puissance de les réprimer? Vous avez dit au département par l'organe imposteur de vos commissaires, que vous n'aviez pu arrêter la colère du peuple. Malheureux ! vous prostituez le nom du peuple ; vous ne l'invoquez que pour le déshonorer et couvrir vos turpitudes et vos crimes ! était-ce donc le peuple qui commettait ces forfaits exécrables ? Non, il gémissait en silence ; c'est vous, administrateurs féroces, qui, d'intelligence avec le conseil général de la Commune et le ministre *Danton* avez tout fait préparer, tout fait exécuter. C'est vous qui avez fait commettre tous ces crimes par un petit nombre d'affidés, afin de vous enrichir des dépouilles sanglantes de vos nombreuses victimes ; c'est vous qui avez fait de

Paris le coupe-gorge du riche, et préparé la misère du peuple en brisant tous les liens sociaux, en tarissant tous les canaux de la circulation, en détruisant la confiance publique si nécessaire, si indispensable à la prospérité commune et au bonheur de tous.

S'il n'était pas prouvé qu'à vous seuls appartient l'opprobre des premiers jours de septembre, je vous rappellerais deux faits que vous ne pouvez nier. Je vous rappellerais ce paiement de 850 livres fait par ordre du conseil général, au marchand de vin qui fournissait vos assassins à la Force pendant leur horrible exécution ; je vous rappellerais le comité de surveillance, louant, la veille du massacre, les voitures qu'il destinait et qui ont servi à conduire à la carrière de Charenton les cadavres de Septembre.

Si la garde nationale eût été requise, si on l'eût commandé au nom de la loi, que des chefs perfides et sanguinaires s'appliquaient à paralyser, combien elle eût été forte et courageuse ! elle se serait levée toute entière : mais, cette garde nationale dont la masse est restée pure au milieu de tous les genres de corruption et de brigandage, n'a-t-elle pas craint qu'on ne l'accusât d'avoir agi sans réquisition ? n'a-t-elle pas craint qu'en voulant punir le crime, on ne l'accusât elle-même de s'être rendue criminelle? Retenue par ces motifs, elle est restée immobile.

J'ai vu la place du Théâtre-Français (1) couverte de soldats que le tocsin avait rassemblés ; je les ai vus prêts à marcher, et, tout à coup, se disperser, parce qu'on était venu traîtreusement leur annoncer que ce n'était qu'une fausse alerte, que ce n'était rien. Ce n'était rien. grands dieux ! Déjà la cour des Carmes et celle de l'Abbaye étaient inondées de sang, et se remplissaient de cadavres : ce n'était rien.

J'ai vu trois cents hommes armés, faisant l'exercice dans le jardin du Luxembourg, à 200 pas des prêtres que l'on massacrait dans la cour des Carmes : direz-vous qu'ils

(1) Actuellement place de l'Odéon.

seraient restés immobiles, si on leur eût donné l'ordre de marcher contre les assassins ?

Aux portes de l'Abbaye et des autres prisons étaient des épouses éplorées redemandant à grands cris, leurs époux, qu'une fin tragique venait de séparer d'elles ; d'autres avaient la douleur de les voir massacrer à leurs pieds.

Le même carnage, les mêmes atrocités se répétaient en même temps dans les prisons et dans tous les endroits où gémissaient les victimes du pouvoir arbitraire : partout on exerçait des cruautés, toujours accompagnées de particularités plus ou moins douloureusement remarquables.

Au séminaire de Saint-Firmin, les prêtres, que l'on y retenait en chartre privée, attendaient paisiblement, comme les autres prêtres détenus aux Carmes, que la municipalité de Paris leur indiquât le jour de leur départ, et leur délivrât des passe-ports pour sortir de France, selon les termes d'un décret tout récent, qui leur faisait cette injonction, en leur accordant trois livres par jour pendant leur voyage. Il est incontestable qu'il n'a tenu qu'aux autorités du jour que ce décret eût son exécution avant les massacres ; mais les prêtres détenus étaient désignés et réservés pour ce jour. Ils furent mutilés et déchirés par lambeaux. A Saint-Firmin, ils trouvèrent plaisant d'en précipiter quelques-uns du dernier étage sur le pavé.

A l'hôpital général de la Salpêtrière, ces monstres ont égorgé treize femmes, après en avoir violé plusieurs.

A Bicêtre, le concierge, voyant arriver ce ramas d'assassins, voulut se mettre en devoir de les bien recevoir : il avait braqué deux pièces de canon, et, dans l'instant où il allait y mettre le feu, il reçut un coup mortel ; les assassins vainqueurs ne laissèrent la vie à aucun des prisonniers.

A la prison du Châtelet, même carnage, même férocité : rien n'échappait à la rage de ces cannibales ; tout ce qui était prisonnier leur parut digne du même traitement.

A la Force, ils y restèrent pendant cinq jours. Madame la ci-devant princesse de Lamballe y était détenue : son sincère attachement à l'épouse de Louis XVI était tout son

crime aux yeux de la multitude. Au milieu de nos agitations elle n'avait joué aucun rôle ; rien ne pouvait la rendre suspecte aux yeux du peuple, dont elle n'était connue que par des actes multipliés de bienfaisance. Les écrivains les plus fougueux ne l'avaient jamais signalée dans leurs feuilles.

Le trois septembre, on l'appelle au greffe de la Force ; elle comparaît devant le sanglant tribunal composé de quelques particuliers. A l'aspect effrayant des bourreaux couverts de sang, il fallait un courage surnaturel pour ne pas succomber.

Plusieurs voix s'élèvent du milieu des spectateurs et demandent grâce pour madame de Lamballe. Un instant indécis, les assassins s'arrêtent ; mais, bientôt après elle est frappée de plusieurs coups, elle tombe baignée dans son sang, et expire.

Aussitôt on lui coupe la tête et les mamelles, son corps est ouvert, on lui arrache le cœur, sa tête est ensuite portée au bout d'une pique, et promenée dans Paris ; à quelque distance on traînait son corps.

Les tigres qui venaient de la déchirer ainsi, se sont donné le plaisir barbare d'aller au Temple, montrer sa tête et son cœur à Louis XVI et à sa famille.

Tout ce que la férocité peut produire de plus horrible et de plus froidement cruel, fut exercé sur madame de Lamballe.

Il est un fait tel que la pudeur laisse à peine d'expressions pour le décrire; mais je dois dire la vérité tout entière et ne me permettre aucune omission. Lorsque madame de Lamballe fut mutilée de cent manières différentes, lorsque les assassins se furent partagé les morceaux sanglants de son corps, l'un de ces monstres lui coupa la partie virginale et s'en fit des moustaches, en présence des spectateurs saisis d'horreur et d'épouvante.



INTÉRIEUR D'UN COMITÉ RÉVOLUTIONNAIRE SOUS LE RÉGIME DE LA TERREUR
Composition de Fragonard fils, gravée à l'eau-forte par Malapeau.

SALPÊTRE

TOUTES les puissances coalisées voulaient la ruine, le partage ou le démembrement de la France. On avait des bras, du fer et du courage ; mais la poudre, pour le service des armées, manquait ; on n'avait pas même les matières premières : mais que de ressources n'offre point une ville populeuse dont le sol recélait depuis tant de siècles les débris de tous les éléments terrestres et putréfiables. Tout à coup chaque particulier descend dans sa cave, en fouille le terrain ; dans toutes les cuisines, on soulève les pavés, on enlève les cendres des foyers ; on cherche dans tous les décombres pour en extraire les terres imprégnées de salpêtre ; on lèche, pour ainsi dire, chaque mur ; et tout ce qui porte le goût de sel est enlevé pour la fabrication révolutionnaire ; elle fut prompte, elle fut universelle : l'opération se fit dans toutes les maisons ; elle se fit avec zèle ; toutes les terres furent remuées, et des milliers de pelles amenaient le sol humide aux rayons du soleil.

Cette opération qui ne pouvait être imaginée, ou du moins exécutée que dans les temps révolutionnaires où l'on se trouvait alors, a empêché la France de tomber au pouvoir de l'étranger.

Qui l'eût dit, que les caves de Paris recélaient dans leur sein de quoi repousser la ligue des rois ?

Chaque citoyen travailla avec un zèle infatigable ; c'est qu'il sentit la nécessité de la mesure : personne ne cria à la vexation, parce que lorsqu'on ne peut se sauver que par une opération hardie, elle est toujours adoptée et sentie. On vit sur les portes, dans plusieurs quartiers de Paris, des inscriptions qui subsistèrent plus d'un an, et qui étaient conçues en ces termes : « Pour donner la mort aux tyrans, « les citoyens logés dans cette maison, ont fourni leur con- « tingent de salpêtre (1). »

---

(1) Ce fut Monge qui indiqua les murs et le sol des écuries, des caves, des lieux bas, comme contenant du salpêtre. « On nous

LE PETIT CATON

Lors de l'apparition du nouveau calendrier (1), et même auparavant, c'était à qui prendrait pour prénoms des noms romains. Pour Couthon, il dérogea en prenant un nom grec, et se fit appeler *Aristide Couthon.* Tout ce qui était au haut et au bas de la montagne, s'affubla des noms des grands hommes de l'antiquité ; et cela m'impatienta tellement un jour, qu'à raison de quelques nouvelles sottises de leur cru, je leur criai de toutes mes forces : *Non, vous n'êtes pas des Romains!* La sonnette furieuse de Collot-d'Herbois s'agitait sur ma tête et étouffa quelques autres vérités qui les faisaient bondir comme des cabris. J'avoue que je m'amusai infiniment ce jour-là, lorsque j'eus le plaisir de dire à Robespierre écumant et pâlissant : « *Tais-toi, et écoute-moi une seule fois, car tu es l'ignorance personnifiée ; avez-vous fait un pacte avec la victoire ?* » — « *Non ! nous l'avons fait avec la mort !* » (2) — « *Il y paraît à tout ce que vous faites, etc.* »

La grande renommée de ces Catons et de ces Brutus, ayant fini à peu près comme celle de Gracchus-Babœuf, on ne se souvient plus aujourd'hui de cette manie un peu folle que pour citer l'historiette suivante.

« Un enfant prénommé Caton, que le père lui avait fait ensuite connaître, en lui lisant quelques pages de l'histoire romaine, était entré furtivement dans le cabinet de sa mère, où, dans la joie de son cœur, il se hâtait de piller une cor-

---

donnera, dit-il, de la terre salpêtrée, et trois jours après nous en chargerons les canons ! » D'un bout de France à l'autre, on vit jour et nuit des vieillards, des femmes, des enfants, lessiver les terres de leurs habitations.

Avant 1789, à peine réussissait-on à extraire annuellement du sol de la France un million de livres de salpêtre ; on en tira douze millions en neuf mois, par les soins de la commission dont Monge faisait partie. (*Note de l'édition Poulet-Malassis.*)

(1) 1792.

(2) Plusieurs historiens attribuent cette réponse à Bazire.

beille de dragées. Son père entre, le surprend, et lui dit d'un ton froid: *Caton n'eût pas fait cela.* L'enfant, honteux, vide sa poche, restitue et se jette aux genoux de son père qui lui dit : *Caton après avoir fait une friponnerie ne se serait pas mis dans le cas de la réparer par une posture humiliante ; levez-vous.* »

La leçon était bonne, et je ne doute point que l'enfant, pour peu qu'il soit au-dessus du médiocre, ne se croie toujours environné de l'ombre de Caton.

BRÉVIAIRE

Que faisait Louis Capet, le dernier roi des Français, pendant sa détention dans la tour du Temple ? Il buvait, dormait, ou disait son bréviaire ; on l'aurait pris pour le plus stoïque des philosophes, si l'on ne savait pas qu'il était devenu très dévot ; il est sûr qu'il s'était nourri de plusieurs idées théologiques, et qu'il était peut-être le seul à sa cour qui eût ces idées-là. Plusieurs prêtres avaient exercé leur puissance mystique sur sa cervelle qui n'était pas déjà bien forte.

J'ai rencontré à la Force, dans une prison, Cléry, son valet de chambre, qui m'a conté plusieurs particularités. Il se vit enlever avec tranquillité toutes ses décorations, même son couteau ; mais il fut très sensible lorsqu'on lui enleva la pelle de son feu, et il en témoigna beaucoup de chagrin.

Pendant le retour de la salle de la Convention à la tour du Temple, lors de son second interrogatoire, il demanda à Chaumette de quel pays il était. — *Du département de la Nièvre. — C'est un pays enchanté. — Est-ce que vous y avez été ? — Non, mais je me propose de faire mon tour de France en deux années, et d'en connaître toutes les beautés.* — Remar-

quant que le secrétaire-greffier avait son chapeau sur la tête, dans la voiture, il lui dit en plaisantant : *La première fois que vous êtes venu me prendre, au Temple, vous aviez oublié votre chapeau : vous avez été plus soigneux aujourd'hui.*

Trahi par la noblesse, par ses deux frères, par Lafayette, sachant que le but était de faire déclarer ses enfants bâtards après lui avoir ôté la couronne, il est bien étonnant qu'il eût accédé à un projet de fuite injustifiable sous tous les rapports. On répond qu'il était encore dans l'ignorance de toutes ces trames ; mais lorsqu'il fut éclairé, comment ne devint-il pas sincèrement et pleinement constitutionnel ?

C'est donc le Bréviaire qui le consolait de la perte de toutes ses grandeurs.

Il n'est pas étonnant qu'après sa mort des prêtres en aient voulu faire un martyr. On a longtemps distribué des reliquaires où étaient de ses cheveux, vrais ou supposés ; les fripons les ont vendus aux imbéciles ; et dans les confessionaux ce fut un cas réservé que d'avoir assisté à son supplice. Au moment où j'écris, j'en crois à peine mes yeux, je viens de voir, à la porte d'une église de Paris, descendre douze à quinze confessionaux rebâtis à neuf. J'ai reculé de surprise à la vue de cette artillerie papale ; chacune de ces boîtes à tartuffe, m'écriai-je, est une pièce de canon prête à tirer contre le gouvernement républicain. La prédication sacerdotale est déjà une guerre ouverte ; on peut en prévoir et en arrêter les effets ! mais la confession !..... qui peut en calculer les suites clandestinement désastreuses ?

Plusieurs marchands de livres m'ont attesté qu'on recherchait les Bréviaires, et qu'on les achetait avec une sorte d'empressement. Délivrés des Capucins, des Picpus, des Minimes, des Chartreux, des Moines-déchaux, avec ou sans barbe, des Prieurs, des Chanoines, des Abbés, nous disions : Un petit nombre d'heures de travail suffira, si tout le monde travaille, pour faire désormais de la France une vraie Utopie ; et voici qu'on lit à Paris le Bréviaire

comme par le passé, et mieux que par le passé, car ceux qui le lisent n'en font plus le semblant.

Les Bréviaires, les Missels vont dans les départements et en Allemagne : tandis que nos romans abominables, et dont l'Espagne n'avait jamais entendu parler, y passent : ainsi vingt années suffisent quelquefois pour changer entiérement la face d'un empire ; si les Espagnols lisent nos livres, tant bons que mauvais, ils seront nos imitateurs et nos émules.

Que d'événements se sont succédés depuis 1789, jusqu'en 1797, inconnus, inobservés, inouis, malgré tant d'écrits ; quel spectacle dérobé à l'histoire ; que d'idées nouvelles sur l'extravagance et la perversité de l'homme!

PROCÈS DE LOUIS XVI

Une nation entière trop confiante a été trahie par son chef. Louis XVI, dédaignant d'être roi d'un peuple libre, s'est couvert d'une dissimulation profonde afin de se ressaisir du sceptre despotique, pour terrasser d'un seul coup la moitié du peuple, et paralyser l'autre. Il s'est environné de conspirateurs; il a écouté de préférence, et comme par instinct, des conseillers pervers, et a malicieusement écarté tous les bons.

« Il n'a pas rougi, au champ de la fédération, de rendre témoin de son parjure tout le peuple Français rassemblé ; il n'a pas craint d'appeler en même temps l'étranger sur notre territoire pour étouffer la liberté naissante.

« Furieux de n'avoir pu incendier Paris en 1789, obstiné dans son ressentiment profond, il médita depuis tous les plans, tous les projets de sang capables de l'assouvir ; et lorsque son peuple, convaincu de sa perfidie, oubliait généreusement ce forfait abominable, le monstre couronné

calculait avec le sang-froid d'une âme astucieusement concentrée, les mesures les plus efficaces pour l'égorger.

« Tombé dans ses propres pièges, et voyant arriver le jour de la justice, il veut interpréter en sa faveur quelques mots d'une constitution qu'il a déchirée : il veut nous dire que, dans le pacte social, nous lui avions permis d'assassiner la nation, et qu'il avait le droit d'armer des satellites étrangers, sans qu'on pût en rendre responsable sa tête couronnée. Ce genre de défense est un nouveau délit, un outrage fait à la raison humaine. Lorsqu'il n'y avait pas encore de lois contre les enfants parricides, parce que le législateur n'avait pas conçu la possibilité d'un tel crime, les enfants qui avaient tué leur père devaient-ils être renvoyés absous ? Pouvait-on supposer dans le texte de la constitution, un roi conspirateur, incendiaire, assassin, parricide ?

« Il paraît donc bien étrange qu'on veuille juger Louis XVI ou par la constitution qui n'existe plus, ou par le code pénal. Ses crimes sont notoires. Les frontières ont été inondées de sang ; le sang des Parisiens et des Marseillais a baigné les murs de ce château infernal, d'où le démon du despotisme a vomi mille morts.

« Les lois politiques seules doivent punir ses crimes d'une nature extraordinaire et dans une crise extraordinaire. Tout ici est nouveau, terrible, nécessaire. C'est le procès d'une nation outragée et d'un roi coupable.

« Les lois politiques qui appartiennent aux grandes sociétés et qui les modifient incessamment, ne sont plus celles du droit naturel ni du droit civil : elles veillent à la conservation du tout ; et n'ayant point d'autre but, elles ne sont point soumises à tous ces mots équivoques au moyen desquels, on soutient également la pour et le contre.

« Ce sont les lois politiques qui ordonnent la guerre, qui font brûler la maison où serait enfermé le germe de la peste, qui protègent l'écu du millionnaire contre la main du nécessiteux qui le convoite ; qui après la mort d'un homme, ordonnent la mort d'un autre. Ces lois politiques par leur

nature et par leur utilité s'élèvent dans toutes les grandes circonstances, et conviennent surtout au jour de la tempête. Ce sont les lois politiques qui avaient voulu l'inviolabilité du roi, afin qu'il fût impassible dans l'exercice de ses sublimes fonctions. Les mêmes lois politiques ont prononcé la déchéance de la royauté, parce que la royauté allait opérer la dissolution de l'état et qu'il n'y avait plus de milieu entre la désorganisation et la république. Ainsi, ce n'est plus la jurisprudence qu'il faut suivre, puisque c'est l'insurrection qui a dit : *Abattez le pouvoir*. La Convention n'a pu ni déléguer cette autorité, ni créer un tribunal.

« Consultons donc les lois politiques, et mettons de côté les lois abusives et chicanières. Les fondateurs de la liberté ne doivent point s'engager dans des questions tortueuses et les ambages du barreau. Une philosophie trop timorée, comme le cri féroce du maratisme, nous égarerait en ce moment.

« Qu'exige le rétablissement de la république, qu'exige l'intérêt national ? Je vois d'un côté une nation, de l'autre un individu. Cet individu mérite la mort, puisqu'il a compromis la sûreté publique et qu'il a été l'ennemi de la patrie: mais cet individu, quoique déplacé de sa sphère rayonnante, est encore un demi-dieu pour des adorateurs fanatiques. Les autres voient en lui le dépositaire de richesses immenses qu'il distribuait à ses favoris ; et ils voudraient rétablir le dépositaire. Tous ceux qui aiment l'or, regrettent le grand distributeur. D'autres se mettent en idée à sa place, et s'intéressent au criminel par la hauteur de sa chute. Le politique ne voit que le parricide national ; il ne balance pas à dire : Le chef de tant de conspirations, à qui le peuple a trop de fois pardonné, ne doit plus rencontrer que des lois inexorables : le roi qui se disait le *Palladium* de la constitution, et qui agit contre la constitution au nom de la constitution, mérite la mort. La patrie au bord du précipice, crie à tous les représentants du peuple : *A moi, Vengeurs !*

« Sous cet aspect, et le seul que la raison politique puisse

offrir, les représentants du peuple ne sont plus des juges ; puisque les crimes sont avérés, ils ne sont plus que des vengeurs ; ils doivent sans retardement prononcer la peine qu'ils méritent. Les lois politiques d'une nature supérieure exigent que la France ne soit pas livrée à l'incertitude ; nous sommes en guerre civile ; deux partis se choquent afin que l'un cède à l'autre. Ou la république, ou le despotisme d'un seul ! Est-il utile, est-il nécessaire que Louis XVI périsse ?

« Je soutiens que le roi est mort, qu'il est enseveli : il n'a plus d'existence politique. Il aurait fallu, et il ne faut encore le considérer que comme étant retranché à jamais de la société ; les lois politiques ont tué l'être politique ; elles ont fait ce qui était nécessaire. Le roi n'est plus qu'un fantôme ; et avoir placé sa tête sous la hache de la loi, c'est comme si elle était tombée. Après la déchéance de la royauté il était de la saine politique d'écarter ou d'ajourner la peine du ci-devant couronné ; car le temps est aussi un législateur qui débrouille les questions les plus épineuses ; et la solution du problème était dans ce vers de la fable : *Avant ce temps, le roi, l'âne ou moi, nous mourrons*. Mais ce sage parti n'a pas plu au parti désorganisateur : il appelle le trouble, il aime la discorde, il échauffe tout pour produire l'incendie. L'un va juqu'à dire : Je veux voir sa tête au Carrousel ; et il prend ce langage pour celui d'un législateur; l'autre abuse du nom de républicain, sans songer que la république n'est pas encore faite. Le vrai politique dit: Jugez Louis XVI ; prononcez qu'il mérite la mort ; mais ne prononcez point la peine de mort.

« Si Louis XVI n'est plus un être politique pour nous, il l'est encore pour les potentats de l'Europe. Les maximes antisociales qui leur font regarder les états comme des métairies, et les peuples comme des troupeaux, ces maximes leur dicteront des impostures nouvelles : ils calomnieront les Français ; ils abuseront de l'ignorance de leurs sujets ; ils achèveront de verser l'or pour échauffer leurs farouches satellites ; le frère du traître sera proclamé régent ; le fils

roi, son âge et son innocence deviendront, dans le lointain, des vertus. On sait combien les mots dirigent les hommes : chaque Bourbon se dira propriétaire du trône, et offrira des parties de la France à qui voudra le rétablir. Plus ces prétentions seront extravagantes, plus elles prendront chez des peuples accoutumés à regarder les rois comme des Dieux, sans lesquels rien ne saurait exister, et qui seuls peuvent donner la vie au corps politique.

« Mais Louis XVI est prisonnier : les princes émigrés oseront-ils dire qu'il n'est plus ? Fidèles à leur détestable logique, ils ne veulent que tyranniser sous son nom ou après lui. Les plaines de Châlons violées par les ennemis déposent que Louis est à la lettre prisonnier de guerre : il n'est pas permis d'égorger son ennemi. Si le matin du 10 août, il fût tombé sous le fer des vengeurs de la liberté sa mort n'eût point été un crime : elle eût été un grand acte de justice aux yeux de l'Univers : tout était légitime alors. Mais la Providence qui me semble avoir disposé tous les événements de cette grande révolution, ne l'a pas permis ; elle semble avoir dit aux Français : Vous aurez une république, et vous aurez en même temps la gloire d'avoir épargné le sang de votre plus cruel ennemi. L'exemple sera le même pour toutes les têtes couronnées : faire tomber celle de Louis XVI, serait faire croire qu'il est encore redoutable. Il ne l'est plus : l'incompréhensible talisman est brisé. Le meurtrier de la Bastille, de Nancy, de Tournay, des Tuileries, portera sur son front la marque éternelle de sa réprobation ; et son pied ne foulera plus la terre vivante de la liberté ; il ne jouira pas même du doux plaisir de la contempler. Du fond de son obscure prison, il entendra nos hymnes de victoire : et qui sait, si le remords ne pénétrera point son cœur avec les larmes d'un vrai repentir ; si dans la douleur amère qui oppressera son cœur, il ne s'écriera pas : J'étais un insensé, j'étais un barbare : mais les hommes m'avaient fait roi.

« Il faut donc compter pour quelque chose la réaction morale qui détermine toujours les esprits vers la pitié,

lorsque la justice a fait couler le sang. Si le roi périt sur un échafaud, cette tragédie partagera l'Europe ; elle sera l'origine de débats interminables qui serviront de prétexte contre les Français.

« La captivité prévient ces commotions sanglantes. Ceux qui seraient tentés de se dire rois, ne l'oseront pas ; nous n'aurons point de prétendants, on cessera bientôt de s'intéresser pour un fantôme qui doit s'éteindre : il sera dit à l'Europe que l'impunité n'est plus le privilège des potentats. »

Tel est à peu près le résumé que je me suis fait sur cette grande question ; et mon opinion fut conçue dans presque les mêmes termes.

Les Girondins voulaient sauver le roi, mais ils ne voulaient pas en même temps perdre leur popularité ; et le despotisme populacier exerçait alors tout son empire ; c'était à qui le caresserait. Les Girondins imaginèrent l'appel au peuple, comptant bien qu'en prenant cette route, l'issue du procès aurait une foule de chances favorables ; mais ils se trompèrent, et je fis de vains efforts pour les dissuader. Je m'opposai à l'appel au peuple, et je leur dis qu'ils s'enferreraient eux-mêmes. Ils auraient pu être divisés sur la peine capitale : ils se réunirent dans le même vote, et, par là, ils composèrent la voix de la majorité, quoique leur dessein secret fût d'épargner à la nation le spectacle d'un roi traîné à l'échafaud.

C'est ainsi que dans les grandes affaires politiques, le raffinement et la dissimulalion vous font toucher un but contraire. Je crus de mon côté qu'il ne fallait point ruser, et supérieur à la crainte, ferme dans mes principes, je me séparai dans cette occasion des Girondins que j'avais toujours aimés et estimés. Je votai contre l'appel au peuple, en m'énonçant avec la même franchise contre la peine de mort.

L'examen de cette question me donna une fièvre de quarante-huit heures, et je fis passer par ma tête des volumes de réflexions. J'en tombai malade ; et ayant rencontré

(à ce qu'il m'a toujours semblé) le point véritable, je ne me cache point de dire que ceux qui ont voté différemment, ont commis à mes yeux *une bévue politique.* Probablement qu'ils n'avaient pas fait les mêmes efforts pour parvenir à la solution de ce grand problème, qui, cependant, ne sera bien jugé et en dernier ressort, que par la plume du Tacite qu'adoptera la postérité. Quant à moi, j'ai fait mon devoir d'homme et de législateur ; et je le fais encore ici, comme écrivain indépendant et libre.

DE LA RACE DÉTRONÉE

Est-ce bien le même individu, couronné et sacré à Reims, monté sur une estrade, environné de tous les grands, tous à ses genoux ; salué de mille acclamations, presque adoré comme un Dieu ; dont le regard, la voix et le geste étaient autant de commandements, rassasié de respects, d'honneurs et de jouissances, enfin séparé, pour ainsi dire, de l'espèce humaine ; est-ce bien le même homme que je vois bousculé par quatre valets de bourreau, déshabillé de force, dont le tambour étouffe la voix, garotté à une planche, se débattant encore ; et recevant si mal le coup de la guillotine, qu'il n'eut pas le col, mais l'occiput et la mâchoire horriblement coupés.

Son sang coule ; les cris de joie de quatre-vingt mille hommes armés ont frappé les airs et mon oreille ; ils se répètent le long des quais ; je vois les écoliers des Quatre-Nations qui élèvent leurs chapeaux en l'air : son sang coule ; c'est à qui y trempera le bout de son doigt, une plume, un morceau de papier ; l'un le goûte, et dit : *Il est bougrement salé !* Un bourreau, sur le bord de l'échafaud, vend et distribue des petits paquets de ses cheveux ; on achète le cordon qui les retenait ; chacun emporte un petit

fragment de ses vêtements ou un vestige sanglant de cette scène tragique. J'ai vu défiler tout le peuple se tenant sous le bras, riant, causant familièrement, comme lorsqu'on revient d'une fête.

Aucune altération n'était sur les visages ; et l'on a menti, lorsqu'on a imprimé que la stupeur règnait dans la ville (1). Ce ne fut que quelques jours après que la réflexion, et je ne sais quelle crainte inquiète de l'avenir jetèrent des nuages dans les sociétés particulières. Le jour du supplice ne fit aucune impression ; les spectacles s'ouvrirent comme de coutume ; les cabarets, du côté de la place ensanglantée, vidèrent leurs brocs comme à l'ordinaire ; on cria les gâteaux et les petits pâtés autour du corps décapité : il fut mis comme un autre criminel dans le panier d'osier, conduit au cimetière de la Magdeleine, où il reçut une ample dose de chaux vive qui le calcina de manière qu'il serait impossible à tout l'or des potentats de l'Europe, de faire la plus petite relique de ses restes.

Ce fut le ministre de la justice qui lui annonça et lui lut le décret de mort. Il paraît que Louis XVI eut quelque espoir jusqu'au dernier moment, car il est certain qu'il s'emporta et qu'il livra une espèce de combat à ses six bourreaux ; il parla assez longtemps et assez hautement (2).

---

(1) On dansa près du pont de la Révolution le jour de la mort de Louis XVI (21 janvier 1793).

(2) Cette lutte de Louis avec ses bourreaux eut lieu lorsqu'on voulut lui lier les mains. L'abbé Edgeworth lui adressa quelques mots qui le ramenèrent à des sentiments plus calmes. « On lui attacha les mains, dit Louis Blanc, d'après Edgeworth et les journaux du temps, on lui coupa les cheveux ; après quoi, sur les bras de son confesseur, il se mit à gravir les marches, d'ailleurs très raides, de la guillotine, d'un pas lent, d'un air affaissé. Mais parvenu à la dernière marche, il se relève soudain, traverse rapidement toute la largeur de l'échafaud, s'avance vers le côté gauche, et, d'un signe, commandant le silence aux tambours : « Je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'impute... » » Il avait la figure très rouge et sa voix était si forte qu'elle dut être entendue au Pont-Tournant. Quelques autres paroles de lui retentirent très distinctement. Il allait continuer lorsque sa voix fut couverte par des roulements de tambours.

(*Note de l'édition Poulet-Malassis.*)

On prétend que ce fut le comédien Dugazon qui prévint le commandement de Santerre, et ordonna, comme émané du chef, le roulement de tambour. La religion semble aussi l'avoir affermi dans cet horrible passage du trône à l'échafaud ; et les paroles du confesseur furent sublimes : *Allez, fils de saint Louis, montez au ciel !* (1)

A un certain point de vue de hauteur, les trônes ne sont que des monticules ; et la mort d'un roi sur l'échafaud n'est point de ces événements qui troublent l'ordre physique, ou qui puissent interrompre une des moindres lois de la Nature, encore moins la marche des choses d'ici-bas. Louis XVI pouvait mourir d'une mort plus douloureuse encore ; mais les hommes, en renversant une idole, sont encore effrayés eux-mêmes des coups qu'ils lui portent ; et nous sommes tous plus ou moins semblables au statuaire qui tomba à genoux devant son propre ouvrage.

Ce que je puis attester, c'est que, cinq à six jours après le supplice, la plupart des législateurs qui avaient voté la mort, furent comme effrayés de ce qu'ils avaient fait ; ils se regardaient l'un l'autre avec étonnement ; ils éprouvaient une sorte de crainte intérieure, qui, chez quelques-uns, ressemblait au repentir. Tantôt ils évitaient ceux qui avaient été de l'avis contraire ; ils n'osaient les interroger. Je me souviens très-bien qu'ils se groupaient, qu'ils se parlaient entre eux, et que notre approche les embarrassait.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette époque, une séparation presque absolue s'établit entre ceux qui avaient ou n'avaient pas voté la mort ; que les inimitiés s'enflammèrent, que les haines s'accrurent, que les reproches voilés ou connus prirent un caractère effrayant, et qu'enfin le supplice de Louis XVI menaçait tous ceux qui avaient voulu l'en préserver.

---

(1) L'abbé Edgeworth ne mentionne pas avoir prononcé ces paroles dans les *dernières heures du roi*. Elles sont d'ailleurs très contestées.

Ces menaces insolentes et téméraires firent sortir de nos bouches des vérités tardives, mais foudroyantes. Nous ne gardâmes plus de ménagements pour des hommes, nos égaux, qui osaient nous appeler des êtres pusillanimes, nous injurier, nous dévouer aux fureurs de la populace ; il n'y eut plus rien de commun entre nous, parce qu'ils ne voulurent pas nous passer notre opinion.

C'est parce qu'ils avaient fait tomber la tête de Louis XVI qu'ils s'enhardirent à faire tomber sur la même place, celle de leurs collègues. Ce fut un délire de fureur, de vengeance et de rage ; et je crois qu'il y entrait beaucoup plus de terreur pour eux-mêmes, que de républicanisme.

Enfin, j'ai démêlé dans plusieurs un remords profond. Desacy, homme doux, probe et modeste, ayant des connaissances historiques, en est mort de chagrin (1). Eh ! voilà les hommes ! ils sont mus, entraînés à leur insu ; ils cèdent aux passions d'autrui, ils n'osent avoir leur avis ; et il y en a bien peu qui sachent garder leur caractère, lorsque tout menace, frémit et s'ébranle autour d'eux.

Tous les Girondins furent affligés d'avoir usé d'une finesse inutile ; ils se repentirent de la fausse route qu'ils avaient prise par leur *appel au peuple*. Ils virent que leurs adversaires se métamorphosaient en tigres pour les déchirer. Ils n'eurent pas ce courage qui va au-devant des dangers, et les défie. Ils crurent aux lumières, à la sagesse de la nation, à sa force qui se réveillerait en leur faveur. La nation indécise et se partageant elle-même sur ce grand événement, ne savait qui condamner ou absoudre ; elle abandonna également à leur propre destinée les divers partis de la Convention nationale ; et elle en attendit les résultats dans une sorte d'apathie vraiment inconcevable, et qui lui fut funeste.

Certes, la reine ne jouissait ni de l'estime ni de l'affection

(1) En réalité Desacy, ou de Sacy, est mort d'une fluxion de poitrine en septembre 1794.

publique. L'histoire récente du collier, son amour désordonné pour l'empereur son frère, sa haine présumée pour la France, ne lui conciliaient point les respects du peuple. On se rappelait son arrivée dans les cours de Versailles, qui avait été signalée par un grand coup de tonnerre, et trois mille infortunés étouffés à la place de Louis XV au milieu des réjouissances de son mariage, à cette même place qu'elle devait elle-même ensanglanter ; l'acte de comédienne trop répété, celui de montrer son fils au peuple, d'en faire son égide, de le traiter comme son roi : ce mouvement emprunté de nos tragédies, devint ridicule, surtout depuis qu'après ses manières, sa pétulance, ses courses nocturnes, elle eut fourni des armes à la médisance ou à la calomnie, et qu'on se fut accoutumé à regarder le petit prince comme le fruit de ses débauches. On ne parlait que de ses déréglements : ils furent tels, vrais ou supposés, que ce ne fut qu'à cette époque que l'on parla publiquement d'un vice presque inconnu, qui n'avait point de nom dans notre langue, et dont, pour comble d'horreur, son exemple semblait éteindre le scandale.

L'histoire dira ce qui précipita le supplice de la reine, je n'en connais point les détails : mais je suis autorisé à croire que les auteurs de la mort de Louis XVI, menacés dans leur existence, réagirent avec audace, et voulurent faire croire à leurs ennemis qu'ils n'avaient pas peur, et qu'ils pouvaient les braver. La peur a joué un si grand rôle dans notre révolution, son autel fut si large, qu'on attribua souvent à la politique, à l'ambition, à des vues profondes ce qui ne fut fait que pour étourdir un adversaire, et le frapper lui-même de crainte et de terreur; et ce qui sert à le prouver, c'est que la sœur du roi, quin'avait d'autre crime que celui de sa naissance (pour parler le langage du temps), ne fut pas épargnée, et qu'il est impossible d'imaginer aujourd'hui quels purent être les motifs d'une pareille exécution.

Braver les têtes couronnées, les humilier, rendre toute

réconciliation impossible, attacher la nation entière à la révolution en l'attachant à ses excès : voilà quel fut le but de ceux qui voulurent gouverner. Ce qui sauva la fille du roi, idolâtrée de son père qu'elle vit aller à l'échafaud (tandis qu'elle ignora longtemps que sa mère avait eu le même sort), ce fut moins sa jeunesse que l'espérance confuse de Robespierre d'arriver par elle à un rang qui n'avait point alors de nom, mais auquel lui et son parti auraient su en donner un. Le chimérique, l'incroyable, se calculaient alors comme les choses ordinaires et possibles.

Le Dauphin de France (car c'est le titre qui appartenait jadis à l'héritier présomptif de la couronne), avait reçu de l'Assemblée nationale constituante, qui détermina le sort du trône, le titre de prince royal. Il était prisonnier au Temple; et là, sa mère, reprenant l'ancienne étiquette de la cour, et relisant Suétone, affectait de traiter cet enfant avec tout le respect dû à un monarque. Il était considéré comme Louis XVII dans sa famille au cachot (pauvre orgueil humain !), tandis que les révoltés de la Vendée le proclamaient sous cette qualité, et que tous leurs actes se faisaient en son nom. Cet enfant avait six ans et quelques mois quand les portes du Temple s'ouvrirent pour le recevoir; elles s'étaient refermées sur lui pour jamais. La commune lui avait donné pour gouverneur, instituteur et précepteur, un savetier nommé *Simon :* tout son soin était de lui désapprendre à être roi, ou à faire le roi. Il lui apprenait à jurer, à maudire son père, à traiter sa mère de P***, à chanter la *Carmagnole* et à crier : vive les sans-culottes ! et ce qui prouve les progrès de cette neuve éducation, c'est le rôle qu'on fit jouer à cet enfant dans le procès de sa mère. Il fut dressé procès-verbal de ses déclarations, (procès-verbal monstrueux). Mais qu'y avait-il d'inconcevable dans ce temps-là ? d'où il paraissait résulter... je frissonne en écrivant ces lignes.... que Marie-Antoinette avait essayé de tirer de son fils des ressources que le libertinage ne lui faisait pas

trouver dans sa prison. A cette épouvantable imputation, Marie-Antoinette répondit en mère outragée ces mots pleins d'une noble fierté : *Cela n'est point ; et j'interpelle ici toutes les mères présentes ; qu'elles disent si cela est possible ;* et la douleur la suffoqua.

L'enfant devint comme hébêté et mourut au Temple des suites d'une humeur scrofuleuse qui l'étouffa (1). Il ne fut point empoisonné. Lié d'amitié depuis trente-cinq ans avec le chirurgien qui fit l'ouverture du corps et dressa procès-verbal, j'atteste que c'est l'homme du monde le plus incapable de signer autre chose que la vérité.

Les deux frères de Louis XVI auraient mis leurs têtes sous le rasoir national (pour me servir du terme plaisant que l'on donnait à l'horrible instrument du supplice), sans leur prudente et heureuse fuite. Leur nièce ne fut conservée que pour servir d'échange aux quatre députés que la basse trahison de l'infâme Dumouriez avait livrés à l'ennemi ; et la tête de Drouet en danger faisait respecter celle de la princesse autrichienne ; on ne lui donnait pas d'autre nom.

La reine ne perdit point, la veille ni le jour de son supplice, la passion et l'instinct d'une femme : elle repassa soigneusement son bonnet, fit sa toilette avec le même goût, et dans un genre de simplicité. Elle disait, sur son lit de sangle, aux gendarmes qui n'étaient séparés d'elle que par un paravent : *Croyez-vous que le peuple me laissera aller à l'échafaud sans me mettre en pièces*? et le gendarme répondait : *Vous parviendrez à l'échafaud, Madame, sans qu'il vous soit fait aucun mal.* Elle n'eut point de voiture ; elle fut conduite en charrette, comme l'épouse de Roland ; elle n'eut point son stoïcisme. Le peuple la vit passer avec une indifférence qui tenait beaucoup

---

(1) On sait à quelles contestation ce décès donna lieu par la suite et le nom de certains personnages qui déclarèrent être Louis XVII. Lire sur cette question le livre de M. Jean de Bonnefon : *Le baron de Richemont, fils de Louis XVI*. (Louis-Michaud, éditeur).

du mépris, et que sa conduite avait inspirée. Lorsqu'elle fut en face du Palais *Royal*, elle ne put dompter un signe d'indignation : c'était de ce palais qu'était sorti son épouvantable revers. Elle tomba évanouie sur l'échafaud ; tous les spectateurs furent aussi tranquilles que si c'eût été une victime ordinaire. Il n'y eut ni propos insultants, ni outrages, ni larmes, ni regrets.

On dit qu'un poète russe fait des tragédies sur tous ces personnages détrônés : c'est ainsi qu'il faut trois mille ans, ou une grande distance de lieues pour agrandir et pathétiser ce qui de près et sous nos yeux n'inspira que des émotions fugitives et légères.

Mais le brillant comte d'Artois, jeune écervelé, marié à tous les plaisirs, qui, pour toute littérature, savait la *Pucelle* par cœur, que dit-il, que pense-t-il de tous ces revers ? Lorsqu'il était abandonné à toutes les voluptés et que la royauté ne semblait être faite que pour protéger ses goûts et les payer, soupçonnait-il, comme on dit, son étoile ? Se souvient-il du jour où il tournait tout Paris à cheval, pour visiter les portes par où les troupes devaient entrer pour saccager la ville ? A-t-il oublié le moment où les gardes-françaises ne semblaient attendre pour mettre bas les armes, que l'ordre qu'il leur donna de faire feu sur le peuple ? Tant il était estimé et chéri !

Qu'a-t-il fait au delà du Rhin ? de quelle gloire s'est-il couvert ? qu'a-t-il fait pour toute cette aristocratie dont il est le digne chef ? Quel dédommagement offre-t-il aux émigrés ? Est-ce d'après son plan qu'on envoya à la destruction la meilleure partie d'un corps qui vint dernièrement se faire fusiller à Quiberon, d'un côté par les Français qui défendaient leur République, et de l'autre par les Anglais eux-mêmes qui venaient de vomir ces émigrés sur la côte.

La principale cause de la ruine de la cour, ce fut sans doute ce comte d'Artois : sa fierté déplaisait à tout le monde. Il avait introduit en France toutes ces manies

anglaises qui avaient métamorphosé nos princes en autant de jockeys ; ses prodigalités encourageaient celles de la reine ; on blâmait leurs liaisons ; et leurs dilapidations communes faisaient dire que le trésor public était au pillage. En effet, les revenus du comte d'Artois ne suffisant point à ses dépenses, le roi avait plusieurs fois payé ses dettes, toujours renouvelées, et il en restait encore plusieurs millions à son départ. Mais il est à remarquer que *Monsieur*, qui était aussi économe que son frère était prodigue, se faisait toujours donner l'équivalent de ce que Mr d'Artois recevait pour alimenter ses créanciers.

Les vieilles tantes du roi, comme animées d'un esprit de divination, insistèrent tant pour sortir de France, qu'elles y parvinrent enfin. Arrêtées à quelques lieues de Paris, elles surent franchir le pas. Il est très vraisemblable que le plan de décampement ayant été arrêté pour toute la famille royale, elles n'avaient fait que prendre les devants. Elles allèrent donc à Rome, trouver le pape et l'abbé Maury, le grand inventeur de l'émigration. Mais voici que les troupes françaises, au moment que j'écris, entrent à Rome comme de plein-pied, que nos soldats plantent le drapeau tricolore sur les murs du Capitole, et qu'ils disent aux ombres de Caton, de Brutus et de Pompée : *Réjouissez-vous, votre République est ressuscitée.*

On n'a pas fait assez d'attention dans le temps à la mort de Choiseul, lorsqu'il allait rentrer dans le ministère, ou plutôt être le seul ministre. Cet événement priva la caste vampirique d'un protecteur ardent et adroit ; il eût soutenu l'aristocratie : et si les nobles ont osé menacer nos frontières, s'unir à Léopold et à François II, s'armer contre la patrie d'un fer sacrilège, lever des troupes, traiter avec des puissances étrangères, donner à un de leurs complices le titre de *Régent du Royaume*, que n'eussent-ils pas fait, ayant pour roi un Choiseul qui leur aurait soumis le monarque.

Il faut avouer, Versailles qui voulait faire contrepoids, était devenu le jouet de Paris ; mais l'imagination

aura peine à se figurer la gaîté folle, la turbulence, l'ivresse bouffonne du Parisien allant à la cour chercher le *boulanger*, la *boulangère* et le *petit Mitron ;* c'était ainsi qu'il appelait la famille royale. Deux cent mille hommes sur les routes, riant, hurlant, dansant, vociférant, disant : *on l'amène ;* chaque soldat tenant sous le bras une fille publique ; les harengères assises sur les canons, d'autres mettant sur leurs têtes les bonnets de grenadiers ; les tonneaux de vin près les barils de poudre ; des branches verdoyantes dans le canon des fusils ; l'allégresse, les cris, les clameurs, l'image des anciennes saturnales, rien ne saurait peindre ce cortège qui entraînait le monarque. Jamais *soliveau* ne fut balloté dans le marais des grenouilles de telle manière : les nobles cachés dans la foule, animaient ce tumulte, et jouissaient de la confusion du chef qu'ils comptaient bientôt remplacer.

Il en fut de même lorsqu'on le ramena de Varennes ; on eût dit que c'était l'institution d'une fête annuelle pour se réjouir aux dépens de la cour. Le Parisien, selon sa propre expression, se faisait une farce de ses jours tumultueux, où l'extrême licence avait un tel caractère d'originalité et de folie, qu'on aurait eu peine à lui trouver un nom.

On eût dit du roi de la Basoche que l'on promenait, que l'on environnait, au lieu du descendant de Louis XIV. Tous les esprits étaient désanchantés, et comme il n'y avait plus la moindre ombre de respect, ce n'était qu'une orgie journellement plaisante au milieu des événements politiques les plus graves. Terrible gaîté du Parisien ! vous êtes plus dangereuse que ses fureurs.

La familiarité populacière qui embrassa le *boulanger* et le *petit mitron*, fit plus encore pour la révolution, que les piques, les faux, et les croissants emmanchés au bout des longs bâtons.

Aristote a défini l'homme un animal risible, mais on ne peut pas imaginer à quel point il l'est et peut le devenir, si l'on n'a point vu ces scènes facétieuses, ces imaginations

burlesques, ces fantasques désirs de l'extravagance, qui annonçaient un peuple subitement licencié, et voulant réparer dans un jour la pénible contrainte où il avait gémi pendant plusieurs siècles : et l'on peut m'en croire ; tous les spectateurs, comme assistant à une nouveauté inouïe, partageaient la bruyante allégresse de la multitude et de ses marottes. Momus agitait donc tous ses grelots dans cette immense ville ? On donne dans les spectacles la farce après la tragédie ; mais ici c'était la farce qui précédait les scènes tragiques.

FUNÉRAILLES DE MICHEL LEPELLETIER

Il avait voté, d'après sa conscience, la mort du roi ; un ancien garde du corps cherchait le duc d'Orléans, dans le dessein de le poignarder, et de le faire servir de compagnon à la grande victime, ne le trouvant pas, il entra chez un restaurateur, et ayant appris qu'il y avait là un représentant du peuple qui avait aussi voté la mort du roi, il paya pour le duc d'Orléans. Le garde du corps tira de dessous son manteau un large coutelas dont il lui perça le côté ; après ce coup, il s'évada. On saura peut-être un jour ce qui prépara et détermina cet étrange assassinat. On fit tenir à l'homme expirant des paroles qui ne furent jamais prononcées (1).

On ordonna une pompe funèbre en l'honneur de Michel Lepelletier ; cette cérémonie avait un caractère excessivement remarquable ; on plaça le cadavre sur la base ruinée de la statue équestre de Louis XV au milieu de la place Vendôme. Là, fut prononcée son oraison funèbre par une

(1) D'après Félix Lepelletier, frère de Michel, celui-ci aurait dit en expirant : « Je meurs pour la liberté de mon pays. »

voix qui se faisait entendre sur tous les toits. Il faisait très froid (1). Le corps de Lepelletier, nu, livide, et sanglant, montrant la large blessure qui lui avait été faite, fut porté sur une espèce de lit de parade et promené lentement dans un très long trajet accompagné de la Convention ainsi que de la société des Jacobins. Celle-ci avait sa bannière, et, tout à côté, on en voyait une autre de son invention, elle avait pour flamme la chemise, la veste, et surtout la culotte de Lepelletier encore toute dégoûtante de sang. Chacun put voir le mort qui, juge de Louis XVI, l'avait précédé dans la tombe.

C'était un spectacle à produire des impressions profondes, elles le furent aussi. Le hideux de la cérémonie disparut devant les terribles images qu'elle offrait. Le frère de l'assassiné conduisait la marche, plusieurs Montagnards s'identifiant à celui que l'on menait au Panthéon disaient : voilà donc notre sort, voilà ce qu'on gagne à fonder une république. On parlait d'une malheureuse orpheline, qui héritait d'une fortune de quatre à cinq cent mille livres de rentes. Les éloges funèbres furent prodigués à Michel Lepelletier. Toutes les femmes eurent des rêves effroyables à la suite de cette cérémonie, et jamais mort ne fut salué de tant de regards, ni accompagné de tant de réflexions.

La fille de Michel Lepelletier devint la fille adoptive de la Nation ; et c'est par elle qu'une loi de la République romaine se trouve dans le code de la République française.

Sous prétexte de trouver le garde du corps Pâris, on fit, quelques jours après, cerner le palais royal par dix mille hommes. Personne de ceux qui s'y trouvaient ne put en sortir, sans avoir été passé en revue par la garde, et avoir montré une carte dite de sûreté à un officier de police. Cette persécution d'une espèce inconnue ayant parfaitement réussi, elle fut dans la suite répétée si souvent, que le Parisien ne la regarda plus que comme un jeu.

---

(1) 24 janvier 1793. Il avait été assassiné le 20, la veille de la mort de Louis XVI.

On regarde aujourd'hui comme un conte, tout ce qui a été dit sur l'arrestation et sur la mort prétendue de l'assassin de Lepelletier (1).



ASSASSINAT DE LEPELLETIER DE SAINT-FARGEAU

Dessiné et gravé par Couché fils, terminé par Le Jeune.

NEUF MARS 1793

COMMENT les députés amis de l'ordre ont-ils toujours été outragés, tandis que Marat et ses adhérents étaient triomphants ? Marat fait sonner le tocsin sur les marchands ; le pillage commence à la pointe du jour ; on entre dans toutes les boutiques ; on enlève le sucre, les chandelles,

(1) Une version dit que Pâris se serait brûlé la cervelle au moment d'être arrêté, une autre qu'il aurait pu s'échapper, gagner la Suisse et serait mort en Angleterre en 1813.

l'huile, le savon et les autres denrées : puis il prend un remords à tous ces pillards ; ils taxent eux-mêmes les marchandises et les emportent sans obstacle, soit qu'on veuille de leur prix, soit qu'on n'en veuille pas.

Point de doute que la commune ne fût de connivence avec les chefs des agitateurs, car on voulait donner les plus grandes suites à cette émeute. Quand on vit que le désordre n'allait pas assez loin, et que l'on n'avait pas accroché les marchands à la porte de leurs magasins, les officiers municipaux, qui étaient instruits la veille de tout ce qui devait avoir lieu le lendemain, voulurent avoir l'air de faire quelque chose pour arrêter le brigandage.

Marat fut dénoncé à la Convention pour cette provocation à l'anarchie, qui assurément n'était pas douteuse : il se contenta de répliquer à ses accusateurs, qu'ils étaient des *cochons*, des *imbéciles* qu'il fallait envoyer *aux petites maisons*. Ce nouveau genre d'éloquence était familier au club des Cordeliers, au club des Jacobins, à la Commune et dans les Assemblées permanentes des sections : c'était ainsi qu'ils nous répondaient. L'organisation du tribunal révolutionnaire se fit au milieu des hurlements terribles que poussaient les sicaires armés. Ils marchèrent sur la Convention pour en exterminer *tout le côté droit* ; mais ils firent tant de bruit, poussèrent des cris si effroyables, et mirent si peu de mystère dans leurs démarches que nous fûmes informés de leurs desseins. Une pluie considérable qui tombait dans ce moment ne contribua pas peu à disperser les conjurés.

N'ayant pu massacrer les députés du côté droit, les Montagnards firent dévaster les imprimeries des journalistes ennemis de l'anarchie ; et ce fut à cette époque que Danton, qui deux jours auparavant et pour mieux parvenir à ses fins, avait fait prononcer l'élargissement de tous les prisonniers pour dettes et l'abolition de la contrainte par corps, proposa de nouveau de casser entièrement le pouvoir exécutif, et de choisir désormais des ministres dans le sein de la Convention.

Ne faut-il pas être dépourvu de toute pudeur et nous croire absolument étrangers à toute espèce de bon sens, pour vouloir nous persuader que ce Danton était un républicain ? Il ne le fut jamais. Directeur des fatales journées des 31 mai et 2 juin, faites et payées par les puissance, étrangères, il se préparait à tirer le petit Capet de la prison du Temple, à le promener entre ses bras dans Paris, et à se faire nommer son tuteur. D'un autre côté Robespierre dans son orgueil délirant, et aveuglé par des succès qui avaient tourné sa tête étroite, n'ambitionnait pas moins que d'épouser la fille de Louis XVI, et de se faire déclarer protecteur.

Parmi ces scélérats, c'était à qui concentrerait l'autorité entre ses mains : montés de la misère la plus profonde à une sorte d'opulence, il n'y avait point de chimère dont ils n'alimentassent leur appétit dévorant. Ligués d'abord pour régner à l'ombre de la tutelle de l'enfant dont ils se seraient défaits quand leur puissance aurait été consolidée ; divisés ensuite, parce que chacun voulait avoir la gloire de remettre le *Dauphin* sur le trône. Ils ne pouvaient commettre ce forfait anti-républicain, qu'en abattant la Gironde qui avait fondé la république et qui la voulait.

Le parti d'Orléans était tombé, parce que la nullité de l'homme étant constatée, le plus déhonté n'osait plus bâtir sur lui. Que l'on se représente si l'on peut tous les hommes pervers entachés de vices, tous les intrigants avides de rapines, tous les êtres couverts d'opprobre, fuyant les lieux de leur naissance, enrôlés sur ce grand théâtre où ils ne sont pas connus, et fiers d'y jouer pour la première fois un rôle pour s'ouvrir un large chemin à la fortune ; n'ayant ni domicile, ni parents, ni amis ; d'autant plus entreprenants dans leur audace, qu'ils moissonnent dans un champ étranger. Voilà l'image de la capitale à cette époque.

RENVERSEMENT DU CULTE CATHOLIQUE

L'ANNÉE précédente on avait vu encore les processions du St-Sacrement, à la Fête-Dieu, se faire avec la pompe accoutumée. Dieu avait été escorté par les mandataires de la nation. Rien n'annonçait une destruction subite. Le peuple en général semblait être attaché aux cérémonies du catholicisme : mais il y a des corps frappés de la foudre, et qui semblent encore conserver la vie ; on les touche, ils tombent en poussière.

Le peuple avait l'apparence de croire à la messe, à la présence réelle, aux dogmes les plus reçus ; il n'y croyait pas. Tous les sarcasmes de Voltaire contre les prêtres, toutes les plaisanteries de l'auteur de la Pucelle étaient venus jusqu'à lui. La conduite des évêques qui étaient sous ses yeux, les mœurs des ecclésiastiques, les richesses du clergé, cette espèce de veau gras qu'on cherchait à immoler depuis longtemps, la licence des idées et des actions tout avait amené le terme d'un culte qui portait un caractère d'idolâtrie que la raison réprouve, et qui ne se soutenait plus que par un certain éclat.

Il n'y avait plus qu'un pas à faire pour porter la hache révolutionnaire sur les autels chargés d'or et d'argent ; nus, ils auraient pu échapper à la main destructrice.

Ce n'est point le renversement qui doit étonner, mais c'est de les avoir vus tomber en un jour avec tous les accessoires de la haine ou du mépris le plus profond.

Les progrès de l'irreligion furent donc très rapides parmi cette plèbe qui s'arma tout à coup de leviers et de marteaux pour briser les effigies sacrées devant lesquelles elle ployait le genou six mois auparavant. On lui persuada sans peine qu'il lui était utile de transformer les temples en magasins, les calices et les croix de vermeil en monnaie, les

grilles en boulets, et les chérubins de cuivre en canons. La plèbe s'imagina que, d'après le décret de la souveraineté nationale, à elle seule était dévolu le droit de tout pouvoir, de commander à tout et de ne point obéir.

Bientôt, au milieu de la célébration des offices, elle entendit retentir avec joie les marteaux des serruriers qui ébranlaient et renversaient les balustrades des chapelles.

Des sculpteurs gagés effacèrent laborieusement avec le ciseau, sur toutes les épitaphes, les titres des familles nobles. L'on ne voulut plus que les archives de la piété filiale, que les souvenirs consacrés par les regrets de l'amitié appelassent davantage les regards des hommes sensibles ; les monuments, les tombeaux furent attaqués ; et d'avares maîtres-maçons se présentèrent en foule pour exécuter le plan des comités de démolition.

Il y eut des entreprises pour enlever tous les saints de leurs niches, pour déloger toutes les vierges, pour effacer les armes sur toutes les tombes; on suspendit de périlleux échafauds pour aller gratter sur des voûtes à perte de vue, des figures de papes, que depuis cent années des araignées cachaient sous le noir tissu de leurs toiles héréditaires; que dis-je ? les anges et les archanges furent mutilés ; Ste. Thérèse en devint camuse, l'enfant Jésus n'eut plus de tête, St Paul était sans bras, les christs étaient tombés la face contre terre ; le sabre, la pique et la lance s'amusaient des blessures portées à tous ces simulacres ; le rire et la folle joie présidaient à cette guerre imprévue contre ce que la religion et les arts avaient offert jusqu'alors de plus sacré et de plus inviolable.

On ne procédait pas à ces destructions avec la fureur du fanatisme, mais bien avec une dérision, une ironie, une gaîté saturnale, bien propre à étonner l'observateur.

L'on descendit dans les caveaux où la mort rassemble ses paisibles victimes. Là, un commissaire révolutionnaire, un flambeau à la main, chercha curieusement dans ces cendres quelques vestiges de la féodalité, ou l'empreinte usée de quelques pièces d'or ou d'argent.



DÉSAFFECTATION D'UNE ÉGLISE
Peinture à l'huile de Swebach-Desfontaines (Musée Carnavalet).

Des époux inséparables pendant leur vie, semblaient l'être pendant leur trépas. Leurs reliques furent dispersées. Des épitaphes, conservatrices du souvenir des actions d'éclat de nos plus fameux guerriers et de tant de personnages illustres, furent enlevées, parce qu'elles se trouvaient dans un temple, et jetées avec les débris des autels dans un dépôt comme des moellons informes dans une carrière.

Les menuisiers, les serruriers, les orfèvres, les courtiers, les revendeuses à la toilette même, vinrent mettre à l'enchère tous les objets sequestrés, sortis des églises ou des armoires des sacristies ; et l'on vit dans les boutiques de fripiers des chasubles qui pendaient à côté de pantalons ; des marchands de meubles exposaient en vente des crucifix parmi des seringues, et des devants d'autels à côté de chaises percées.

Quelques jours avant le préliminaire de ce richissime inventaire, l'on avait vu les prêtres, en habit séculier, célébrer la messe avec des calices de verre, ou des coquetiers d'étain.

On a brisé, on a vendu les grilles resplendissantes d'or de la métropole, la belle boiserie du chœur des Chartreux ; le magnifique baldaquin du maître-autel de l'église des Invalides fut renversé dans la poussière.

Que de châsses, jadis étincelantes du feu des rubis, ont disparu, brisées, morcelées, et l'on devine par qui : toutes ces pierres précieuses circulent dans les mains du négociant étranger.

On a vu briller aux doigts de ces présidents de comités révolutionnaires, les émeraudes qui décoraient les soleils ; tel d'entre eux s'est fait tailler des culottes de velours à pleines châpes ; et plusieurs ont, pour la première fois, porté des chemises faites avec les aubes des enfants de chœur.

Toute l'argenterie des églises des quatre-vingt-trois départements, celle de la Belgique est venu s'egouffrer dans les creusets de la Monnaie ; et nous avons effectivement mangé Dieu et les saints d'argent, en blé, car il fallait payer le blé en argent.

Ces dilapidations furent bientôt suivies des fêtes extravagantes dont Paris donna le premier exemple à tous les départements de France. Les acteurs qui y figurèrent étaient encore ivres de l'eau-de-vie qu'ils avaient bue dans les calices, après avoir mangé des maquereaux sur les patennes. Montés à califourchon sur des ânes dont les chasubles couvraient le derrière, ils les guidaient avec des étoles ; ils tenaient empoignés de la même main, burettes et Saint-Sacrement. Ils s'arrêtaient aux portes des tabagies, tendaient les ciboires, et les cabaretiers, la pinte à la main, les remplissaient trois fois.

Des mulets suivaient, surchargés du poids des croix, des chandeliers, des encensoirs, des bénitiers et des goupillons ; ils rappelaient les montures des prêtres de Cybèle, dont les paniers remplis des instruments de leur culte, servaient à la fois de magasin, de sacristie et de temple.

C'est dans cet équipage que ces profanateurs s'avancèrent vers la Convention nationale; ils y entrèrent bizarrement couverts des ornements sacerdotaux ; ils haranguèrent, et ils furent harangués, tandis que les acclamations les plus bruyantes applaudissaient à ces scandaleuses processions.

Cependant dans les cours, on brûlait tous les saints et les crucifix de bois ; les flammes des bûchers allongeaient leurs langues jusqu'au deuxième étage des maisons, et chacun ouvrait ses fenêtres pour y jeter les livres que le jacobinisme avait condamnés.

A l'aspect de ces neuves orgies, le peuple égaré accourait en foule, fier d'avoir secoué le joug de sa religion ; il riait aux éclats, poussait d'insolentes clameurs et portait au bûcher les confessionaux dont il s'était affranchi. La prostituée montrait d'un air badin à son entreteneur le tableau de la chaste Suzanne à demi brûlé ; et le tableau de la Cène forma longtemps l'auvant de la boutique d'un savetier.

Chaumette, l'athée, triomphant du succès de ces profanations, crut avoir chassé Dieu de l'univers. Il poussa jusqu'au dernier excès les conceptions atroces de l'impiété. Il imagina les fêtes de la Raison.

C'est alors que les prêtres de Paris et des départements, terrifiés par les rugissements des bêtes féroces de la commune, envoyèrent leurs lettres de prêtrise à la Convention, et apostasièrent pour éviter la mort et le supplice.

Gobel, archevêque de Paris, vint confesser à la barre qu'il n'avait jamais été qu'un imposteur, qu'un charlatan ; et qu'il méprisait le culte dont il avait été le ministre. Pour de l'argent une foule de prêtres suivit son exemple ; c'était à qui se déprêtriserait.

Le 20 Novembre 1793 mit le comble à ces folies irréligieuses ; vint une file immense d'hommes rangés sur deux lignes et couverts de dalmatiques, chasubles et chapes ; on portait sur des brancards des calices, des ciboires, des soleils, des candélabres, des plats d'or et d'argent. A cette riche offrande, la gaîté s'empara de la troupe qui l'apportait ; elle demanda pour prix de son zèle et en signe de triomphe, de danser à l'instant même la carmagnole ; la Convention nationale y consentit; et plusieurs membres, sortant de leurs chaises curules, prirent par la main les filles revêtues d'habits sacerdotaux et dansèrent la carmagnole.

Le lendemain il fut décidé que les reliques de Sainte Geneviève seraient brûlées sur la place de Grève pour y expier le crime d'avoir servi à propager l'erreur, et à faire bouillir la marmite de chanoines fainéants. Un habitué de la Montagne et le plus terrible vociférateur parmi ces énergumènes, un nommé *Fayan*, voulut que le procès-verbal fût envoyé à toutes les sections et au Pape ; cela passa ; et l'on fut sur le point de recommencer la danse de la carmagnole.

Mais au milieu de ces mascarades, les danseurs donnaient de l'aplomb au tribunal révolutionnaire, ordonnaient l'apothéose de Marat, aiguillonnaient le zèle homicide des proconsuls ; et par leur chère loi *sur les suspects* se ménageaient les moyens d'envoyer à l'échafaud ou de plonger dans la caverne des prisons quiconque n'obtiendrait pas de son comité révolutionnaire un certificat de civisme.

FOURNÉES

C'EST ainsi qu'on appelait les accusés amenés devant le tribunal révolutionnaire de tous les cantons de la République ; surpris de se trouver réunis dans une même charrette et dans une même affaire des Pyrénées-Orientales au bord de l'Escaut, des rives du Rhin à celles de la Gironde ; tous envoyés à l'échafaud, tous condamnés sans être jugés, sans être entendus, plusieurs même sans être accusés.

Lorsqu'on eut forgé les conspirations des prisons à dessein de tuer un plus grand nombre, on appela les victimes *les cardinaux*, parce qu'ils avaient la chemise rouge. On la vit sur le corps modeste et voluptueux de Charlotte Corday ; et c'est en souvenir de cette femme courageuse que plusieurs personnes de son sexe ont porté et portent encore un châle rouge.

La scène du monde a été ensanglantée à Arras, Marseille, Cambrai, Saumur, Lyon, Nantes, Orange, Bordeaux : aucune des victimes, dans aucun lieu que je sache n'a fait résistance ; toutes ont subi la mort avec une sorte de calme : l'impassibilité des spectateurs avait passé dans leurs âmes. Les bourreaux n'étaient point insultés. Jamais on ne vit dans le monde cette espèce de concordat entre les assassins et les assassinés..... Ceux-ci semblaient dire : Vous ne m'ôterez point ma fermeté ; et les autres semblaient répondre : Bien d'autres passeront après vous.

Ainsi que les poètes nous peignent les simulacres de l'affreuse Gorgone paralysant les bras de ses regards, de même ces innombrables sacrifices humains, ces flots abondants du sang des citoyens, ne frappèrent que des âmes

passives. On eût dit une forêt mise en coupe réglée, tant l'indifférence était grande ou du moins muette, tant la nation française semblait s'être condamnée elle-même à passer par toutes les horreurs des décemvirs. Amar dîne et soupe en ville ; et les fondateurs de la République lancés à l'échafaud pour leur zèle envers la liberté, sont peut-être encore outragés par la bouche de ce monstre.

Tandis que la hache retentissante ne soulevait à la place de la révolution ni le courage, ni le bras d'un seul homme, les commissaires s'introduisaient tout à coup dans les maisons, furetant tous les coins des appartements, forçant le secret des armoires, brisant le cachet des lettres, des dépôts, des testaments ; se précipitant sur le moindre chiffon pour trouver des signes de conspiration dans des phrases oiseuses, dérobant les assignats, l'or, l'argent, les bijoux : et ce fut alors que l'on vit ce nombre prodigieux d'incarcérations du créancier par le débiteur, de l'amant favorisé par le rival rebuté, du mari outragé par l'adultère impuni, de l'artiste habile par l'artisan jaloux, des maîtres par leurs domestiques, du juge impartial par le plaideur condamné, du militaire d'un grade supérieur par son inférieur envieux.

Un Dupin, valet d'Amar, coupe-tête de la maltôte, avait tout prêt un nouveau rapport sur les adjoints des Fermiers-généraux, et il brûlait d'exercer à leur égard le bénéfice d'inventaire au nom de la république. Et dans l'intérieur des maisons, c'était à qui, tremblant d'avoir des gravures, des tableaux, des statues, des livres, des manuscrits, en effacerait les armoiries et les plus légers emblèmes du temps passé ; c'était à qui brûlerait les lettres de l'amitié, de l'amour, de la parenté, de la reconnaissance. Une foule d'ouvrages plus ou moins curieux ont été immolés à cette crainte universelle. Les paroles d'Omar à l'égard de l'Alcoran ne furent pas plus terribles que celles des décemvirs quand ils disaient avec une intention formelle : *Oui, nous brûlerons toutes les bibliothèques ; car il ne sera besoin que de*

l'histoire de la révolution et des lois. Qui pourrait reconnaître les Parisiens ; eux, qui avaient fait les 14 juillet et 10 août ?

SAINT-FIRMIN

MAISON religieuse où furent massacrés impitoyablement presque tous les prêtres qui y étaient détenus. Henriot, qui avait fait ses premières armes dans les massacres de Septembre, ne quitta cette maison que quand il n'y eut plus de meurtres à commettre. Quand il en sortit, il était à demi-nu, couvert de sang et le fer à la main. J'ai connu un de ces malheureux prêtres qui, se trouvant dans les privés, s'y tint caché ; et interpellé de descendre, il dut sa vie à ces mots : *Je vais à vous, citoyens ; je me dépêche.* Cette résignation naïve le fit oublier. (1)

Ainsi dans cette muette cité, il y eut plus d'un foyer de boucherie humaine. Tous les sens frémissent d'horreur ; et cependant ce système de barbarie, ce projet d'égorgement dans les prisons a duré longtemps ; et des hurleurs de liberté ont reproduit les mêmes plans, et ne se sont jamais démentis.

Ah ! si Charlotte Corday avait su tirer son poignard au sein même de la Convention et non au domicile de Marat, la postérité lui décernerait une palme plus belle encore, et plus verdoyante. Quand cette femme extraordinaire fut conduite au supplice, sa marche fut un triomphe. Tous les hommes sensés ou sensibles se représentaient, d'un côté, cet énergumène qui ne jetait jamais que le cri d'une bête féroce, immolé pour ses crimes, et, de l'autre, cette

(1) Voyez chapitre : *Massacres de Septembre.*

héroïne victorieuse, tranquille sans affectation, et donnant sa vie avec joie : satisfaite du grand exemple, elle semblait pressentir les éloges de la muse de l'histoire.



ALLÉGORIE ALLEMANDE A LA MÉMOIRE DE CHARLOTTE CORDAY

Le buste du monstre étalé, placé, promené partout, devait bientôt tomber : celui de Charlotte Corday, déjà érigé dans tous les cœurs républicains, placé avec honneur au-dessus de la table où j'écris, sera environné de tous les rayons de la gloire que dispense sur le globe l'ami de l'humanité.

Ceux qui embaumèrent le *cœur de Marat*, qui le déposèrent dans une urne sépulcrale, qui l'exposèrent à la vénération de ses fidèles, qui le comparèrent à un Dieu, se réjouirent intérieurement de sa mort ; ils s'en réjouirent,

parce qu'elle devint le prétexte pour noircir davantage les vrais amis de la liberté, et les massacrer avec plus de facilité. L'apothéose d'un Marat ! cela est-il croyable ? surtout après le 9 Thermidor ? C'est bien là la preuve que les sanguinocrates se succèdent les uns aux autres, et qu'après s'être égorgés entre eux, ils ont soif du sang qui ne leur ressemble pas, tout comme de celui qui leur ressemble.

FÊTES DE LA RAISON

Elles ont eu des témoins qui n'en laisseront pas perdre le souvenir. On doute presque de ce qu'on a vu et de ce qu'on a entendu. (1)

La Raison était ordinairement une divinité, une fille choisie dans la race des sans-culottes ; le tabernacle du maître-autel servait de marche-pied à son trône ; les canonniers, leurs pipes à la bouche, lui servaient d'acolytes. Les cris de mille voix confuses, le bruit des tambours, les rauques éclats des trompettes, le tonnerre de l'orgue, laissèrent croire aux spectateurs qu'ils étaient transportés parmi les Bacchantes sur les monts de la Thrace.

Ce que c'est qu'un peuple subitement licencié du joug politique et religieux ! il n'est plus peuple ; c'est une populace effrénée : dansant devant le sanctuaire en hurlant la carmagnole, et les danseurs (je n'exagère rien) presque déculottés, le col et la poitrine nus, les bras ravalés, imitaient, par de rapides tournoiements, ces tourbillons, avant-coureurs des tempêtes, qui portent partout le ravage et la terreur.

---

(1) Ces fêtes eurent lieu en 1793.

La femme du libraire Momoro, vil orateur des Cordeliers, la chanteuse Maillard, l'actrice Candeille, voilà les Déesses de la Raison portées en triomphe, presque adorées, et qui se laissaient faire.

On avait masqué le devant des chapelles collatérales de la nef, avec de grandes tapisseries, et non sans projet. Du sein de ces réduits obscurs, partaient des ris aigus qui attiraient des aventuriers ; en soulevant un coin de tapisserie, ils laissaient entrevoir aux passants des scènes, pour le moins aussi pittoresques que celles de la tentation de Saint Antoine.

La même fête, dans l'église de Saint-Eustache, offrit le spectacle d'un grand cabaret. L'intérieur du chœur représentait un paysage décoré de chaumières et de bouquets d'arbres. On distinguait dans le lointain des bosquets mystérieux ; il y avait effectivement de petits sentiers pratiqués dans les escarpements figurés de grandes masses de rochers. Les précipices de sapin n'étaient point inaccessibles ; des troupeaux de filles qui suivaient effrontément à la file, couraient après les hommes, et l'on entendait le continuel craquement des planches sous leurs pas précipités.

Autour du chœur, l'on avait dressé des tables surchargées de bouteilles, de saucissons, d'andouilles, de pâtés et d'autres viandes. Sur les autels des chapelles latérales, on sacrifiait tout à la fois à la luxure, à la gourmandise ; et l'on vit sur les pierres consacrées, les traces hideuses de l'intempérance.

Les convives affluaient par toutes les portes ; quiconque se présentait prenait part au festin ; des enfants de sept à huit ans, tant filles que garçons, mettaient la main au plat en signe de liberté, ils buvaient à même des bouteilles ; et leur prompte ivresse, excitait le rire des êtres vils qui la partageaient. Oh ! combien est déplorable l'aveugle impétuosité du peuple qui obéit si stupidement à la bride des conducteurs de factions !

A Saint-Gervais, la cérémonie se fit sans banquet ; les femmes du marché Saint-Jean y entraient avec leurs éventaires ; toute l'église sentait le hareng. Des marchands de

tisane tintaient leurs gobelets, pour apaiser la soif du mets salé. Il y avait bal dans la chapelle de la Vierge ; quelques lumignons, qui répandaient plus de fumée que de lumière, servaient de lustres.

En effet, pour ne point laisser un seul instant à la pudeur, on ajouta la nuit à la dépravation afin qu'au milieu de la confusion de ces assemblées, les abominables désirs, allumés pendant le jour, s'assouvissent librement durant les ténébres.

De l'église Saint-Gervais, on descendait à la place de Grève où une multitude de spectateurs se chauffait à la flamme des balustrades de chapelles et des stalles de prêtres et chanoines.

Tout Paris a contemplé, sans souffler le mot, ces processions de la ligue jacobite. Ivres de vin et de sang, revenant du spectacle des échafauds, les prêtres et prêtresses de la Raison suivaient d'un pas chancelant le char de leur divinité impure. Un autre char venait après ; c'était un orchestre ambulant rempli d'aveugles musiciens, image trop fidèle de la raison du temps d'alors.

On vit encore un char portant un rocher tremblant au haut duquel un acteur de l'Opéra, transfiguré en Hercule, semblait, avec sa massue de carton, vouloir assommer tout ce qui n'était pas Jacobin.

L'air retentissait des rugissements de ces tigres ; les mots de *Guillotine*, *de rasoir national*, de *mettre la tête à la petite fenêtre*, de *racourcissement patriotique*, termes mignons des Montagnards, frappaient tour à tour toutes les oreilles et les spectateurs pâles, glacés d'effroi à l'aspect de ces bonnets rouges, de ces inscriptions menaçantes portées audacieusement par les barbares stipendiés des tyrans, ne retrouvaient plus de langue ni de voix, lorsque des espions apostés les forçaient à se prosterner devant l'image de la liberté.

Ces mascarades, déjà si incroyables, furent suivies de celles de l'affreux Marat. Dans toutes les places publiques on lui érigea des temples, des mausolées et des arcs de

triomphe. Au carroussel, on bâtit à sa gloire une espèce de pyramide, dans l'intérieur de laquelle on plaça son buste, sa baignoire, son cornet (1) et sa lampe de cuisine. On y posa



Ce dessin original, au dos duquel on lit la signature *Grégoire*, porte cette singulière légende authographe : 17 *pluviôse an III : Buste de Marat jeté dans l'égout Montmartre par les jésuites déguisés en muscadins et en hommes du peuple.*

une sentinelle qui, une nuit, mourut de froid ou d'horreur. Le nombre de ses bustes égala le nombre des têtes qu'il voulait couper.

Les fossoyeurs du cimetière des Innocents portèrent triomphalement ce buste adoré ; ils avaient des sabots aux pieds, des culottes criblées de trous, mais dont les goussets bien cousus regorgeaient d'assignats ; ils lançaient des

(1) Encrier.

regards de basilic sur les passants qui ne s'humiliaient pas devant l'idole.

Qui l'eût pensé, cependant, qu'après la journée du 9 Thermidor, ce nouveau Moloch recevrait les honneurs du Panthéon ? Mais ce jour-là même fut plutôt celui de son jugement dernier, que de son triomphe. On eût dit que l'on craignait de respirer l'air par où paraissait sa charogne.

FRATERNITÉ

INDIGNÉ de la prostitution qu'on faisait du doux mot de *fraternité, Chamfort* traduisait cette inscription tracée sur tous nos murs : *Fraternité, ou la mort,* par celle-ci : *Sois mon frère, ou je te tue.* Il disait : La *fraternité de ces gens-là est celle de Caïn et d'Abel.*

On a effacé depuis *ou la mort.*

HÉBERTISTES

NOMS des conjurés contre la liberté, dont Hébert, si fameux sous le nom emprunté de *Père Duchesne*, était chef, et dont la conjuration a échoué contre la Guillotine dont il menaçait les meilleurs citoyens. On ne se scuviendra du nom de ce misérable que parce que son détestable journal, intitulé le *Père Duchesne*, débordait de mots grossiers, et ne comportait que la langue des jurements : il fut public, et constamment approuvé par la Montagne.

C'était le frère de lait de Chaumette qui fut moine, mousse, naturaliste, et procureur-syndic de la commune.

Hébert et Chaumette

Il inspira à Danton l'idée de faire décréter la mise en liberté de tous les prisonniers pour dettes, et l'abolition de la contrainte par corps qui avait eu lieu jusqu'alors contre eux. Cette précaution a toujours été celle de tous les faiseurs de révolution.

Ce monstre subalterne n'avait d'autre courage que celui d'égorger à son aise dans son affreux journal, de couper des têtes indéfendues, et non celui d'exposer la sienne.

Quand les sections de Paris vinrent nettement demander à la Convention quel moyen elle avait de sauver la France, ce fut Hébert qui rédigea l'adresse. La réponse de Barrère se sentit de la terreur qu'éprouvaient ceux qui voulaient effrayer toute l'Europe.

En allant au supplice (1) il fut couvert de huées par le peuple qui lui criait : *Où sont tes fourneaux ?* allusion à l'estampille de son abominable journal, où il appelait la mort sur des milliers de têtes ; et dans ce temps c'était là être républicain.

Cet ancien aventurier, receveur de contre-marques, donna lieu, lors de son arrestation et du mouvement des sociétés populaires en sa faveur, à cette fameuse réponse d'Isnard où il dit à ce ramas de factieux : « S'il arrivait « qu'on portât atteinte à la représentation nationale, je « vous le déclare, la France entière tirerait une vengeance « éclatante de cet attentat ; et bientôt on chercherait sur « les rives de la Seine si Paris a existé. » On ne peut peindre la rage, le frémissement que ces mots inspirèrent aux Jacobins et à la société-mère. On eût dit que leur salle était embrasée ; ils en ont rugi chaque jour ; ou plutôt leurs consciences, effrayées de cette terrible prédiction, voyaient déjà la justice nationale les saisir sous leur masque populaire, et les livrer à la plus légitime des vengeances.

Tous les anarchistes sont terrassés de douleur quand on leur rappelle ces foudroyantes paroles. Après avoir fait un

(1) 24 mars 1794.

dieu de Marat, ils voulaient lui accoler Hébert et Chaumette, ce pourceau monacal, digne ami d'un écrivailleur, homme de sang de son métier. C'était à Paris que se rendaient tous ces personnages alléchés par les aubaines que procure une révolution.

Et quel était le but des chefs de la Commune ? de dissoudre, d'anéantir la totalité de la Convention pour usurper tous les pouvoirs. Robespierre et Marat tombaient le même jour.

J'en ai tiré l'aveu de l'Espagnol *Gusman*. Nous l'appelions *Tocsinos* par allusion au tocsin du 31 Mai, qu'il avait fait sonner : il m'a dit plusieurs fois, en échange de quelques confidences, que l'insurrection, dont il était un des fauteurs, avait été dirigée contre la représentation toute entière. J'en instruisis sur-le-champ mes collègues détenus. Il nous était démontré que les Montagnards, non moins aveugles que féroces, n'avaient jamais connu le danger imminent qu'ils avaient couru eux-mêmes dans ces terribles journées ; ils eurent soif depuis du sang des 73, tandis que c'étaient nous qui, par notre généreuse et ferme protestation, avions porté les premiers coups aux trahisons du Suisse Pache, de l'Autrichien Poly, des Belges Péréira et Dubuisson, du Neufchâtellois Marat, de l'ex-capucin Chabot, tous étrangers ou sur le point de le devenir.

Ce qu'il y avait de plus monstrueux dans cette machination, c'est que la municipalité conspiratrice, en dissolvant, en frappant les fidèles représentants du peuple, voulait que cette dissolution se fît au nom de la Convention elle-même.

Les mêmes hommes qui gardèrent toutes les avenues qui aboutissaient au lieu de nos séances, qui nous injurièrent, qui portèrent la main sur nos personnes au point que plusieurs eurent leurs vêtements déchirés, qui nous couchèrent en joue lorsque quelques-uns de nous s'approchaient des fenêtres pour examiner ce qui se passait, furent encore les mêmes qui vinrent nous outrager dans nos cachots, nous parler avec insolence, nous refuser les choses néces-

saires à la vie, et joindre à ces attentats l'ironie la plus sanglante.

Et quand je me rappelle les acclamations des tribunes, Henriot le chapeau sur la tête, et l'insolence sur le front, criant que *le peuple souverain* était debout, et qu'il venait dicter ses lois, et qu'Hébert, son second et son imitateur, obtint dans la suite les mêmes satellites et en aussi grand nombre ; oh ! si j'avais eu le malheur de nourrir quelques idées démagogiques, je les aurais perdues à cet épouvantable tableau ; car j'ai pour longtemps dans la mémoire ces physionomies de scélérats, tous vociférateurs, qui concordaient si bien avec celles de Couthon et de Robespierre.

Hébert s'imaginait avoir hérité du secret de ranger toute une Convention sous le joug de quelques oppresseurs, de dresser pour son compte la hache décemvirale, et de punir de mort un geste, un soupir, une parole. Il avait créé aussi des expressions magiques, et il eut dans les tribunes de *l'Hôtel de ville* ses portefaix, ses tricoteuses, ses hordes, ses pétitionnaires. Enfin, il allait achever le spectacle de l'anarchie la plus complète, si d'autres démagogues n'eussent vu en lui un rival qu'il fallait écarter en l'envoyant au supplice.

La puissance colossale de la commune ne s'en éleva pas moins progressivement jusqu'à la journée du 9 Thermidor.

Marat, par l'immense popularité que lui avait acquise sa feuille sanguinaire, fut le père de toutes les horreurs qui suivirent son affreux règne. O gouvernement ! sois fort pour être juste, parce que tu n'es pas sûr en étant juste d'être fort !

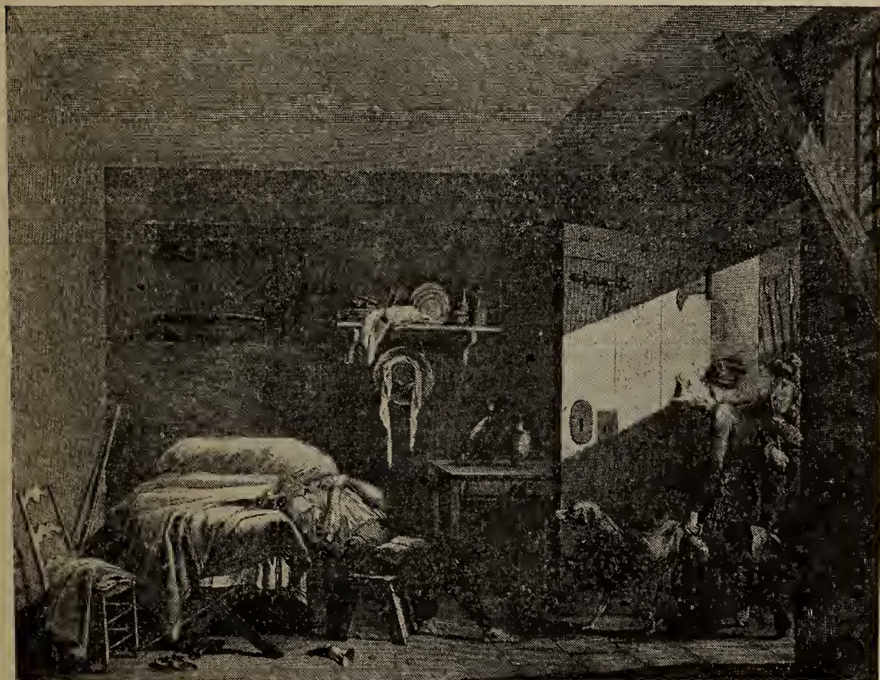
CONDORCET

COMME la mort de Condorcet (1) a causé une sensation universelle, on s'est empressé d'en savoir les particularités. Voici ce qu'un témoin oculaire m'a transmis. Arrêté à

(1) 7 avril 1794.

Arrestation de C.

Clamart, dans un cabaret où la faim l'avait fait entrer, il fut conduit au comité du lieu ; car les moindres bourgades avaient leurs comités de sans-culottes. Interrogé, fouillé,



CONDORCET SE DONNANT LA MORT DANS SA PRISON
Composition de Fragonard fils, gravée par Duplessis-Bertaux.
(On remarquera que le récit de Mercier dément les détails de cette composition.)

il ne voulut jamais déclarer d'autre nom que celui de *Simon, ancien domestique.* On ne lui trouva d'ailleurs aucun papier, ni carte, ni passeport, mais un *Horace,* sur les pages blanches duquel il y avait quelques lignes d'écrites au crayon, et en latin ; ce qui fit dire fort spirituellement au membre du comité qui l'interrogeait : *Tu nous dis que tu étais domestique ; mais je croirais bien plutôt que tu es un de ces ci-devant qui en avaient, des domestiques !* Ce résultat

de l'interrogatoire fut que le quidam serait conduit au district du Bourg-égalité, pour par lui être ordonné ce qu'il appartiendrait. Transféré à pied au milieu d'une escorte armée, le malheureux ne put aller plus loin que *Chatillon*, où il tomba de défaillance et d'épuisement. On fut obligé d'emprunter le cheval d'un vigneron de cette dernière commune, et il fut conduit au district qui ordonna aussitôt son incarcération.

Plongé dans un cachot humide, sans lit, sans nourriture, on l'y oublia pendant près de 48 heures. Le surlendemain seulement de son entrée au cachot, le gardien fut pour le visiter : il était étendu, sans vie, sur le plancher. Qu'est-il besoin après cela de se perdre en conjectures sur la cause de sa mort ? La vérité est donc, que l'infortuné n'avait pas eu le temps d'achever son repas dans le cabaret de Clamart, et qu'il est mort de faim dans son cachot, surtout y étant entré déjà exténué de besoins ; et c'est peut-être bien là aussi la raison pour laquelle cet événement, qui devait naturellement faire du bruit, est resté secret jusqu'à ce moment, et qu'on a fait naître depuis l'idée du poison.

Dans le dernier entretien que j'eus avec Condorcet, je lui remis un itinéraire pour le comté de Neufchâtel, au moyen duquel il pouvait éviter Besançon, Pontarlier et passer le Doubs. Condorcet avait prévu le règne de ces hommes de sang qui ont fait détester la plus belle des révolutions, et qui lui ont imprimé leurs caractères d'ineptie et de férocité. Les mêmes devaient bientôt assassiner vingt-deux représentants du peuple, pour les punir de leurs lumières, de leurs vertus, de leur courage, et surtout de la connaissance qu'ils avaient des intrigues viles et criminelles que les agents de l'étranger ourdissaient avec audace. Il n'est pas étonnant que ces assassins calomnient leur mémoire ; mais tout ce qu'on a dit d'eux et de Condorcet, va bientôt faire place à l'éclat imposant et terrible de la vérité ; et l'on verra qu'il n'y avait ni *haute trahison* dans les uns, ni *faiblesse* dans le philosophe ; l'on verra que l'oppression inconcevable qui a pesé sur le peuple et sur la

Convention nationale, de son propre aveu n'a laissé échapper que les vertus et les actions qui auraient pu appartenir à un Socrate, à un Platon, à un Penn ; car eux-mêmes auraient été forcés, ou se seraient condamnés au silence, au milieu de cette épouvantable détonation, propre à tuer et le génie et la voix de la philosophie, et celle du bon sens. Que pouvait alors la raison humaine ? Rien.

On peut lui reprocher cependant de n'avoir émis dans le procès de Louis XVI qu'une opinion si indécise, si contournée, si embarrassée, que chacun s'écria tout haut que le philosophe avait parlé en véritable enfant.

Condorcet, Lavoisier, n'ont pu trouver une *cache* ; le dernier des Brutus s'est écrié : *Vertu ! tu n'es qu'un vain nom !* ces deux hommes célèbres pouvaient adresser à l'amitié la même mémorable apostrophe.

FÊTE A L'ÊTRE SUPRÊME (1)

Ces fêtes de la Raison avaient déplu à Robespierre, parce qu'il n'en était pas l'inventeur; d'ailleurs, un cri sourd d'indignation s'élevait contre ce mélange d'idolâtrie et d'athéisme, dont on voulait composer une religion nouvelle.

Robespierre en fut jaloux, c'était un misérable avocat de sept heures (2) ; ce qu'il avait lu, il l'avait mal lu. Il crut qu'il pouvait jouer le rôle de Mahomet, et réintégrer l'Etre Suprême dans tous ses droits. Il avait beau jeu, après les lupercales, après les parades infâmes que de misérables charlatans avaient fait jouer à Paris et dans les

---

(1) 8 Juin 1794 (20 prairial an II).

(2) On appelait de ce nom au Palais des procureurs renforcés, qui, sous le nom d'avocats, n'avaient qu'une facilité parlière et vide de sens et qui ne tarissaient point en phrases. (*Note de Mercier.*)

départements pour établir une cérémonie simple, auguste et touchante. Mais Robespierre n'avait point d'imagination ; il n'avait aucune de ces qualités brillantes qui flattent et qui séduisent ; il était sec, et il devint ridicule quand il voulut faire le pontife. Sa fête à l'Etre Suprême consistait dans un discours qu'il n'avait point fait, et dont il fit périr l'auteur. Il fit brûler deux mannequins qui représentaient l'athéisme et le fanatime, il y mit le feu lui-même ; armé d'un gros bouquet, il regardait à travers les branches tout ce qui se passait. Il marchait à la tête de la Convention nationale ; mais celle-ci laissait respectueusement entre elle et lui une distance de quinze pieds.

Cette fête fut silencieuse, sa nouveauté portait l'étonnement dans tous les esprits ; on attendait ce qui devait sortir de ce titre pompeux.

Il fallait bien manquer de génie pour, sur un si grand théâtre, et dans des circonstances si favorables, ne point frapper quelque chose de grand, ou du moins qui en eût l'air. Il parlait à une nation qui attendait un culte, et il ne sut lui rien dire. Jamais prophète n'avait eu à son début un auditoire aussi nombreux ; il fut platement métaphysicien ; il fut de tous les novateurs connus, le plus misérable en moyens, et le plus stérile en ressources. Elevé sur une estrade adossée au palais du dernier roi des Français, monarque (car il le fut ce jour-là), il ne sut pas faire un geste digne du rôle et du jour où il se trouvait.

Oh ! s'il eût su apporter une vieille bible sous son bras, poser la main dessus, et dire; « Voilà le livre des temps et des nations ; je l'adopte et je me joins aux communions protestantes ; séparons-nous de Rome, réunissons-nous au Christ ; » le monarque devenait pontife et l'interprète d'une religion épurée et réformée.

Je suis sûr que ce conseil lui a été donné, mais Robespierre, qui n'avait point voyagé, était l'ignorance personnifiée. Il méconnaissait la loi et la règle des intermédiaires. Son orgueil opiniâtre se jetait dans les extrêmes, refuge



FÊTE A L'ÊTRE SUPRÊME

Gravure de Duplessis-Bertaux.

des esprits médiocres. Sa pièce fut froide et fut sifflée, et le parodiste du législateur de la Mecque marcha des planches de son trône-autel à celles de l'échafaud.

Toutes les places portèrent les inscriptions qu'il avait dictées : *Le peuple français reconnaît l'existence de l'Etre Suprême et l'immortalité de l'âme.* Quand je veux m'identifier au cerveau qui a tracé de pareilles lignes, j'ai beau me métamorphoser en mille manières, je ne puis deviner le sens qu'il voulait leur donner. Elles sont tout à la fois si ineptes et si ridicules, qu'on est tenté de penser qu'il n'y avait pas fait attention lui-même.

Ces inscriptions subsistèrent encore longtemps après son supplice, et cela paraît tout aussi inconcevable que de les avoir vu élever par tant de mains dociles.

J.-J. ROUSSEAU AUX TUILERIES

Il n'est pas un cœur sensible qui ne se rappelle avec délices cette belle soirée d'automne où les habitants d'Ermenonville amenèrent à Paris le cercueil de l'auteur d'Emile, sous un berceau d'arbustes et de fleurs (1).

L'air était calme ; le ciel pur : un long rideau de pourpre voilait à l'horizon les rayons du soleil couchant. Un vent frais agitait doucement les dernières feuilles.

Bientôt les sons d'une musique simple et naïve se font entendre au loin. Une foule de citoyens se précipite au-devant du cortége. Tous les cœurs palpitent de joie.

Le char funèbre entrait avec une majestueuse lenteur. Une jeunesse nombreuse le suivait dans un respectueux silence.

(1) Cette cérémonie eut lieu en octobre 1794 (vendémiaire an III).



TRANSFERT DES CENDRES DE J.-J. ROUSSEAU AU PANTHÉON
Dessin de A. Girardet (Musée Carnavalet).

C'étaient les airs chéris de *l'Homme de la Nature*, ceux que répètent chaque jour l'amant à son amante, la tendre épouse à son heureux époux.

On eût dit que les anges descendus sur la terre venaient pour l'enlever au ciel au milieu de leurs ravissants concerts.

La pompe arriva au bassin qui représentait l'Ile des Peupliers. Il reçut les larmes des spectateurs rangés tout autour, celles plus abondantes encore des femmes qui pensaient à Julie, à Sophie, à Warens si tendrement, si constamment aimée de son fils adoptif.

Le cercueil fut déposé sur une estrade, et recouvert d'un drap bleu parsemé d'étoiles.

Tous les yeux s'y fixaient. La gloire du grand homme perçait les ténèbres de la mort, et semblait le montrer tout vivant.

Mille flambeaux éclairaient cette touchante cérémonie. Les pleurs embellissaient tous les visages. Ils offraient l'image, non de la douleur inconsolable de la perte d'un ami, mais de la tranquille espérance qui le voit revenir.

On termina les obsèques par l'air : *Dans ma cabane obscure* ; et chacun en se retirant le chantait encore avec attendrissement (1).

SOUPERS FRATERNELS

CHACUN, sous peine d'être suspect, sous peine de se déclarer l'ennemi de l'égalité, vint manger en famille à côté de l'homme qu'il détestait ou méprisait. Le riche appauvrit

(1) On chanta aussi un hymne assez fade, composé pour la circonstance par M.-J. Chénier. Voici ce que répétait le chœur :

O Rousseau, modèle des sages,
Bienfaiteur de l'humanité,
D'un peuple fier et libre accepte les hommages
Et, du fond du tombeau, soutiens la liberté.

(*Note de l'édition Poulet-Malassis.*)



SOUPER FRATERNEL RUE DE TOURNON
Dessin anonyme (Musée Carnavalet).

tant qu'il le put le luxe de sa table : le pauvre se ruina pour cacher sa misère ; et tandis qu'il avait consumé par orgueil tout le produit de sa semaine, son modeste repas l'avait fait rougir auprès de celui qui croyait s'être bien *sans-culottisé.* La jalousie d'un côté, les orgies de l'autre, changèrent en bacchanales ces soupers prétendus fraternels ; le mécontentement était général ; et ceux qui les avaient commandés, dénoncèrent comme agents de Pitt et de Cobourg tous les peureux qui leur avaient obéi (1).

GRANDE DISETTE

C'EST pendant l'hiver de 1794 que la disette de la viande s'est fait sentir à Paris. On vit affluer à la fois et en même temps dans les boutiques des bouchers, les femmes de ménage, les cuisinières, les domestiques, etc. La livre de bœuf s'éleva tout à coup depuis dix-huit sols jusqu'à vingt-cinq sols. Les citoyens murmuraient et ne songeaient pas encore que la consommation de cette denrée par une armée de douze cent mille hommes, jointe à l'extrême rareté des fourrages et à la guerre de la Vendée, occasionnait ce surhaussement de prix. Depuis lors, les envois de bestiaux à Paris diminuèrent insensiblement. Les manœuvres de la malveillance en augmentèrent aussi la pénurie. A cette époque, la Commune sanguinaire fit placarder presque à chaque porte de maison cet arrêté trop mémorable qui réduisait chaque bouche à une livre de viande par décade ; et les membres des comités révolutionnaires furent autant de docteurs Sangrado, qui modérèrent impitoyablement tous les appétits. Combien de

(1) Ces soupers eurent lieu jusqu'en messidor an II, puis furent interdits.

mères de famille j'ai vu pâlir, et essuyer leurs larmes à la lecture de ce sinistre mandement sur le jeûne universel ! Derrière la foule des nombreux lecteurs, une marchande de choux, sa hotte sur le dos, s'écriait d'un ton dolent : « *Ils sont partis, les bœufs, ratissons-nous les boyaux !* » Cependant on voyait arriver de la province des bandes de vaches laitières ; les dévorateurs du peuple commençaient ainsi l'exécution du pacte de famine, et ils travaillaient rapidement à anéantir la reproduction des espèces. Déjà les précurseurs de l'armée révolutionnaire, semblables à des loups affamés, parcouraient les campagnes, en dardant des yeux étincelants sur les fermes et les métairies. Ils s'y précipitaient armés de fourches et de baïonnettes, empoignaient les moutons, les volailles, incendiaient les granges, déliaient les bœufs dans les étables à la face des propriétaires, et vendaient leurs larcins à d'infâmes spéculateurs. Ces atroces brigandages firent disparaître subitement le beurre et les œufs. Dès neuf heures du matin, la Halle, jadis ce vaste et riche dépôt de toutes les riches productions de la nature, se trouvait dégarnie. Bientôt il se forma de longues files de femmes, qui depuis minuit, bravant l'inclémence de l'air, attendaient patiemment chacune leur tour, pour conquérir au péril de leur vie trois œufs et un quarteron de beurre. La cavalerie et la force armée des sections, détachées par les animaux ravissants des comités révolutionnaires, augmentaient le tumulte et le désordre. Que de femmes enceintes (l'on a eu depuis plus d'égards pour elles ; et elles prennent leur tour avant tous les autres expectants) ont été victimes de ce malheureux temps ! Que de précieux gages de l'amour conjugal ont été étouffés dans leur germe et anéantis à la source de la vie ! Oh ! quel homme sensible a pu voir sans pleurer de douleur, des milliers d'individus de l'un et l'autre sexe poursuivre en courant dans les avenues étroites de la Halle aux boucheries, les porteurs qui, courbés sous le poids énorme de moitiés de bœufs, couraient eux-mêmes pour n'être pas assaillis par la

foule qui se ruait sur eux, et semblait dévorer des yeux la viande crue ! Quels cris déchirants se faisaient entendre de toutes parts ! Le chagrin assombrissait la vie et les exécrables inventeurs de la famine : cependant on voyait les gendarmes faisant courir au galop leurs chevaux entre les étals qui n'ont point trois pieds de large ; ils culbutaient le monde, multipliaient les accidents sous prétexte de les prévenir, et favorisaient par une astucieuse tactique les plus honteux trafics. Des scélérats aux appointements de la Commune, faisaient ranger les femmes à la file, mais tandis qu'elles attendaient leur tour en grelottant de froid, des porte-faix formant de leurs larges épaules un rempart impénétrable devant les boutiques, enlevaient les bœufs entiers, et, quand le partage du lion était fait, les femmes rangées deux à deux n'avaient point avancé d'un pas, et se retiraient par centaines les mains vides.

D'un autre côté l'on se jetait sur le poisson qui se vendait à l'enchère aux marchandes ambulantes. Ce poisson était corrompu ; la disette du beurre en avait suspendu le débit ; la famine lui redonnant de la valeur, il causa de grandes maladies.

Au quai de la vallée, on vendait l'agneau quinze francs la livre ; la vente s'en continua longtemps avec une scandaleuse profusion. Les paysans circulaient alors dans les rues avec des paniers de volailles au bras. Les Parisiens achetaient à l'envi les poules et les poulets que, faute de grains mis en réquisition, il n'était plus possible d'élever dans les campagnes. Cette abondance factice d'une denrée qui ne fut jamais que le partage de la richesse, dura peu, et fit place uniquement aux herbages. Ce que l'on appelle légumes secs, tels que riz, lentilles, haricots, était amoncelé dans les magasins militaires, et on regardait comme une félicité, la découverte d'un litron de cette denrée que plus d'un ménage se vit réduit à manger à l'eau pure.

A cette désolante pénurie de subsistances se joignait la difficulté plus désolante encore d'avoir du pain. Dès deux heures du matin, les femmes se rangeaient deux à

deux sur une longue ligne, que le peuple désigna depuis sous le nom de *queue*. Les jeunes filles n'étaient point les dernières à se mettre en rang. Leurs propos agaçants, leurs ris immodérés se faisaient entendre de loin, et réveillèrent plus d'un adolescent. L'obscurité de la nuit, les portes des allées entr'ouvertes à propos, favorisèrent des tête-à-tête adroitement concertés, et la luxurieuse audace de la jeunesse qui ne sait point aimer. On voyait aussi des hommes sexagénaires, des valets, des garçons de boutique, qui s'arrêtant sur chaque rang, faisaient le signalement des visages et choisissaient leurs dulcinées. D'autres plus déhontés, se ruaient en taureaux sur les femmes qu'ils embrassaient toutes l'une après l'autre. Rien n'était sacré pour leurs mains, complices visibles de leurs fougueux désirs ; et voilà comme ces rapprochements dangereux achevèrent de pervertir la morale et d'éteindre toute pudeur. Les sentiments de fraternité s'anéantirent aussi dans tous les cœurs. Chacun se fit une maxime de se préférer ouvertement à son semblable. La ruse devint une qualité commune à tous les esprits. Les derniers de la file surent se faufiler aux premiers rangs. Bientôt les femmes luttèrent de force contre les hommes. Leurs caractères s'aigrirent par la résistance des plus forts. Toutes devinrent plus irascibles ; toutes contractant l'habitude de jurer, on ne distingua plus leurs voix enrouées par les cris de la colère, d'avec celles des charretiers.

Aux débats scandaleux succédaient des intervalles de silence, on entendait alors les vagissements des enfants, et les cris d'autres plus âgés qui demandaient du pain. Ah ! que je plaindrais l'être insensible qui n'aurait pas été ému de ces cris !

A peu près dans ce même temps, on remarqua que d'autres queues se formèrent pour l'huile, le savon et la chandelle. Au moi de Mai il y en eut une qui, commençant à la porte d'un épicier du *Petit Carreau*, s'allongeait jusqu'à la moitié de la rue Montorgueil. Les ouvriers, l'air morne et les yeux fichés en terre, comp-

taient, en gémissant, les heures qu'ils perdaient sans travailler.

Le renchérissement subit et excessif de la main-d'œuvre fut le fruit de loi homicide du maximum. L'exécrable Commune avait basé sur cette loi son plan de famine universel ; mais pour mieux masquer son projet aux yeux du peuple incrédule, elle fit, au moment de sa publication, placarder une affiche par laquelle tout marchand boucher ou épicier qui renoncerait à son commerce, serait réputé suspect et arrêté comme tel.

Cette loi féroce aggrava le mal : tout disparut, et les marchands pour s'indemniser de leurs pertes, et surtout des pillages de beurre, de sucre, de café, et des confiscations arbitraires des Commissaires aux accaparements, firent colporter en cachette leurs marchandises dans les maisons des particuliers, qui les achetèrent à tout prix.

Telle fut, en 1794, la situation en denrées de cette ville populeuse ou régnaient jadis la paix et l'abondance, qui font chérir la patrie.

L'année 1795 ne fut pas plus heureuse que la précédente. On vit dès le commencement de l'automne s'établir, à chaque coin de rue, des Mercandières qui commencèrent par vendre la livre de viande 25 sols, et qui au mois de Ventôse, en demandaient 3 livres 10 sols ; encore eurent-elles le soin de la dégraisser pour faire du suif.

Des préposés de l'ancienne commission ont donné naissance à cet odieux commerce. Au moyen du droit de réquisition et dépréhension dont ils étaient investis, ils achetaient de la viande au prix du maximum, puis la revendaient aux détaillants, à un prix exorbitant.

Le même brigandage s'est observé depuis sur les autres denrées, ce qui, joint à l'agiotage de l'argent, des montres et autres bijoux d'or par les courtiers (1), sur le Carreau même

---

(1) Grand nombre de ces honnêtes Sans-culottes furent arrêtés pour avoir vendu des montres de cuivre doré qu'ils négociaient comme de l'or pur. (*Note de Mercier.*)

de la Halle, contribua singulièrement au discrédit des assignats.

A tous ces malheurs le froid vint encore se joindre ; depuis deux ans, la capitale se chauffait au jour le jour. Le charbon était extrêmement rare ; on a remarqué la singulière exactitude de n'en faire venir qu'un seul bateau à la fois dans chaque Port. Il fallait passer trois nuits, pour obtenir son tour par numéros. Le bois s'est vendu à mesure que les débardeurs le retirèrent de l'eau. La rivière, subitement enchaînée par les glaces, en causa la disette totale, et l'on n'eut plus d'autre ressource que celle de couper les bois de Boulogne, Vincennes, Verrières, St.-Cloud, Meudon etc. Des sangsues, sorties de la fange des cavernes à voleurs, profitèrent du malheur public pour se gorger aussi d'or et d'argent. Ils vendirent quatre cents francs la corde de bois ; et l'on vit alors des nécessiteux, scier dans les rues, leurs bois de lit pour faire cuire leurs aliments, et s'empêcher de mourir de froid. Des vieillards revenaient des forêts, le dos courbé sous des fagots et rappelaient la fable de la mort et du malheureux. Les fontaines étaient gelées : les porteurs d'eau des quartiers éloignés de la rivière, forcés d'aller au loin en puiser, la firent payer quinze et même vingt sols la voie ; les citoyens indignés de cet impôt, se firent tous porteurs d'eau, et lorsque les réservoirs des fontaines publiques furent dégelés, les queues s'y formèrent aussi, et l'on y disputa son tour.

FOUQUIER-TINVILLE

Pour donner un libre cours à ces attentats, ce n'était pas assez que Robespierre fût puissant, et soutenu même par une municipalité audacieuse ; il fallait encore qu'il rencontrât une âme atroce et docile, un de ces hommes

qui se font avec orgueil valets de tyrannie, et à qui les crimes ne coûtent rien : le blême Dictateur rencontra Fouquier-Tinville, ancien procureur au Châtelet, et se l'attacha : jamais association entre les héros du crime ne fut plus égale.

Si une sage prévoyance eût enseveli dans un oubli éternel l'histoire des révolutions des empires, l'hypocrite Robespierre peut-être n'eût pas, comme César, aspiré à la dictature ; et l'horrible Fouquier-Tinville, prenant pour modèle le confident de Néron, n'aurait point perfectionné la science de l'accusation.

Exista-t-il un homme d'un esprit plus profondément artificieux, plus habile à supposer le crime, à controuver des faits ? Chacune de ses paroles était un piège que l'accusé ne pouvait prévoir ni éviter ; elles enchaînaient sa langue et sa pensée. En vain une épouse en pleurs le conjurait à deux genoux d'entendre jusqu'à la fin la justification de son mari ; le tigre, sourd aux accents de la douleur, prononçait fermement la condamnation de l'innocent.

La justice, lente à punir, a saisi enfin cet accusateur inique ; il montra dans ses interrogatoires une présence d'esprit imperturbable. Placé sur le premier gradin au tribunal où il avait condamné tant d'innocents, deux gros cartons lui servaient de pupitre. Il écrivait sans cesse, et sa plume semblait suivre la parole. Tout en écrivant, pas un seul mot soit du président, soit d'un accusé, d'un témoin, d'un juge ou de l'accusateur public ne lui échappait. Il était comme l'Argus de la fable, tout yeux et tout oreilles. Son attention dans le cours de cette longue affaire ne parut pas se relâcher d'une minute : il est vrai qu'il affecta de sommeiller pendant le résumé de l'accusateur public, mais ce sommeil simulé n'était que pour donner le change aux spectateurs. Il voulait avoir l'air calme, lorsque déjà l'enfer était dans son cœur.

Son regard fixe faisait malgré soi baisser les yeux ; lorsqu'il s'apprêtait à parler, il fronçait le sourcil, et plissait le front. Sa voix était haute, rude et menaçante ;

elle passait soudainement de l'aigu au grave, et du grave au ton le plus aigu. Il s'écoutait parler quand il proposait une question. On ne pouvait mettre plus d'assurance dans les dénégations, plus d'adresse à dénaturer les faits, à les isoler, et surtout à placer à propos un *Alibi*. Quand un juge lui présentait un jugement en blanc signé de sa main, il ne tremblait pas devant le témoin accusateur. Lorsque la preuve était péremptoire, il couvrait tout l'auditoire d'épouvantables rugissements. L'imposture, l'audace, l'opiniâtreté, la colère étaient les seules armes qu'il opposait à la puissance de la vérité ; toutes les passions criminelles s'échappaient à la fois du fond de sa conscience, et le mettaient, pour ainsi dire, à jour aux yeux des spectateurs.

Ce monstre à figure humaine avait la tête ronde, les cheveux noirs et unis, le front étroit et blême, les yeux chatoyants, ronds et petits, le visage plein et grêlé, le regard tantôt fixe, tantôt oblique, la taille moyenne, la jambe assez forte.

Sous le règne sanguinaire de ce second dictateur, nous ne pouvions plus appeler la patrie notre mère, elle n'était que le tombeau de ses enfants. Pas un être, excepté celui qui avait mis sous les pieds toute espèce de sentiment, qu'on y vît sourire une seule fois. Des familles entières passaient les jours et les nuits à pleurer, à gémir, à trembler, dans l'attente des satellites que ce tyran relançait dans les maisons opulentes.

Ceux qui ont heureusement échappé à son pouvoir tyrannique l'ont à leur tour vu dans le tombereau qui l'a conduit au supplice. Les vastes degrés du Palais de Justice étaient couverts d'une foule immense de spectateurs qui, au premier aspect de ce grand coupable, jetèrent un cri unanime d'indignation. Leurs voix accusatrices furent autant de flèches qui frappèrent à la fois sa poitrine découverte. Son front impénétrable comme le marbre défia tous les regards ; on le vit même sourire et proférer des paroles menaçantes. Mais au pied de l'échafaud, lorsqu'il

sentit les serres de la mort, il parut ne comprendre qu'en ce moment terrible qu'il était coupable. Ce terroriste sans entrailles trembla à son tour sous le glaive impitoyable ; et sa vie s'éteignit dans le sang du panier où étaient déjà les têtes de *Benoît de Foucault*, de *Duponnier* et de *Dix-Août* (1), ministres de sa barbarie (2).

SUPPLICE DE ROBESPIERRE

Où prendrai-je des couleurs pour peindre le cri général de l'allégresse publique au milieu du spectacle le plus épouvantable, l'explosion de la joie bruyante qui se propage et qui retentit jusqu'au pied d'un échafaud (3) ? Son nom chargé d'imprécations est dans toutes les bouches; ce n'est plus l'*incorruptible*, le *vertueux* Robespierre; le masque est tombé ; on l'exècre ; on le rend responsable de tous les crimes des deux comités. On se presse sur les échoppes, dans les boutiques, aux fenêtres ; les toits sont couverts de peuple et chargés d'une foule variée de spectateurs de toutes classes qui n'ont qu'un objet, *voir Robespierre conduit à la mort.*

Au lieu d'un trône de dictateur, il est à demi couché sur une charrette qui porte ses complices Couthon et Henriot. C'est un bruit, un tumulte autour de lui, qui n'est formé que de mille cris de joie confus et de félicitations mutuelles. Sa tête est enveloppée d'un linge sale et sanglant ; on ne voit qu'à demi son visage pâle et féroce. Ses compagnons mutilés, défigurés, ressemblaient moins à des criminels

---

(1) Leroy de Monflabert, juré au tribunal révolutionnaire, surnommé *Dix-Août.*

(2) Au nombre de quinze ils furent exécutés en place de Grève, le 6 mai 1795 (18 floréal an III) à neuf heures du matin.

(3) 27 juillet 1794 (9 Thermidor an II).

qu'à des bêtes féroces surprises dans un *traquenard*, et dont on n'a pu se saisir qu'en écrasant une partie des membres. Un soleil brûlant n'empêche point les femmes d'exposer les lys et les roses de leurs joues délicates à ses rayons ; elles veulent voir le *bourreau de ses concitoyens*. Les cavaliers qui escortent la charrette brandissent leurs sabres, et le montrent de la pointe nue. Ce pontife-roi ne traîne plus la Convention à dix pas de distance de sa personne ; il ne semble conserver la vie que pour attester la justice divine, et ses terribles vengeances sur les hommes hypocrites et sanguinaires.

Arrivé près du lieu du supplice, devant la maison où il logeait, le peuple fit arrêter ; et un groupe de femmes exécuta alors une danse aux battements de mains de la multitude. Une d'elle saisit ce moment pour l'apostropher du geste et de la voix, en lui criant : « Ton supplice m'enivre de joie, descends aux enfers avec les malédictions de toutes les épouses, de toutes les mères de famille. » Il resta muet.

Monté sur l'échafaud, le bourreau, comme animé de la haine publique, lui arracha brusquement l'appareil mis sur ses blessures ; il jeta le cri d'un tigre : la mâchoire inférieure se détacha alors de la supérieure, et laissant jaillir des flots de sang, fit de cette tête humaine, une tête monstrueuse, et la plus horrible que l'on puisse se peindre. Ses deux compagnons, non moins hideux dans leurs vêtements déchirés et sanglants, étaient les acolytes de ce grand criminel dont les souffrances n'inspirèrent à personne la plus légère pitié. Blessé à mort, la vindicte publique appelait encore pour lui un second trépas ; et l'on courait en foule pour ne pas perdre l'instant où cette tête allait s'incliner sous la hache où il en avait précipité tant d'autres : on applaudit pendant plus de quinze minutes (1).

Vingt-deux têtes tombèrent avec la sienne. Le lendemain soixante-dix membres de la commune allèrent re-

(1) Voir à ce sujet le si curieux livre de MM. Savine et Bournand : *Le 9 Thermidor*. (Louis-Michaud, Collection historique.)

joindre le chef qu'ils s'étaient donnés ; c'étaient ceux-là même qui étaient venus dans nos cachots, nous enlever nos aliments, et nous abreuver d'humiliations. Le jour suivant, douze autres membres de la Commune payèrent de leurs têtes leur complicité avec le chef des conjurés ; mais ces têtes ignobles et vulgaires de plats satellites n'avaient point de nom ; on ne compta que celle de Robespierre.

S'il fut arrêté, c'est faute de courage ; il n'avait qu'à monter à cheval, il eût entraîné peut-être cette multitude qui le couvrit de malédictions. Robespierre se reposait sur Henriot et sur ses Jacobins ; mais ceux-ci n'avaient ni fermeté ni audace lorsqu'ils n'étaient ni bourreaux ni assassins. Tous ces conspirateurs pâlirent quand ils se virent frappés du décret qui les mettait *hors de la loi*.

Mais ce qui épouvante la pensée, c'est que Robespierre ne tomba que parce que le comité de salut public s'était divisé ; si l'accord y eût régné, l'oppression sanglante durerait encore : deux triumvirats étaient tout prêts pour continuer le cours de cette incroyable tyrannie ; et je n'exagère point en soutenant que les membres restants se flattaient encore de la durée du chaos d'où ils insultaient à la liberté publique. Ils devaient tout rejeter sur Robespierre, et se déclarer ses ennemis après l'avoir égalé et quelquefois surpassé en insolence et en férocité. Oui, la soif de dominer et l'espoir de maîtriser la Convention, et par ce moyen le reste de la France, ne sortirent point de leurs cœurs. Ils osèrent accuser celui dont ils furent longtemps les valets et qu'ils ne combattirent que parce qu'ils étaient proscrits eux-mêmes. Sans cette liste de proscription où ils avaient vu leurs noms, ils proscriraient encore avec et au nom de Robespierre. Les lâches ! ils sont bien au-dessous de celui qu'ils ont abattu, mais par le seul effet de la peur.

De vrais républicains, au nombre desquels j'étais, restèrent encore dans les cachots par l'audace inconcevable des Décemvirs et par l'inexplicable lâcheté de la Convention nationale, qui n'était plus sur le siège où elle rampait,



ROBESPIERRE AMENÉ BLESSÉ AU COMITÉ DE SALUT PUBLIC
par Duplessis-Bertaux.

mais dans les honorables prisons où nous étions renfermés : nous seuls devions la ressusciter et la restaurer, lui rendre la majesté et l'énergie qu'elle avait perdues.

Certes nous étions justifiés par tous les forfaits des complices de Robespierre : et qui, après ces jours de victoire, de justice et de lumière, osa demander qu'un représentant du peuple, irréprochable sous tous les rapports, reparût à son poste ? Il fallut que les bourreaux se divisassent encore de nouveau, et que, frappés l'un par l'autre, ils fussent affaiblis au point de ne pouvoir plus éloigner notre rentrée triomphante. Ils voulaient tuer pour règner, mais non établir la République. La suite a prouvé que cette tourbe de scélérats ne pouvait souffrir ni les gens de bien, ni la liberté dont ceux-ci ont été les plus fermes protecteurs. Notre regard, notre nom les transperçaient de la douleur du reproche le plus mérité : et que de maux n'ont-ils pas fait à la patrie ! autant que nous voulions, nous, lui apporter de bonheur ! Peu d'entre eux ont échappé au sort qui les attend tous. Ils auront beau vouloir lier leur cause à celle de la révolution, il n'y parviendront pas : eux seuls lui ont imprimé un aspect dégoûtant ; et le temps qui met tout à sa place, a déjà marqué leurs noms, et les environne, eux, du mépris et de l'horreur publique, tandis que leurs mains sont sanglantes ; ils sont comme la femme de Macbeth, ils ne peuvent faire disparaître ni détourner la vue de ces taches ineffaçables.

Ce qui a rendu le système de Robespierre épouvantable, ce n'est pas tant sa démence et son atrocité que sa durée. La tyrannie décemvirale qui nous couvre tous aujourd'hui de confusion, n'eût pas existé, s'il y avait eu une dictature de trente-six heures : elle eût écrasé les successeurs de Robespierre. Mais les hommes se cachaient les uns derrière les autres pour être encore plus atroces et plus méchants que ceux qui étaient en évidence.

Barrère, Collot, Billaud, ces monstres que l'humanité désavoue, ils ont reparu après la mort de Robespierre, ils ont siégé à la Convention ; cinquante mille citoyens

qu'ils ont fait égorger, n'ont obtenu pour vengeance que l'exil de leurs bourreaux (1) : c'est ainsi que le gouvernement a passé rapidement de la plus odieuse tyrannie à l'indulgence la plus funeste. Après le 9 thermidor, il a transigé avec les assassins : les conjurations, depuis le 9 thermidor, ont été le fruit de je ne sais quelle crainte, ou plutôt, de je ne sais quel délire qui s'était emparé de toutes les têtes. La réaction royale vint parce qu'on avait proposé de porter une loi qui abolissait la peine de mort, loi qui supposait déjà une constitution éprouvée, un gouvernement assis sur des bases solides, un caractère national prononcé ; et nous n'avions pas même les éléments de tout cela.

Robespierre et sa faction avaient fait un pacte avec Philippe d'Orléans ; ils lui avaient dit : Tu nous donneras ton or, en échange de nos forfaits. Louvet, le courageux Louvet avait dénoncé cette faction infernale (2). L'artificieux Barrère détourna le coup qu'allait porter la Convention. Que d'attentats on eût prévenus par cet acte de justice !

Opposez au supplice de Robespierre celui de la comtesse Dubarry. A quoi servait l'égorgement de cette femme punie par des vaudevilles, et tombée dans le mépris. Si on l'avait vue sortant nue de son lit, du lit de son royal amant, se faisant donner une de ses pantoufles par le nonce du pape, et l'autre par le grand aumônier de France, était-ce un motif pour l'envoyer à l'échafaud ? ou plutôt, avait-on envie de sa belle maison de Lucienne (3) ? Les brigands n'eurent souvent d'autre politique que la soif de l'or ; et quand Robespierre fut un monstre sanguinaire, il faut ajouter qu'il fut un être cupide, qu'il se vendit à d'Orléans, et par suite à l'Angleterre.

---

(1) Collot d'Herbois, exilé à la Guyane, mourut à l'hôpital de Cayenne le 8 janvier 1796. Billaud mourut à Saint-Domingue après avoir été déporté à la Guyane.

(2) Voir chap. : *Massacres de Septembre.*

(3) Louveciennes.

SEPT OCTOBRE 1795

Pour qui n'observe que les apparences, pour qui ne voit que des surfaces à Paris, tout y est tranquille, tout paraît rentré dans l'ordre. Chacun ne songe qu'à ses affaires ; les affaires publiques, on n'en parle plus.

Le bonheur qu'on nous promet, et les lumières qu'on nous annonce, sont encore et seront longtemps renfermés dans les gros livres philosophiques que le peuple ne lira jamais, et que le philosophe lit sans y croire.

Au lieu de ces gros livres, ouvrez le cœur humain, pénétrez au sein des familles qui n'ont partagé ni les extravagances des sections souveraines, ni les horribles profits de l'agiotage : voyez-les dévorer des larmes amères ; voyez-les attendre, avec l'impatience de la douleur, le médecin qui doit panser leurs plaies. Elles ne se dissimulent pas que la victoire du 13 vendémiaire, toute nécessaire qu'elle était, fut une calamité nationale.

Voyez encore cette mère, au milieu de cinq enfants, assaisonnant un litron de haricots de 25 livres, avec un quarteron de beurre de dix livres, et un quart de charbon de trois livres.

Ce plat unique de haricots, ce plat qui lui coûte 38 francs, ce plat que déjà ses enfants dévorent des yeux, fera tout son dîner et celui de ses enfants. Son mari ne gagne que quarante francs par jour.

Il faut payer avec les quarante sols qui lui restent, le déjeûner de ses enfants, car pour elle, elle ne déjeûne plus ; le souper de ses enfants, car elle ne soupe plus. Il faut payer encore le loyer de sa maison, le blanchissage ; un écu par chemise ; des souliers à 200 livres, du bois à 1000 livres ; de la chandelle à 45 livres.

Croyez-vous que cette femme soit heureuse et tranquille ? Je sais parfaitement que la Convention s'occupe de diminuer ses maux, qui ne sont point son ouvrage. Je sais qu'elle

est encombrée d'affaires, trahie ou mal servie. Mais le mal est-là ; il pèse tous les jours, toutes les minutes sur le cœur de cette infortunée..... L'espérance ! Ah oui ! L'espérance, elle en a besoin ; c'est le baume réparateur de tous les maux, c'est la dernière consolation que la bienfaisante nature nous réserve dans les angoisses de la vie. Mais toujours l'espérance !..... Sortons, quittons cette scène de douleur, et voyons ce qui se passe dans les lieux publics. Quel changement, et dans les décorations et dans les acteurs ! Les cabarets sont remplis de buveurs ; on dirait que le vin ne vaut que six sols, et il vaut quinze francs !

Les cafés retentissent de chants gais, ou de dissertations patriotiques, et le café vaut dix francs la tasse !

Les spectacles sont brillants de foule et de parure. Les traiteurs ! ah ! je n'ose approcher de ces tables irritantes où le moindre plat est estimé la valeur de cinquante dîners.

Et les nouvelles politiques ! Les uns n'y prennent part qu'autant qu'elles leur fournissent l'occasion de hausser leurs denrées ; les autres attendent l'événement.

ANNIVERSAIRE DU 21 JANVIER

Cet anniversaire est fondé sur une loi grandement politique ; cet anniversaire est devenu une fête républicaine et immortelle.

Mieux vaut goujat debout, qu'empereur enterré.

Ce vers a un très grand sens. Fontenelle disait : *Je suis l'ami des imprimés, mais je fais la guerre aux manuscrits.* Ainsi quand l'ouvrage est fait, quand la statue est fondue, quand la hache est tombée, ce n'est plus ce qui est fait qu'on doit censurer ; le passé n'est plus à nous : il ne faut plus voir alors que le présent et l'avenir.

En politique surtout, le jour d'hier est un cadavre. Il résulte de cet anniversaire que ce n'est point un homme qu'on a mis à mort, mais bien un gouvernement ; il tuait s'il n'était tué.

Tout fonctionnaire public prête ce jour-là le serment individuel de haine à la royauté. Je l'ai prêté ; et s'il n'eût pas été dans mon cœur, il n'aurait point passé sur mes lèvres.

Le 21 janvier 1796, an IV, la fête qui devait être célébrée en commémoration de la juste punition du tyran, a commencé par des décharges d'artillerie ; et dès huit heures, des tambours et des trompettes apprenaient aux plus paresseux que le devoir et la fête les appelaient au champ-de Mars.

A midi toutes les autorités constituées de Paris étaient rassemblées autour d'une grande statue assise comme celle de la liberté, mais qui, par ses formes et ses attributs, nous a paru plutôt représenter Hercule ou la force.

Le Directoire présidait en grand costume. On a chanté les airs patriotiques de la *Marseillaise, de Ça ira,* de *Veillons au salut de l'empire, le Chant du départ,* etc. ; à deux heures le serment a été prononcé au bruit d'une nombreuse décharge, et répété par une foule de républicains saisis d'enthousiasme, et prêts à verser leur sang pour défendre leur ouvrage.

Il y avait longtemps que nous n'avions eu de fête républicaine : celle-ci a été célébrée avec pompe, accueillie avec transport, et terminée sans malheurs, malgré les tristes pressentiments des uns, et les éclatantes prophéties des autres.

Que penser de cette fête ? qu'elle est dans l'ordre politique ; il fallait éviter l'exemple des Anglais.

On peut se reconcilier avec les gens, mais ce n'est pas quand on leur a coupé le cou. Tous les rois de la terre ont senti sur leurs nuques le coup de Guillotine qui a séparé la tête de Louis XVI de son corps ; ils seront donc éternellement les ennemis de la République Française. Ils

dissimuleront longtemps, ils feront des traités : toujours est-il vrai qu'ils chercheront à venger leur cause dans celle du roi décapité. C'est parce que le temps ne peut effacer ce terrible exemple, qu'ils chercheront à frapper la nation qui a osé le donner à l'univers. La grande nation doit donc braver tous les rois ensemble, quand ils auront l'insolence de nous demander compte du sang d'un parjure ; elle doit célébrer l'anniversaire du 21 janvier, et menacer de réduire en poudre les trônes voisins, plutôt que de donner le plus léger témoignage de crainte ou de repentir.

J'ai fait ce qui était en moi pour sauver le dernier roi du supplice et de la mort ; il n'est plus ; ses cendres sont insensibles : s'il le faut, je danserai *politiquement* sur ses cendres.

S'il a fallu beaucoup de courage à certains députés pour ne pas voter la mort, il en fallut encore davantage en faveur du sursis ; et c'est ce que j'ai fait encore. Je me souviens que l'on répondait à notre voix par des menaces et des hurlements. Oui, il est impossible de peindre l'agitation délirante de cette séance aussi longue que convulsive. Les membres qui osaient témoigner le désir de retarder la mort du roi, étaient accablés d'invectives. Les députés de la Gironde déployèrent la plus grande fermeté dans cette pénible lutte. Thuriot et Barrère parlèrent, comme s'ils eussent tremblé que Louis n'échappât aux bourreaux.

Ainsi un trône de huit cents années fut ensanglanté et renversé. Mais ce qu'il y a eu de plus étonnant ce fut certes sa durée.

C'est à l'histoire à dire pourquoi la majeure partie des têtes couronnées, lors du procès du roi, n'a pas opposé un obstacle à sa mort, et surtout à dire combien il est présumable qu'une d'elles pourrait y avoir participé par des voies indirectes : et ces cours hypocrites, elles affectent de couvrir des couleurs les plus odieuses une fête que la sûreté et la dignité d'un grand peuple commandent aujourd'hui impérativement.

BONAPARTE A LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'INSTITUT NATIONAL, LE 15 NIVOSE AN VI (1)

Oh ! qu'elle était intéressante, cette assemblée d'hommes connus et distingués, de savants en différents genres, au milieu desquels siégea Bonaparte ! Elle resplendissait ce jour-là de toute la gloire du héros : en vain essaya-t-il de tromper les regards des spectateurs, sous l'habit du plus simple particulier ! c'était lui seul qu'ils cherchaient, et c'était la joie de le posséder que l'on trouvait dans les yeux même des hommes illustres qui étaient en sa présence.

Quel calme régnait dans les traits du conquérant de l'Italie ! on craignait, pour ainsi dire, d'interrompre sa méditation et le repos de son âme. Ce n'étaient plus les sons éclatants de la trompette qui annonce le signal du combat ; une muse en pleurs, jetant des fleurs sur la tombe du pacificateur de la Vendée, moissonné au printemps de la vie, parlait à l'Achille français de son digne et valeureux ami (2) : voilà le sort des guerriers, la mort et la gloire ! et comme ils offrent à la patrie les sacrifices les plus étendus, leur renommée est la plus grande et la plus belle !

De beaux vers, bien récités, firent à peu près dans les âmes la même impression que le bruit du canon, dans les batailles, opère sur les guerriers : tous les esprits s'enflammèrent, et tout le monde se leva à celui-ci.

L'Angleterre pâlit au seul nom l'Italique !

On applaudit encore à cet autre vers où, en parlant de nos *jeunes héros, vieux dans l'art des combats*, le poète s'est écrié dans un accent prophétique :

Ils franchirent les monts, ils franchiront les mers !

---

(1) Bonaparte remplaça Carnot à l'Institut à la suite du coup d'Etat du 18 fructidor. (4 septembre 1797).
(2) Hoche.

Parmi les portraits gravés de Bonaparte, un seul, celui de *Hinselin*, a retenu les traits du héros. Je vais prendre aussi mon burin, ou plutôt (car je dois être modeste en parlant de Bonaparte) mon crayon.

Bonaparte est d'une taille moyenne, un peu voûté, mince, d'une corpulence un peu délicate, mais cependant nerveuse, les cheveux châtains foncés, rabattus sur un front large, les yeux grands, bruns, vifs et saillants, le nez aquilin, le menton relevé comme celui de l'Apollon du Belvédère, le teint pâle, les joues enfoncées, la voix libre et posée ; il écoute attentivement ceux qui lui parlent, répond brièvement ; son air est grave mais ouvert ; il n'a point l'austérité qui caractérise la tête de Brutus : on juge à son abord que c'est un homme tempérant, méditatif, mais tenace dans le but qu'il se propose, que ce teint pâle s'enflamme dans une action décisive ; que ce corps est tout nerfs comme celui du lion, qu'il se bat de même ; qu'il est infatigable, et vole comme la foudre au devant de l'ennemi qu'il n'a jamais su craindre ; ce feu est concentré, il le réserve pour les grandes et fortes explosions ; et ce feu n'imprime à aucun de ses mouvements cette inquiétude naturelle aux hommes qui ne sont que vifs et qui ne savent point se posséder.

Sérieux comme Caton, les Français vont apprendre de lui à être graves, à respecter leurs magistrats, leurs représentants, à mépriser les airs évaporés, les calembours qui ne conviennent que dans la bouche des farceurs et des remueurs de polichinelles.

Que tous les républicains se modèlent sur Bonaparte ; et puisqu'ils estiment en lui le sage et le guerrier, qu'ils imitent sa contenance et sa réserve ; qu'ils prennent de sa gravité ce qu'elle a de simple et ce qu'elle comporte de dignité. Moins de paroles annoncera plus de réflexion, et le calme de la physionomie plus de grandeur et de raison. Le sacrilège équivoque qui déshonore plusieurs de nos sociétés et des nos théâtres, ne dénaturera plus le style de la grande nation ; elle saura parler comme elle a su vaincre,

sans efforts violents et sans exagérations ; elle sera l'exemple de la sagesse après l'avoir été de la victoire ; et un bon mot créé ou répété par un folliculaire, ne ridiculisera plus chez nous la sainte expression des lois.

LE COMITÉ CENTRAL DE L'ÉVÊCHÉ

Si l'on pouvait douter un instant de la part active que les étrangers ont eue dans nos affaires, en soudoyant plusieurs chefs des jacobins, et en poussant les autres aux crimes, il ne faudrait que jeter les yeux sur le Comité central de l'Evêché qui se trouve formé tout à coup comme par enchantement, qui se dit investi des pouvoirs illimités de toutes les sections de Paris, qui déclare cette ville en insurrection, et arrête que les barrières seront fermées.

La plupart des membres qui composaient ce Comité, n'étaient pas Français : on y remarquait ce Gusman, Espagnol dont j'ai tiré tant d'aveux lors de ma captivité, et qui s'intéressait à mon sort au point qu'il voulait me sauver, en me séparant de mes collègues, ce que je refusais constamment.

Le Suisse Pache (1), le Belge Dubuisson, le Neufchâtellois Marat, l'ex-capucin Chabot, beau-frère de deux Autrichiens, voilà ceux qui nommèrent Henriot commandant provisoire de la force armée, et qui donnèrent quarante sols par jour aux sans-culottes qui resteraient sous les armes. Ils peuplaient aussi les tribunes de leurs insolents agents. Ils déchaînèrent l'anarchie qui allait les dévorer, et ce qu'il y a de plus incroyable, c'est qu'en frappant ces coups, en dissolvant la réunion conventionnelle, ils voulaient que cette dissolution eût l'air de venir de la Convention elle-même.

---

(1) C'est à Pache que l'on doit l'inscription républicaine : *Liberté, Egalité, Fraternité.*

Le tocsin était dans la main de ce comité. Barrère le flatta de ses vils mensonges ; Robespierre le regardait comme son piédestal, et nous, hommes probes et éclairés, nous avions beau dire à la Convention et à la Montagne : c'est à vos têtes qu'on en veut ; ne voyez-vous pas le féroce Henriot, il reflète les complots du cabinet britannique, il tient à la main la mèche allumée, qui va embraser le canon qui fait face au palais national. Hérault de Séchelles est un traître, un perfide qui s'entend avec lui. Les jacobins aveuglés par la haine et la férocité de leur caractère aimèrent mieux le despotisme de Henriot, le chapeau sur la tête et l'insolence sur le front, que les vertus de Vergniaud, de Gensonné, de Barbaroux, de Brissot ; et le servile instrument des cruautés de Robespierre, Couthon, fit de tous les Montagnards, les complaisants satellites d'un Henriot qui criait que le peuple souverain était debout. Ce fut donc la Montagne qui approuva la conduite de la Commune et qui, humiliée elle-même par la plus insolente audace, sanctionna la violence de quelques obscurs démagogues, et prépara ce déluge de maux dont la France va être inondée.

Où était donc cette vertu républicaine, qui semblait ne consister qu'à égorger ses collègues républicains, à créer les mots de fédéralisme et de fédéralistes, à les faire répéter par les tricoteuses, sœurs des furies de guillotine, à propager ces expressions magiques et sanguinaires, dont les scélérats qui s'en servaient, n'étaient pas les dupes ; ils auraient poussé sous la hache de la tyrannie décemvirale jusqu'au dernier député prisonnier. Et qu'on ne dise point que la journée du 9 Thermidor a sauvé ces députés républicains. Les 73 députés qui seuls avaient fait leur devoir et protesté contre l'anarchie, languirent encore dans les prisons pendant près de quatre mois. Et les Parisiens qui haïssaient tout ce qui tenait à la République, n'osèrent les délivrer ; il fallut que la Convention entière, placée sous le joug de la honte et de l'infamie, les rappelât dans son sein, pour ainsi dire malgré elle.

Ton poignard, ô Tallien ! tu le réservais à ton bourreau, mais tu n'as pas su t'en armer pour les vrais républicains; tu as sauvé ta tête, et tu n'en voulais point sauver d'autres. Que t'importait après cela les députés probes qui gémissaient dans les cachots ?

Après cette indifférence coupable, où le parti républicain fut constamment attaqué ou menacé, qu'on ne s'étonne plus des journées de *Prairial*, de *Germinal*, de *Vendémiaire* ; elles n'auraient point eu lieu, si le parti, victorieux le 10 août, eût obéi à ce que lui commandaient également la justice et l'amour de la République ; mais le froid et dur égoïsme assimila les représentants hors du glaive, à ces lâches qui, sauvés d'un péril commun, abandonnent leurs proches, parce qu'il leur en coûterait un léger effort, pour terrasser quelques brigands.

Tallien ! tu te levas ainsi qu'un grabataire poltron se lève enfin quand le feu prend à la paillasse de son lit ; tu représentas en comédien dans la *tragédie* qui finit le règne de Robespierre, mais tu n'en fus pas l'auteur ; et la tyrannie décemvirale, les Montagnards tentèrent même alors de la renouer. Voilà la vérité.

TAPE-DURS

On appela ainsi une compagnie de coupe-jarrets armés de bâtons noueux auxquels ils donnaient avec un ton dérisoire le nom de *Constitution*. Leur point de réunion était dans un Café près le théâtre Italien, tenu par le nommé *Chrétien*, juré au tribunal révolutionnaire. Ils parcouraient sans cesse le Palais Royal, insultant les passants et arrêtant ceux qui ne voulaient pas endurer leurs vexations. Janissaires du comité de sûreté générale, lorsque ce comité avait besoin de quelques mouvements de quelques troubles

pour servir de prétexte à des mesures atroces, dites *acerbes*, c'étaient les *Tape-durs* qui étaient chargés du soin de les faire naître.

Ils marchaient tête levée, la menace à la bouche avec des physionomies d'assassins ; ils ne vantaient que les membres les plus exagérés de la société jacobite, désignaient tous les autres à l'échafaud. C'était une douleur pour l'homme juste que de voir passer ces misérables qui allaient par bandes. On baissait les yeux devant leurs regards farouches ; ils ne parlaient que d'arrestation et de faire périr les *suspects*.

L'insolence de ces scélérats marquait le complément de l'extravagance et de la barbarie des hommes. C'était en les voyant et en les écoutant que l'on ajoutait foi au système d'extermination, tant leurs paroles étaient infernales ; et fabricateurs de tant de forfaits, ils se disaient les patriotes par excellence, les amis de la liberté et de la justice, les véritables fondateurs de la République. Quelle République, bon Dieu ! que celle qui, assise sur des cadavres, des tombeaux et des débris, ne devait avoir pour chefs et pour sujets que des athées, des voleurs et des assassins !

Un pareil régiment semblerait incroyable à ceux qui, éloignés des événements, sont disposés à croire que l'on charge le tableau. Non, il ne l'est pas ; mais il est doux de retracer la mémoire de ces faits horribles, lorsqu'un gouvernement légal est assis sur ses bases, et que par sa force et son autorité, l'humanité et la raison semblent être rentrées enfin dans leurs droits.

Lors de la réaction de Prairial, le royalisme qui se mit en pantalons et en sabots, prit à sa solde ces *Tape-durs :* on les vit changer de langage, mais non de férocité.

SECTIONS

L'HISTOIRE aura peine à décrire les imprécations insolentes d'une foule d'énergumènes qui, dans les sections, appellaient à grands cris le désordre et l'extermination : elles formèrent un conseil de la Commune, où tout ce que l'extravagance et la dépravation humaine pouvaient imaginer de plus vil et de plus atroce se débitait chaque jour contre ceux des citoyens de Paris qui avaient quelques moyens d'exister : on s'y battait à coups de chaises, mais on n'en vint jamais aux mains tout de bon. Ces misérables, après quelques débats entre eux, se réunissaient pour faire triompher la Commune de la Convention ; tous leurs conciliabules tendaient à perpétuer les atrocités révolutionnaires. Il sortait de ces conciliabules des pétitions tout à la fois si ridicules et si séditieuses, qu'Isnard, président de la Convention, comme fatigué et harassé des clameurs de ces sections, déclara au nom de la France, que si jamais on portait atteinte à l'inviolabilité de la Convention au milieu des citoyens de Paris, on viendrait un jour sur les rives de la Seine chercher la place où cette ville aurait existé. On ne saurait imaginer le cri que poussèrent tous les conspirateurs à cette déclaration énergique. On ne répétait plus dans Paris que ces mots *: la Convention veut détruire la capitale.* Les jacobins firent semblant de partager les fureurs des sectionnaires ; Hébert devint un patriote par excellence, un bon magistrat ; l'auréole de Marat devint plus brillante. On cassa la commission des douze, et ce fut là le signal de l'anarchie complète. Le ministre de l'intérieur, Garat, se rangeant par crainte du côté des scélérats, affirmait que tout était tranquille, qu'il n'existait point de conspiration ; et tous les poignards étaient aiguisés ! Un des chefs, Hébert, avait été mis en liberté ; ce fut un véritable triomphe pour cette assemblée de séditieux, et le présage certain de la

mort ou de la proscription de ses ennemis. A son arrivée, le bas peuple le couvrit de couronnes et de palmes civiques qu'il alla déposer modestement sur les bustes de Jean-Jacques Rousseau et de Brutus : ils se trouvaient réunis dans le temple de la plus impure démagogie. Ce fut pour avoir fait arrêter trois ou quatre séditieux chargés de crimes, que la commission des douze a été couverte d'opprobre, que la plupart de ses membres ont été traînés à l'échafaud, et que les autres n'ont échappé à la mort qu'en se cachant dans des cavernes, dans des bois, ou en se sauvant dans une terre étrangère. La révolution du 31 mai se fit pour venger une horde d'assassins.

Parmi les audacieux commissaires des sections, on trouve constamment trois ou quatre étrangers, et autant d'escrocs, toujours prêts à faire déclarer la ville de Paris en insurrection contre la tyrannie. Les commissaires, jusqu'au 13 vendémiaire, déclarent : que le peuple est fatigué de la servitude dans laquelle on le retient, qu'ils sont chargés de manifester sa volonté souveraine.

Qu'on se peigne à ces différentes époques les citoyens effrayés, lorsqu'ils entendent battre la générale et sonner le tocsin, se lever, sortir de chez eux pour savoir ce que signifie tout ce bruit, ne rien apprendre, marcher tout armés dans divers quartiers, entourer quelquefois la Convention de trente à quarante mille hommes, ignorant la plupart pourquoi on les avait assemblés.

On a vu toute la ville de Paris sous les armes, sans savoir pour quel motif ; on voyait des écharpes municipales parcourant les faubourgs, et les invitant à marcher au nom du peuple souverain. Un Henriot faisait rouler les canons de tous les points et sur tous les points ; les canons roulaient, rentraient, sortaient le lendemain, lorsque le parti montagnard hurlant et vociférant avait fait décréter que les sections de Paris avaient bien mérité de la patrie.

C'était bien une misérable comédie que le jeu d'une telle journée, mais elle devait se métamorphoser pour toute la France en une source intarissable des plus horribles calamités.

Tous les habitants d'une ville aussi immense que Paris appelés aux armes, donnèrent à la Commune l'audace d'envahir toute l'autorité, après en avoir fait l'essai ; elle devint au grand étonnement de tous une puissance formidable ; les Montagnards se firent alors du conseil de la Commune, comme ils s'étaient faits Jacobins. Ils n'entraient à la Convention que pour la trahir et la dissoudre, et ce qui était pis encore, pour la diffamer. Car ils avaient contraint la Convention à faire elle-même l'éloge de la journée du 31 mai, de sorte que les départements, sans cesse trompés, étaient dans l'ignorance la plus absolue sur ce qui se passait à Paris.

La Commune de Paris, qui l'eût imaginé ? c'est elle qui faisait des lois, et qui les exécutait.

J'ai vu six fois l'enceinte de la Convention investie par la force armée ; j'ai vu les volontaires destinés pour la Vendée, qu'on avait fait revenir sur leurs pas tout exprès pour cette expédition, tourner leurs armes contre les représentants du peuple ; et les citoyens de Paris venus pour les défendre, placés sur les derrières, ignorant absolument ce qui se passait dans l'intérieur de la salle, ou dans ses alentours, sur le point d'être massacrés eux-mêmes, s'ils n'égorgeaient pas.

VIVE LA MONTAGNE !

QUICONQUE n'a point vu, n'a point entendu toutes ces sections populaires défiler et hurler en la manière accoutumée dans la salle de la Convention nationale, ne peut se former une image de ce qu'était ce peuple vociférant : *Vive la Montagne !* Il n'était pas conduit, il était déchaîné dans tout ce que la licence peut imaginer de plus absurde et de plus violent. Les discours de ses orateurs, les réponses des présidents, les hymnes patriotiques, les

chants de liberté, les cris perçants, les clameurs, le cliquetis des armes, le brandissement des piques, la danse des écriteaux, deux mille femmes, du haut des tribunes, tendant ou se tordant les bras, et joignant leurs glapissements de Mégères à tous ces sons discordants, voilà l'harmonie qui environnait et accompagnait Chaumette, quand il venait à la barre.

Qui n'a pas entendu ce Chaumette procureur-syndic de la commune, lorsqu'il entretenait la Convention, et qu'il parlait des pauvres, des malheureux, des estropiés et des vieillards, et de tout ce qu'il faisait pour la splendeur de la République, pour l'abaissement des trônes pour la ruine du fédéralisme, n'a pas une idée de l'insolence d'un démagogue, et des choses bizarres que ce rôle lui inspire.

Ces farces burlesques auraient provoqué le rire inextinguible des dieux d'Homère, si la sanguinaire férocité n'y eût pas joint ses menaçantes paroles. Amar, qui n'ouvrait la bouche que pour demander le meurtre de ses collègues, et qui semblait n'être venu à la Convention que pour devenir leur bourreau, complimentait et félicitait Chaumette ; et toute la multitude de porter les vociférations et les menaces à la plus atroce énergie, à cette énergie infernale qui annonçait la dépopulation de la France et l'égorgement des Français. A ce cri de *vive la Montagne,* on croyait voir tous les tigres déchaînés sortir de leur repaire pour dévorer sans faim.

Témoin et victime de ces scènes insensées et violentes, je le répète, qui n'y a pas assisté, ne peut connaître l'histoire de ces jours déplorables, encore moins en rendre compte à la postérité ; qui n'y a pas assisté, ne peut dire jusqu'à quel point une populace, mue par des scélérats, déploie une physionomie tout à la fois extravagante et barbare. Musique du Tartare ! Opéra des enfers ! cris des démons ! exultation des êtres foudroyés par la Divinité et devenus ennemis de l'homme ! accents du crime et de la noire méchanceté ! oui, je vous ai entendus sur la terre ! tous ces cris infernaux étaient renfermés dans le *vive la Montagne !*

Les femmes

Chaumette

Et lorsque le Verrès de Nantes écrivit à la Convention sur une noyade de cinquante-huit prêtres, et qu'il ajouta gaîment : *Quel torrent révolutionnaire que la Loire !* l'Assemblée couvrit par des applaudissements immortels l'horrible rapport de Carrier (1).

LES QUARANTE SOLS

L'ESPRIT des scélérats surpasse le sens ordinaire des hommes, ainsi que l'esprit des voleurs avec de certaines clefs se rit de la prudence de l'avarice. Les passions s'expriment surtout par le son de la voix : on necommande point une inflexion du gosier. J'ai fait cette réflexion en entendant les harangueurs du peuple : ils avaient des voix rauques, dures ou criardes ; avant de les voir j'avais deviné leur physionomie. C'était un spectacle risible de voir des huissiers et des records transformés en orateurs. Mais leur logique sanguinaire effaçait tellement le ridicule de leur rôle, que l'on frémissait de leur brutale éloquence ; car elle précédait la captivité et la mort. La méchanceté de l'homme n'est pas tant dans les écarts de sa raison, que dans la défaillance du sentiment qui doit lui servir de guide. Où ces harangueurs avaient-ils puisé l'audace de parler en

(1) Carrier fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 26 frimaire an III (16 déc. 1794). Il se défendit lui-même. Son plaidoyer, commencé à minuit et demi, ne se termina qu'à près de cinq heures par ces paroles : « Fatigué, exténué, je m'en rapporte à la justice des jurés. Ma moralité est décrite dans une adresse de mon département. Je demande tout ce qui peut être accordé pour mes co-accusés. Je demande que si la justice nationale doit peser sur quelqu'un, elle pèse sur moi seul. » Et après l'arrêt : « Je meurs, dit-il, victime et innocent ; mon dernier vœu est pour la République et pour le salut de mes concitoyens ! » Trente sur trente-trois coaccusés furent rendus à la liberté.
(*Note de l'édition Poulet-Malassis.*)

Harangueurs du peuple

Carrier

public, eux qui ne savaient rien, eux qui, par leur tempérament physique, n'étaient susceptibles d'aucune pudeur? Leur visage ne rougissait point de crainte ; ils n'avaient pas celle de l'orateur romain. Chaque fois qu'ils montaient à la tribune, ils vociféraient comme des hommes qui, ayant rejeté l'inégalité des conditions, avaient admis l'égalité des talents.

Chaque district eut donc ses harangueurs, qui étaient payés à 40 sols ainsi que les auditeurs. Ce fut là le chef-d'œuvre de la démagogie : Danton en fut l'inventeur ; et il sentit bien qu'en arrachant l'ouvrier à son atelier ou à sa boutique, il haussait subitement la main-d'œuvre, et qu'il exposait la classe aisée à se taire, à payer, ou à être égorgée. Cette invention qu'on traita de bizarre était le résultat d'une réflexion profondément malicieuse et perverse : elle faillit désorganiser tout ordre et toute police. Heureusement que les habitudes anciennes prévalurent.

PARCHEMIN, MONNAIE

Le dogme de la souveraineté nationale fut confirmé d'une manière assez plaisante, car il fut un temps où chaque particulier se croyait en droit de battre monnaie. La disparition du numéraire avait donné cours à une foule de billets de petite valeur, émis par d'obscures maisons de commerce. Les épiciers, les limonadiers écrivirent leurs noms sur des petits morceaux de parchemin, et voilà du numéraire ! Le délire fut poussé jusqu'au dernier excès. Chacun fit son écu.

Une maison, dite de *secours*, écrasa ceux qu'elle avait secourus, par une faillite considérable. C'était encore au milieu de la pénurie du trésor public, et de la rareté des

objets de première nécessité, qu'on agitait la grande question de la garde départementale.

On ne vit jamais rien de tel dans le monde politique. Une Convention nationale, convoquée dans la crise la plus effrayante, et appelée pour parer à une dissolution totale, n'avait aucune force physique quelconque, et était exposée aux outrages des sections et aux poignards des assassins. Une municipalité tenait tout le pouvoir, et se gardait bien de refréner les provocateurs au meurtre : elle fatigua, elle menaça, elle attaqua même tous les députés des départements avec insolence et succès. Le parti d'Orléans, encore incertain à cette époque, se rangea du côté du crime et de l'audace et, se séparant tout à fait de la Gironde, prépara le règne de Robespierre. Louvet qui l'avait constamment deviné, dressa contre lui un acte d'accusation, qui fut malheureusement rejeté. Le ministre Roland fut en butte à tous ces cruels anarchistes. Pache, le plus fourbe des hommes, se jeta dans tous les complots ténébreux, et donna la main à Marat et au duc d'Orléans. La demande de quinze mille livres que le premier avait faite au second après les massacres de Septembre, en dit assez.

Ah ! si l'expulsion de Philippe d'Orléans et de ses fils avait eu lieu, ainsi que le voulaient la sagesse, l'éloquence et la vertu, que de crimes et de malheurs épargnés à la France ! La force du parti d'Orléans fut dans toute cette monnaie de parchemin qu'on distribua de tous côtés ; et quoiqu'elle fut de courte durée, elle devint un ferment d'agitations populaires qui prirent chaque jour un caractère plus effrayant.

BAILLY ET QUELQUES AUTRES PORTRAITS

PAR quel bizarre mélange de vanité et de philosophie, d'esprit et de candeur, de bonhomie et de savoir, le premier astronome de son siècle, le citoyen le plus honnête, se

trouva-t-il jeté dans le tourbillon d'une révolution qui le couvrit de gloire, et le conduisit à l'échafaud ? Sa réputation, plutôt encore que ses talents quelque réels qu'ils fussent, l'avait placé successivement au corps électoral, aux états-généraux , au fauteuil de la présidence, et à la tête de la première Commune de France ; si le roi Bailly, comme on l'appelait à la cour, à l'imitation de Louis XVI, avait montré tant d'énergie dans la séance du jeu de paume, par quelle flexibilité fut-il renommé pour la délicatesse de ses compliments ? par quelle faiblesse souffrit-il que quelques misérables intrigants lui formassent une cour ? Le plus humain des hommes pouvait-il prévoir que sa bonté accoutumerait le peuple qu'il voulait flatter, à se plaindre de sa mollesse, à demander un jour aussi sa tête à lui-même, quand l'orgueil du Maire aurait fait abandonner l'honnête homme à la discrétion de ses vils courtisans, quand sa faiblesse aurait permis aux factieux de tout désorganiser ? Ainsi la probité, la candeur d'un homme trop savant, trop philosophe et trop sensible peut-être pour occuper les premières places dans les orages d'une révolution furent la première cause de tant de crimes atroces, dont le moins remarqué fut sa ruine.

Quelle agonie que celle de sa mort ! quel courage que le sien ! quelle grandeur d'âme dans ses derniers moments ! Etait-ce un homme ordinaire, celui qui, traîné du Palais au Champ de Mars, la figure couverte de boue et le visage brûlé avec les débris du funeste drapeau rouge, a vu déplacer de sang-froid le théâtre épouvantable de son supplice, parce qu'il plut à la foule de le prolonger ? était-ce un homme pusillanime celui qui, de ce ton calme qui n'appartient qu'à la vertu mourante, répondit sans aigreur à un de ces monstres à face humaine qui lui disait ironiquement : tu trembles, Bailly ?... C'est de froid (1) ?...

Il mourut là, où jadis un décret lui avait ordonné de

(1) L'historien Arago assure que Bailly aurait simplement répondu : « Mon ami. j'ai froid. »

publier la loi martiale, où les représentants de la nation lui avaient ordonné de repousser des factieux : il y mourut chargé de l'exécration du peuple, après en avoir été la plus respectable idole.

Camille Desmoulins. — Que penser d'un homme qui s'intitulait procureur général de la lanterne, lorsque les lanternes étaient des potences ? qui se permettait des plaisanteries sur ceux que le peuple y attachait ; qui faisait des déclamations sanguinaires avec gaieté, et riait spirituellement au milieu des atrocités des Danton et des Robespierre. Il allait sans cesse de l'un à l'autre, et prétendait les servir tous deux ; tandis que les gens de bien les repoussaient, les détestaient également.

Les Jacobins de ce temps-là firent du procureur général de la lanterne un législateur ; il fut petit, lâche et bas. Mais il n'était pas encore assez froidement cruel au gré de Robespierre. Celui-ci l'envoya à l'échafaud, parce qu'il avait tenté seulement par la plume d'interrompre son règne de terreur, et Danton, qui avait sacrifié Brissot à Robespierre, fut dupe de cette impolitique méchanceté. On ne crut point à la clémence Dantonienne : le septembriseur fut acculé et atterré comme un sot. Il dut porter à l'échafaud la rage concentrée de sa défaite qui lui fut prédite par plusieurs. Mânes de Septembre vous appelez encore plusieurs de vos assassins ; attendez, attendez, tous seront punis.

Ce fut Paris qui nomma tous ces monstres d'ineptie et de cruauté qui tuèrent la révolution en la faisant abhorrer et qui ne surent pas, du moins pour leur propre sûreté, n'être cruels qu'une fois.

Pache. — C'était encore un Suisse : il fut plus fatal à la France qu'une armée ennemie. Il était dans le secret de tous les adversaires de la patrie attaquée par la Gironde, défendue par le parti de la Montagne : il se mit à la tête d'une association monstrueuse qui s'était formée des principaux auteurs des massacres de Septembre. Ces hommes sans aucune espèce de

fortune, vivaient cependant dans une sorte de luxe qui, quoique extrêmement crapuleux, exigeait néanmoins de très fortes dépenses ; qui payait ces brigands ? Pache ; et où délibéraient-ils ? dans la salle des Jacobins pendant leur absence. Ils étaient aux Jacobins ce que les Capucins étaient aux Jésuites, émissaires, espions. C'est de cette horde que sont sortis la plupart des coupe-jarrets qui ont causé tant de désordres dans Paris et dans ses environs. Il en sortit aussi des écrivains ; quels écrivains !... On vit les rues de Paris couvertes d'adresses et de pétitions toutes plus atroces les unes que les autres. Les gens sensés méprisaient ces placards, mais la populace les lisait, et on l'entendait s'absoudre du sang qu'elle avait bu. Ces brigands subalternes eurent l'audace de demander le rapport du décret qui ordonnait la poursuite des Septembriseurs. Il y eut opposition courageuse de plusieurs députés. Il y eut une lutte qui dura pendant plus de deux heures. Ce jour-là la Montagne semblait vouloir s'écrouler toute entière sur les députés généreux. Ceux-ci furent vaincus. La Convention nationale ordonna que l'exécution de son premier décret contre les Septembriseurs serait suspendue. De ce jour la porte fut ouverte à l'impunité, et tous les protecteurs d'assassins marchèrent tête levée.

JOSEPH LEBON.—Imaginez un prestolet faisant le cathéchisme ; c'était l'image de ce jeune Verrès qui aspirait à se faire nommer le petit Robespierre. Celui-ci, voyant en lui un fidèle, lui confia le soin de désoler la ville d'Arras qui les avait vus naître. Il était proconsul dans un âge où l'on est encore un mauvais précepteur. Il fut de tous les commissaires de la Convention, la bête féroce la plus anthropophage et ça devait être ; il était prêtre, et il agissait contre ses compatriotes, témoins de son abjection passée. Il s'était fait un état-major de bandits à bonnets rouges et à moustaches. Tous les jours, après son dîner, il assistait au supplice de ses victimes ; il suspendait même quelquefois le coup mortel pour leur lire une gazette. Je ne l'avais point vu à la

Convention, parce qu'il n'y était entré que comme suppléant trois mois après le 31 mai. Je ne sais pourquoi l'on envoya ce monstre dans la même prison où étaient les 73. En le voyant entrer je ne lui dis que ces mots : toi, si jeune, et si cruel !

C'était le Séide de Robespierre ; et le plus grand de ses forfaits, c'est d'avoir infusé sa doctrine dans cette âme novice et de l'avoir familiarisée avec des crimes nouveaux.

CARRIER. — C'est en rêvant la fraternité de Lycurgue, qu'il associa dans la mort les individus de différents partis, et qu'il ordonna ces mariages républicains, terme de la dérision sanguinaire. On ne le croirait pas, mais il le disait à qui voulait l'entendre : nous ferons un cimetière de la France, plutôt que de ne la pas régénérer à notre manière et de manquer le but que nous nous sommes proposé. Il fut fidèle à sa parole. Il voulait la France réduite au quart de sa population, la souveraineté de la canaille, et le partage des terres. Il était dans le secret de cette horrible guerre de la Vendée. Le but secret était d'accomplir le traité fait avec l'étranger pour lui livrer les débris d'un royaume épuisé. De tels forfaits ne se conçoivent pas ; mais ceux qui pouvaient arrêter la guerre de la Vendée, et qui ne l'ont pas fait ; ceux qui l'ont favorisée ; ceux qui entravaient, persécutaient les généraux habiles qui travaillaient de bonne foi à la détruire ; ceux qui envoyaient un Bourreau à des hommes que la douceur eût reconquis, étaient les seuls dépositaires de ce terrible secret. La Loire est encore grosse des pleurs et du sang qu'il a fait couler. Je ne parle de ce monstre que pour dire qu'en montant à l'échafaud en place de Grève, il entendit les sons d'une clarinette qui célébrait sa mort : il fut témoin de la joie parisienne, et sa tête est tombée. Comme ce n'était plus un homme, les Parisiens ne seront pas entachés de ce témoignage d'allégresse.

ROBERT LINDET. — Parmi les atrocités que rappelle la journée du 10 mars 1793, celle imaginée par un député nommé Robert Lindet, est au-dessus de tout ce que les

tyrans peuvent avoir imaginé de plus astucieusement barbare. Voici ce qu'il proposa :

« Le tribunal extraordinaire sera composé de neuf « membres ; ils ne seront soumis à aucune forme pour l'ins- « truction ; ils acquerront la conviction par tous les moyens « possibles.

« Le tribunal pourra se diviser en deux sections ; et il « y aura toujours dans la salle destinée à ce tribunal, un « membre chargé de recevoir les dénonciations.

« Le tribunal jugera ceux qui auront été renvoyés par « décret de la Convention.

« Il pourra poursuivre directement ceux qui, par incivisme, « auraient abandonné ou négligé l'exercice de leurs fonc- « tions ; ceux qui par leur conduite ou la manifestation de « leurs opinions, auraient tenté d'égarer le peuple ; ceux « dont la conduite ou les écrits, ceux enfin qui par les places « qu'ils occupaient dans l'ancien régime, rappellent des « prérogatives usurpées par les despotes. »

Qui pourrait le croire ? le parti qui s'était déclaré républicain par excellence, le protecteur exclusif de la liberté la plus étendue, la plus illimitée, applaudit avec enthousiasme à cette conception diabolique, et demanda que sur le champ on en fît une loi. Philippeaux, qu'à sa mort on a couvert de tant de lauriers et de tant de cyprès, s'en déclara l'apologiste ; Vergniaux l'attaqua avec indignation, la repoussa avec horreur ; Cambon la combattit ; Barrère lui-même la traita comme une monstruosité que les despotes les plus déhontés n'auraient su imaginer dans le plus noir accès de leur rage. Après beaucoup de débats, le projet de Lindet fut abandonné.

Duport-Dutertre. — Spirituel, aimable et complaisant, il n'eut que des passions douces, un ton modeste et des manières affables avec tout le monde. Sa profession était celle du barreau ; et quand la révolution, en l'appelant aux fonctions de lieutenant de Maire, à l'organisation de la commune de Paris, lui eût fourni l'occasion de faire approu-

ver sa gestion, il fut le premier ministre que le roi voulut choisir dans la bourgeoisie. L'opinion publique proscrivait tous les autres ; elle applaudit au choix de celui-ci ; et pendant le très long cours de son ministère, eu égard à ceux qui l'avaient précédé ou qui l'ont suivi, il ne lui fut reproché ni orgueil, ni abus d'autorité. Ses fonctions pourtant avaient été aussi épineuses que brillantes ; car la fuite du roi à Varennes l'avait rendu la première personne de l'état ; mais il tenait autant à sa modestie qu'à ses habitudes ; son élévation ne l'avait point étourdi, et il aimait à descendre quelquefois dans le modique logement qu'il occupait avant de monter à l'hôtel du Garde des Sceaux. C'était comme un asile qu'il eût craint de ne plus retrouver, quand le jour des grandeurs serait éclipsé.

Les événements du 10 août auxquels il n'avait pris aucune part, l'enveloppèrent comme tant d'autres dans le décret d'accusation qui le traduisit dans les prisons d'Orléans pour y être jugé par la haute cour nationale. Echappé comme par miracle au massacre des prisonniers de cette ville, que les assassins de Septembre allèrent égorger pendant qu'on les transférait, Duport vint treize mois après apporter sa tête innocente au tribunal de Robespierre. Un même acte d'accusation lui avait donné pour compagnon d'infortune l'illustre et malheureux Barnave. Leur cause n'avait rien de commun ; ils se connaissaient à peine, et leurs principes n'avaient guère de ressemblance peut-être; mais une seule victime ne suffisait pas pour chaque fois à ces bourreaux ; ils les accouplaient au hasard, comme pour accoutumer le peuple à les voir dans la suite accumulées par centaines, quoiqu'elles ne se connussent que par le jugement qui les avait convaincues de complicité. Duport eut beau démontrer son innocence, il eut beau produire les preuves écrites par Marat même, pour rendre témoignage de son patriotisme et de son respect pour la liberté de la presse, ses juges étaient si avides de son sang que le premier juré qui vota, oubliant que les questions étaient individuelles, s'écria avec fureur en prononçant la formule:

sur mon honneur et ma conscience, les accusés sont convaincus...

La déclaration de ce jury fut unanime ; et quand Duport eût entendu son arrêt : « Les révolutions tuent les hommes dit-il, la postérité les juge... »

PÉTION. — Il avait une contenance fière, une figure assez belle, un regard affable, une éloquence douce, des mouvements, du talent et de l'adresse ; mais ses manières étaient composées, ses yeux se doublaient, et il avait dans les traits quelque chose de luisant qui repoussait la confiance. Dès les premiers jours de la Constituante, il y figura, parce qu'il parlait bien et qu'il était membre du Tiers. Ami inséparable de Robespierre, leurs principes étaient alors si conformes et leur intimité si marquée, qu'on les appelait les *deux doigts de la main.* On continua à les mettre sous la même accolade, jusqu'à la fin de 1792. Il est vrai qu'à cette époque ils se détestaient déjà cordialement l'un et l'autre. Robespierre n'était plus rien, il ne voulait même rien être, parce qu'il se réservait pour l'anarchie : car il n'était pas fait pour briller dans une carrière purement constitutionnelle. Pétion, au contraire, avait abandonné l'Angleterre où il vivait avec Madame de Genlis pour succéder à Bailly dans les fonctions de Maire de Paris ; et il s'était acquis dans cette place une telle popularité, surtout après sa destitution à la suite des événements du 20 juin, que Robespierre n'était plus en état de lui pardonner l'idolâtrie qu'on lui portait. Il ne le regarda plus qu'avec envie ; ce n'était plus à ses yeux qu'un rival, puisque le peuple criait : vive Pétion ! Pétion ou la mort ! puisque cette exclamation se lisait sur tous les chapeaux, sur toutes les murailles.

Pétion cependant tenait trop bien, pour qu'on pût l'attaquer ouvertement ; aussi joua-t-il un grand rôle au 10 août. Il avait plusieurs fois visité tous les postes du château, pendant la nuit qui précéda cette journée célèbre ; et ces soins n'avaient pas été perdus puisqu'ils en

avaient assuré le succès. Mais les jours de Pétion étaient si précieux alors, qu'un décret lui défendit de s'exposer d'avantage ; et l'on vit longtemps sur les portes du château cette inscription : « Ici le Maire de Paris eût été assassiné, si un décret du corps législatif n'eût sauvé ses jours. »

Il était encore Maire de Paris pendant les boucheries de Septembre : mais les conjurés l'avaient consigné à la Mairie, en sorte qu'il était pur de ces massacres. Quand Manuel fit à la Convention nationale la proposition de donner à son président une garde d'honneur, et un logement aux Tuileries, Pétion venait d'être porté à la présidence. A la formation de l'Assemblée, certaines gens disaient qu'il visait au trône, et quantité d'autres désiraient qu'il y montât. Mais tout à coup il devint un objet de haine. Il fut mis hors de la loi à la suite du 31 mai ; et l'on ne sait ce qu'il est devenu. Il est mort sans doute misérablement, puisqu'il n'a point reparu au rappel de tous les proscrits (1).

Lacroix. — Devenu de simple avocat de campagne, colonel et maréchal de camp en deux ou trois mois, possesseur de riches propriétés, complice de Danton, il fit semblant de dénoncer, d'accuser Dumouriez, avec lequel il était d'intelligence ; et il favorisait ces tribunes où dominaient le souverain massacreur, les Bacchantes, les coupeurs de têtes, ainsi qu'il protégeait tous ces mouvements désordonnés des sections ; tandis que son ami Fabre d'Eglantine, poète pauvre avant le 2 septembre, qui ne connaissait que des assignations au lieu d'assignats, possédait de quoi soutenir son hôtel, sa voiture, ses gens et ses filles.

Il fut un des grands oppresseurs de la Convention pure dans sa très grande majorité. Il gêna ses mouvements ; il se rangea du côté de ceux qui poussaient des cris, des rugissements, qui parlaient sans cesse de *sans-culotterie ;*

---

(1) Il s'enfuit d'abord à Caen, puis dans la Gironde où l'on trouva son corps au milieu des Landes, dévoré par les loups.

il caressa une municipalité coupable, en état de révolte ouverte. Enfin il fut un des plus ardents provocateurs à l'anarchie, et toujours prêt à couvrir les assassins de sa voix Stentorienne.

En supposant que les adversaires de ces anarchistes eussent eu quelques torts, on n'en comptera pas un seul qui se soit enrichi depuis la Révolution. Ils ont évité tous les comités dans la main desquels était réellement le pouvoir.

Lacroix avait été décoré de la croix de St-Louis le 4 août 1792, et cela ne put ouvrir les yeux à tant de Parisiens stupides. Il fut impossible dès lors de réprimer les vociférations des tribunes, les menaces des coupe-jarrets, les attentats du club des Jacobins, les usurpations de la municipalité.

Un militaire osa dire (je l'ai entendu) : « voulez-vous savoir le moyen de sauver la Patrie ? je vais vous le dire : J'ai bien étudié la Convention ; elle est en partie composée de scélérats dont il faut faire justice, et pour cela il faut tirer le canon d'alarme et faire fermer les barrières. »

Bentabole qui présidait fait semblant de ne pas apercevoir cette provocation à l'assassinat, et complimente le militaire. On lui crie qu'il est un modéré et un Feuillant.

C'est parce qu'on n'a point vu dans les départements la lutte opiniâtre des vrais républicains contre cette société de Jacobins entièrement abandonnée de tous les vrais patriotes, de tous les hommes instruits, de tous les députés qui méritaient quelque estime et avaient quelque pudeur, qu'on a jugé très faussement que la Convention avait été faible ; elle fut forte, courageuse, intrépide jusqu'au 31 mai. Les 73 combattirent encore sur la brèche, paralysèrent des projets de décrets homicides, inspirèrent une sorte de crainte à la municipalité de Paris, la tinrent du moins en respect et ce ne fut qu'à leur retraite, qu'après leur enlèvement forcé que la digue fut rompue, et que tous les crimes inondèrent la France. Le peuple de Paris fut puni de n'avoir su ni les connaître ni les défendre, d'avoir vu lâchement ce dernier attentat qui donna le signal de toutes les violences et de toutes les cruautés.

Il est temps de dire la vérité toute entière : Robespierre et Marat ne furent pas encore les plus criminels. Voyez Collot-d'Herbois à Nice et à Orléans, Tallien à Tours, Billaud-Varennes aux armées ! Le Prussien Anacharsis Cloots applanissait la route de Frédérick Guillaume. Et nous, amis de la Patrie, qui avions en horreur l'exagération dans les mots, la férocité dans le langage, parce qu'elles sont toujours en raison de la lâcheté, nous ne rencontrâmes dans l'esprit du Parisien que la peur de se ranger de notre côté : et lorsqu'il y avait un Condorcet et un Brissot, ce fut un Marat et un Chaumette dont on suivit les étendards !

Il y a plus : lorsque nous dénoncions la confédération de Pilnitz, nous étions les complices de l'invasion de l'ennemi ; enfin nous avions livré Valenciennes au duc d'York ; Condé, Lequesnoy, Landrecy à l'empereur et quand le roi de Prusse qui avait loué des loges à l'Opéra entrerait dans Paris, c'était nous qui devions au spectacle être derrière sa majesté.

Voilà ce qu'à cru le Parisien, et la base d'une accusation qui a envoyé sur les échafauds ou dans les cachots les incorruptibles amis de la liberté et de la gloire nationale.

L'ennemi qui menaçait Paris de sa ruine jouissait de cette funeste erreur ; il savait bien où étaient les traîtres. Les Parisiens toujours aveugles n'ont point encore appris à les distinguer des hommes probes et courageux, tandis que l'Europe entière les distingue.

Dumouriez. — On est fondé à croire qu'il n'est devenu traître, qu'après avoir essuyé un grand revers, et que les injures de Marat ne l'aient déterminé à se séparer d'une Convention qui portait dans son sein un tel homme. Le retour des commissaires près l'armée de la Belgique répandit l'alarme la plus profonde. Je puis attester qu'elle fut générale. On ne parlait rien moins que de faire lever en masse la Nation entière. On craignit de voir renouveler les massacres du 2 septembre, car on criait beaucoup plus haut

contre les riches et les modérés, que contre les Prussiens et les Autrichiens.

Tous les spectacles furent fermés ; et l'on profita de ce premier moment de terreur pour poser les bases du tribunal révolutionnaire. L'organisation de ce fameux tribunal vint avec l'apparition de Lacroix et Danton. Buzot combattit cette proposition comme constitutive du despotisme le plus monstrueux; il ne fut pas écouté. Ainsi la défaite de Dumouriez donna gain de cause au parti de la Montagne, qui sut toujours mettre à profit tous les événements. Son adresse consista surtout à paraître moins audacieux quand le danger l'environnait ; et ses adversaires, naturellement bons et ennemis des violences, étaient destinés à payer bien cher cette indulgence et cette sécurité.

Dumouriez perdit la tête en arrêtant les quatre représentants du peuple. C'était un attentat si misérablement inutile, qu'on ne saurait l'attribuer qu'à cette démence que fait naître la fureur; Paris, d'ailleurs fut très insensible à cette arrestation. Cependant plusieurs croient que Dumouriez fut traître pendant, avant et après qu'il s'était rendu de la coalition.

Abbé Maury. — Je l'ai beaucoup connu ; simple prestolet, il nourrissait déjà l'idée de s'élever aux premiers rangs de la hiérarchie ecclésiastique ; il m'entretenait de son élévation future lorsqu'il n'avait pas de quoi dîner. Il me disait : j'entrerai à l'académie française bien avant vous; et il n'avait pas encore écrit, même un mauvais sermon. Ses premières productions sont ce qu'il y a de plus mauvais et de plus obscur dans aucune langue. Mais il était né avec un esprit d'académicien , un talent de prédicateur, et une audace d'antichambre. Il avait grande confiance dans sa faconde parce qu'il l'avait exercée avec succès sur plusieurs hommes médiocres, et qu'il avait pris du prêtre tantôt le ton souple, le ton élevé, le ton onctueux ; car il aimait à faire le prêtre.

Il a rendu à la révolution le plus grand des services ; car

c'est lui qui a fait le clergé opiniâtre et récalcitrant, et qui, en l'engageant à ne point ployer, l'a fait rompre. C'est encore lui qui mit dans la tête de tous les nobles ce système d'émigration le plus extravagant, le plus impolitique et le plus lâche de tous ceux que l'on pouvait choisir. Ce beau système passa jusque dans la tête du Monarque ; et c'est d'après ses documents qu'il se mit à ruser comme un écolier qui veut se dérober à son préfet. Il se déguise en valet de chambre, et lorsqu'il est dans la voiture partant avec toute sa famille, ils se prennent tous à rire de la surprise, de l'étonnement, de la prétendue douleur des Parisiens quand ils apprendront qu'au lieu d'assister à la procession du St-Sacrement, comme ils s'y attendaient, la nichée s'est envolée, qu'elle est allé trouver les bottes du général Binder.

Tarquin chassé de Rome eut une posture moins humiliante ; mais le nouveau Tarquin, il faut qu'il dîne en route; il est encore affamé de côtelettes, il mange comme un roulier. Vainement la reine veut lui faire ajourner sa goinfrerie ; il arrive trop tard au rendez-vous de Bouillé et de son régiment. Voilà que six hommes arrêtent la voiture ; il craint pour sa chère bedaine, et il crie le premier *arrêtez !* Il passe dans la boutique de M. Sausse, marchand chandelier, qui y voit clair et qui ne se mouche pas du pied. M. Sausse fait son devoir droit comme un cierge

Que le Blondinet (c'est ainsi que Lafayette était désigné à la cour) ait eu le plaisir malin, le plaisir cruel du chat qui laisse trotter la souris pour tomber d'un saut sur elle, qu'il ne l'ait pas eue, toujours est-il vrai que l'abbé Maury avait inspiré à toutes les maîtresses têtes de ce temps-là le projet de fuir, qu'il est l'inventeur de l'émigration, et qu'elle fut adoptée par celui-là même qui pouvait si facilement se séparer d'une haute et insolente noblesse, laquelle n'avait cessé de l'injurier et de le mépriser.

De tous les émigrés un peu de marque, l'abbé Maury et Choiseul-Gouffier sont les seuls qui aient eu de l'esprit ou une heureuse fortune ; le premier est devenu cardinal, et

le second s'est fait, sous le nom de Paul premier, empereur des Russies.

Mais il y en a un plus sage et plus heureux ; il s'est fait cordonnier pour femmes à Hambourg.

LEGENDRE (de Paris) — Lors du procès de Louis XVI, il s'avisa de dire : Voilà bien des formules, des lenteurs ; qu'on le mettre à mort, qu'on le coupe en 83 morceaux, et qu'on l'envoye ainsi aux quatre-vingt-trois départements. Il crut avoir touché le sublime de l'éloquence Montagnarde: il fut acceuilli d'un grand éclat de rire. J'étais à côté de lui lorsqu'il proféra ces paroles, et je me disais : Elles vont faire horreur, et l'on attribuera à tous les membres de la Convention la bêtise d'un seul homme auquel on ne peut fermer la bouche. Par quelle fatalité me trouvé-je assis à côté d'un Legendre et d'un Laurent Lecointre ! Ils parlent de liberté et ils ne savent pas lire !

Legendre était brutal, non parce qu'il était boucher, mais parce qu'il avait cru que la brutalité entrait dans la composition d'un républicain, et celui-là n'était pas républicain, qui ne mugissait pas comme un taureau, et qui ne faisait pas des gestes comme pour assommer un bœuf. Il ne pouvait parler ou gesticuler autrement. Les violences de ce Legendre ont été telles, qu'il voulut plusieurs fois frapper Lanjuinais et le jeter en bas de la tribune.

Après la rentrée des 73, nous demandâmes, dans une Assemblée particulière, le rappel des vingt-deux mis hors de la loi. Je portai la parole : Legendre s'y opposa et dit : Je mourrai plutôt à la tribune ; eh bien ! lui dis-je, tu y mourras !

Il se tut, ainsi que sa clique infernale, et les vingt-deux furent rappelés, c'est-à-dire, ceux qui existaient encore ; et tous ces hommes vertueux ont abattu peu à peu le monstre anarchique. Ce fut Legendre qui dénonça Condorcet, en l'accusant faussement d'avoir cherché à soulever le département de l'Aisne.

CAMBON. — La loi proposée par Buzot, qui force chaque député à donner le bilan de sa fortune depuis l'Assemblée législative et constituante, et de justifier des causes de son accroissement, a toujours reçu sa plus forte opposition de la part des Montagnards. Cambon la trouvait mauvaise, lui qui affectait à la tribune de flatter la multitude. Dès qu'on touchait cette corde, on était un allié de Pitt. Jamais on ne put mettre en vigueur la loi qui leur aurait fait vider les poches. Nous ne refusions pas, nous, le Bilan de notre fortune.

Cambon exerça une dictature financière ; il a commencé le premier à se jouer de l'émission des assignats. Il voulait proscrire l'agiotage ; et pourquoi Cambon n'a-t-il pas fait fermer la Bourse plutôt, comme Clavière n'avait cessé de le demander depuis 1791 ? C'était aller droit à la source du mal. C'est Cambon qui a paralysé et persécuté le talent et le génie de Clavière, parce qu'il connaissait sa supériorité sur ces misérables plagiaires qui lui prêtaient leur étroite conception, en lui suggérant des expédients ruineux ou illusoires.

Le désastre de nos finances fut encore l'ouvrage des Montagnards ; et si l'un d'eux faisait mine de dénoncer de petits dilapidateurs à la tribune, c'était pour se réserver le droit de favoriser le chef des dilapidations. Pourquoi resta-t-il si longtemps à la tête des finances ? C'est qu'il fut le complice des anarchistes qui étaient encore des fripons, et que depuis il s'est coalisé avec eux.

MARAT. — Ce misérable né dans le comté de Neufchâtel en Suisse, d'abord mendiant, puis empirique, qui réunissait la bassesse de la figure et du style à celle du caractère et de l'esprit, et dont l'insolence à la tribune était encore un ridicule, qui ne fut supérieur qu'à ses valets, occupera néanmoins plus d'une page dans l'histoire, et par son inconcevable déité et par sa mort qui fit descendre dans la tombe une jeune héroïne. L'histoire dira donc que si ce vil démagogue, qui a entaché le Panthéon et tous ceux qui l'y conduisirent, poussa une multitude aveugle au pillage

et au crime, il n'eût pas osé lui-même prêcher l'athéisme. Il y eut donc quelque chose de plus abominable au monde que Marat ; ce fut l'esprit de Chaumette et d'Hébert, je dis *l'esprit Jacobin, Cordelier.* L'hypocrite Robespierre sentit bien qu'il aurait pour lui l'assentiment du genre humain en terrassant ces malheureux : mais en recréant l'Etre-Suprême, il n'en eut pas moins la physionomie d'un impie. Pourquoi ? C'est qu'en effet il s'était substitué ce jour-là au Dieu qu'il voulait faire reconnaître.

FOULON. — Foulon pendu en place de Grève, décapité et puis traîné dans les rues, avait vécu de manière à ce qu'on ne pût presque pas le plaindre. Je ne sais s'il prévoyait son sort, mais il avait non-seulement fait répandre le bruit de sa mort, mais même donné le spectacle de son propre enterrement dans sa terre d'Houvion. On y porta le cadavre d'un domestique mort chez lui, qui passa pour le sien, et fut inhumé avec les honneurs dus à un seigneur de terre. Il laissa plusieurs millions et un nom détesté.

On avait trouvé un portefeuille de M. de Berthier-Sauvigny, dans lequel était renfermée sa condamnation. Il était allé dans sa généralité pour retirer des lettres concernant l'affaire des blés, si funeste et si mal éclaircie. Ce sont les paysans de sa campagne qui l'ont arrêté ; des soldats se sont joints à eux, et ont formé cette formidable escorte qui l'a amené à l'hôtel-de-ville. Lafayette s'est mis à genoux pour obtenir le temps de le juger, et n'a pas été écouté ; la fureur était telle, qu'on ne s'est pas même donné le temps de le pendre.

LA HARPE-BONNET-ROUGE. — Le symbole de la liberté qu'on vénérait au commencement de la révolution, a depuis été profané ; je l'ai vu sur la tête de *Dumouriez.*

Dans une des séances du Lycée républicain, *La Harpe,* en pérorant avec chaleur, dit : « On prétend que le *Bonnet* « *rouge* raffermit les têtes républicaines. Je déclare qu'il « fait fondre la mienne » Il l'ôta.

Le lendemain parut une affiche :

A VENDRE

Un *Bonnet rouge*, doublé de taffetas tricolore, avec une riche houppe de soie. S'adresser au portier de *Panckouke* (1) et demander le *petit* Lucain (2). On le trouvera nuit et jour à son bureau. Il recevrait en échange une perruque à trois marteaux dans le genre académique. On ferait d'ailleurs la remise au libraire, si l'acquéreur du *Bonnet rouge* voulait souscrire pour le *Harpiana*, ou recueil des bons-mots de l'auteur de *Gustave*. Cet ouvrage est imprimé : il aurait déjà paru ; mais l'éloge que l'auteur doit en faire dans quelques journaux qu'il rédige, ne l'est pas encore.

L'ABBÉ DE BOISLAURETTE. — Il fut curieux : aumônier de la garde nationale parisienne, il qualifia le vœu de continence des ecclésiastiques, de vœu insensé, sacrilège, antisocial, etc. « Mais s'écrie-t-il éloquemment, quelle puis-« sance pourra relever de ce vœu ? Rome ? Dans cette « sainte cour, on ne termine rien. Les affaires s'y font si « lentement... si lentement !... Et notre mariage est si pressé! « si pressé ! et moi, comme l'un des aumôniers de l'armée « parisienne, je suis si pressé, si pressé de lui donner un « bon soldat !... Sorbonne, prends tes fourrures, assemble-« toi et prononce. Censure si tu veux, excommunie, anathé-« matise ; je ne crains point ta foudre. *Vel duo, vel nemo;* « voilà la seule thèse que je te présente ; elle est sacrée, elle « est sublime ; si tu oses la déchirer, le roi de la nature « te condamne et m'approuve. Avec son approbation, je « me passerai de la tienne. »

Comment la religion, la religion de celui qui a maudit le figuier stérile, a-t-elle pu faire un crime d'un plaisir que les *anges bénissent autour du lit nuptial, en se couvrant le visage de leurs ailes, de peur sans doute d'envier à la terre un bonheur qui n'est pas celui du ciel ?* Est-il donc si facile

(1) Célèbre éditeur-libraire.
(2) La Harpe avait traduit *Lucain*.

d'écraser son cœur sous les marches du *sanctuaire ?* Ils domptaient leurs corps, les Bernard, les Benoît, les Dominique ; mais c'était dans des étangs glacés, sous des cercles de fer, sur des épines et des orties. Leur peau sous la discipline devenait le cuir d'un Nègre. Ils disaient tous que c'était un plus grand miracle de conserver sa virginité, que de ressusciter un mort. Aussi Brigitte assure-t-elle que de son vivant elle a vu en enfer beaucoup d'écclésiastiques, *qui avaient tourné au préjudice de l'espèce, l'attrait donné pour la multiplier.* C'est m'expliquer le mot de Saint-Basile : *Je ne sais ce que c'est qu'une femme, et pourtant je ne suis pas vierge.* Le Prieur des Chartreux avait permis au novice *Séguier* de sonner la cloche toutes les fois qu'il éprouverait des accès de concupiscence, afin que ses confrères se missent en prières. La communauté se lassa de prier, et l'enfant de *Bruno* sentit qu'il aurait moins de mal à devenir chancelier de France.

« Si le clergé encore fier et hypocrite, toujours jaloux de « l'inutile réputation des Saints, dit M. Manuel, dont « j'emprunte cet article, prétendait que ceux qui tiennent « un Dieu dans leurs mains, et voient des reines à leurs pieds « ne doivent pas descendre jusqu'aux besoins du vulgaire, « je vais dévoiler les œuvres libertines de ces célestes « missionnaires, qui dévouent à l'enfer les passions des « âmes honnêtes et sensibles. J'ai en main la lettre de « l'*Inspecteur*, le verbal du *Commissaire*, la confession signée « du délinquant et la reconnaissance de son supérieur à « qui on les ramenait sans doute quand il n'avait pas de « quoi acheter sa grâce, etc, etc. »

L'auteur que je viens de citer donne ensuite la liste nombreuse, plaisante et authentique de tous les *tonsurés* pris en flagrant délit par la police, dans les endroits où canoniquement ils ne devaient pas se trouver.

DESPRÉMESNIL. — Lorsque la cour tint un parlement prisonnier dans le sanctuaire de la justice, et porta la hache sur la porte de ce tribunal dont la modération voulait lui

épargner le coup qui la renversa (car c'est par ce coup que le trône fut véritablement frappé), ce conseiller au parlement de Paris jouait un rôle. Il détermina peut-être le premier choc de la révolution. Il s'était dévoué sous le despotisme de la cour avec un courage digne d'un vrai Romain ; mais il était noble, député de la noblesse ; et après avoir soulevé tous les parlements contre l'autorité royale, il en redevint l'humble valet.

Ce changement ne fut pas rare parmi tant d'hommes qui semblaient nés pour être républicains. Mirabeau revenait sur ses pas lorsque le poison l'arrêta. On eût dit qu'il se souvenait du comité des trente tyrans d'Athènes, qui pesa encore beaucoup plus sur la république qu'un seul Pisistrate.

On attribue le changement de Desprémesnil à un bon mot de Madame de Polignac, qui dans un dîner de parade avait dit hautement : qu'on mît les sceaux devant M. Desprémesnil. Elle parlait des seaux à rafraîchir, et l'on débita qu'il avait cru voir dans ce calembour le présage de sa nomination au ministère de la justice.

Il fut petit dès qu'il ne se trouva plus dans un corps de magistrature ; et la tribune qui a tué tant d'hommes réputés pour être éloquents, ne laissa voir qu'un conseiller au lieu d'un orateur.

Il fut souffleté à la journée dite des poignards ; et à son retour de Coblentz, reconnu sur la terrasse des Feuillants, il faillit devenir la victime du peuple. Pétion vint le débarrasser ; Pétion était alors dans toute sa gloire ; Desprémesnil tout en sang dit au Maire de Paris qu'il n'aimait pas : *Et moi aussi, Monsieur, j'ai été porté en triomphe par le peuple.*

Pitt et Cobourg. — Ces deux noms ont été répétés jusqu'à la satiété. Il n'en est pas moins vrai que Pitt a été le plus déterminé soudoyeur qu'on ait encore vu dans les annales du monde ; il aura perdu ses guinées. Renard Pitt a été dans son genre , a été dans son rôle aussi opiniâtre

et aussi borné que le fut Robespierre ; sa haine n'avait qu'une direction ; elle ne fut ni ingénieuse ni inventive ; elle l'a aveuglé ; et tout le mal qu'il nous a fait retombera sur son propre pays ; la forme de son gouvernement sera inévitablement changée.

Pour Saxe-Cobourg, prince et général allemand qui commandait les troupes Autrichiennes il y a quatre ans, après avoir été battu plusieurs fois par nos Républicains, ce grand maître de l'art a mis promptement ses talents, sa réputation et sa gloire à couvert, en avouant qu'il n'entendait rien à la tactique de nos écoliers militaires.

MONSIEUR. — Les *choses* s'usent à force de s'en servir ; les *mots* s'usent quand on ne s'en sert plus. Celui de *Monsieur* en est un exemple parmi nous. Le mot *Citoyen* l'a remplacé presque généralement, mais bien difficilement.

Dans une Assemblée primaire, on faisait l'appel nominal. Le président appelait chaque membre un peu riche, *Monsieur*, et les autres par leur nom tout court. Il appela ainsi sans respect un jeune vigneron... « Je vous y attendais « s'écria celui-ci : pourquoi distinguez-vous les citoyens ? « Pourquoi ne m'appelez-vous pas *Monsieur*, tout comme « vous avez appelé mon voisin ? Avez-vous oublié la poli- « tesse nouvelle de l'égalité ? Souvenez-vous que chacun « de nous est *Monsieur*, ou que personne ne l'est »

Dans tous les bureaux d'administration quelconque, dans tous les tribunaux, le mot *Monsieur* est proscrit.

LOISEROLLES. — L'histoire déroulera les vues générales du Décemvirat dans l'invention de ce système, et sa combinaison principale avec la guerre de la Vendée, ainsi que le projet infernal de son application à toutes les parties de la République ; un tel poison n'a pu être soufflé que par le cabinet St-James.

Comment a-t-on pu trouver tant de geôliers, tant de bourreaux obéissants, tant d'applaudisseurs qui suivaient les charriots funèbres, qui comptaient le nombre des victimes

en calculant avec un horrible sang-froid si ce nombre allait en augmentant ou en décroissant. Le théâtre de la Guillotine ne manqua jamais d'un cercle de spectateurs. Déjà l'on parlait d'établir un puisard en pierre sous l'échafaud et d'y ménager des couloirs pour le sang humain ; déjà l'architecte avait tracé le plan de cette bâtisse : et puis, que l'on calomnie les arts !

Au milieu de tant de victimes, il y a un nom qu'on ne saurait oublier, parce qu'il rappelle tout l'essor de la tendresse paternelle.

L'infortuné Loiserolles reçoit à la Conciergerie un acte d'accusation; c'était celui de son fils. Il garde le silence ; il dissimule ; il obéit à la voix du guichetier qui lui signifie l'ordre de descendre au greffe. Il marche cachant la joie qu'il avait de sacrifier sa vie pour la conserver à son fils. L'erreur ne fut point reconnue, parce qu'il fit tout pour la rendre complète; il tremblait que son fils, qui ignorait ce dévouement, ne vînt réclamer sa place. Ce vieillard vénérable, lié à la planche, s'écria : *j'ai réussi ;* et sans doute il reçut sans regret le coup de la mort. Mais comme si le Ciel eût attendu cette dernière et généreuse victime pour manifester tout son courroux, la justice vengeresse se déclara enfin : le même jour elle tonna sur le crime, le même jour les tyrans furent foudroyés ; et tous ces décemvirs ivres de sang montèrent le lendemain à l'échafaud.

Jamais il ne fut imprimé sur aucun criminel un plus terrible cachet de réprobation que celui qui marqua l'agonie de Robespierre. A moitié tué de la main de son frère ou de la sienne propre ; (car la version est encore douteuse) le visage enveloppé de linges sanglants ; poursuivi par les imprécations et par les cris d'allégresse du peuple; lisant sur tous les fronts le plaisir de la vengeance, et la chute de son épouvantable système ; montant à cet échafaud que je lui avais prédit dans les jours de sa toute puissance ; outragé par le bourreau qui déchira avec dédain l'appareil de sa blessure, s'il ne crut pas en ce moment à la justice divine, c'est que c'était un automate sorti



CAFÉ DES PATRIOTES

Peint par Swebach-Desfontaines, gravé par J.-B. Morret.

des enfers pour punir les humains. Mais non... Je crois qu'il dut s'étonner et même se plaindre de ne pas voir autour de lui tous ses complices. Plusieurs respirent encore... mais attendons quelle sera leur fin.

On a dit et répété que Robespierre avait sauvé et voulait sauver encore les 73 représentants du peuple détenus pour leur ferme et généreuse protestation contre la journée du 31 mai ; il n'en est rien. Robespierre nous tenait en ôtage pour maîtriser le côté droit ; et nous devions être égorgés dans la nuit qui précéda le 9 Thermidor. Nous avons vu tous les apprêts de notre mort; les armes, les flambeaux, tout était prêt ; les fosses étaient creusées ; on attendait le signal. O sainte Providence que j'adore ! tu daignas m'envoyer dans cette nuit même le sommeil le plus doux et des songes célestes ! Il entrait dans tes desseins que les 73 ne périssent point ; ils étaient innocents et ils avaient voulu sauver la France de ses grands désastres. Non, je n'ai jamais craint la mort ; j'avais un pressentiment secret que l'auteur de tout bien et de toute justice nous ferait triompher. Dans ces temps d'oppression et de calamité, mon oreiller me fut toujours doux. En pourriez-vous dire autant, Robert-Lindet ?

Et toi, farouche Amar, je me souviens de tes larmes de crocodile, quand tu vins nous visiter aux *Madelonnettes*, (1) après avoir assassiné les vingt-deux. Et comment comptais-tu sur ta puissance ? tu ne connaissais ni toi ni les hommes ! Tu fus féroce, et tu n'as point de remords ! Autant vaut que tu vives que de périr sous une main justement vengeresse. Le mépris te fait grâce !

LOUVET. — Il eut un père dur et brutal, dont l'organisation commune ne pouvait deviner le secret de l'organisation de son fils. C'est de là probablement que s'alluma dans son âme cette haine des tyrans, qui ne s'est éteinte qu'avec ses

(1) Du 17 vendémiaire an II (8 octobre 1793) au 3 brumaire an III (24 novembre 1794) Mercier fut transféré de la Force aux Madelonnettes, de la prison des Anglais à celle des Fermes, puis à Port-Libre.

jours. Il attaqua le trône; il dénonça Robespierre; il demanda l'acte d'accusation contre les frères de Capet; il s'éleva avec une grande force d'indignation contre la noblesse, cette caste usurpatrice, obstacle continuel à tout développement de grandeur et d'énergie dans la nation; il fut républicain jusqu'au dernier soupir : tous les genres d'outrages lui furent prodigués.

Il y a des moments dans la vie où l'homme vertueux, réagissant contre l'injustice et l'insolence, est tenté de renoncer publiquement à l'estime des hommes. Louvet, au-dessus des clameurs de la calomnie, leur répondit en combattant sans cesse, en se trouvant partout sur la brèche.

L'aveuglement universel de la capitale sur Robespierre, enhardit les conspirateurs ; le parti du devoir et de la vertu fut abandonné ; mais notre républicanisme restera sans tache. J'ai partagé toutes ses opinions ; pour récompense de ses vertus et de ses talents, que n'a-t-il vu comme moi le 18 Fructidor ! (1)

LE CARDINAL DE LOMÉNIE

CET archevêque qu'on annonçait comme une sorte de libérateur, vint s'emparer de la scène. Pour prix de ses promesses magnifiques, il fallut le décorer du titre de principal ministre. Tout son ministère fut employé à ruiner sa réputation, et à revêtir son inutilité de toutes les plus grosses abbayes qu'il put attraper.

Il avait voulu ajuster l'impôt du timbre à son plan ; mais n'ayant point su gagner le Parlement qui refusa d'enregistrer, il déploya toutes les ressources de son génie en faisant assiéger le palais par les gardes-françaises et par les gardes suisses. On enleva par ordre du roi un membre du Parlement au milieu de la chambre des pairs. Certes,

(1) J.-B. Louvet, auteur des *Amours de Faublas*, directeur du journal *La Sentinelle*, était mort le 25 août 1797.

la Révolution pouvait arriver ce jour-là, mais les Parisiens en masse s'embarrassaient peu du Parlement ; ils ne se soulevèrent, comme je le prouverai dans la suite, que parce qu'à l'instant de l'audacieuse et absurde manœuvre du 11 juillet et du 12 suivant, les uns tremblèrent pour leur argent, et les autres pour leur vie ; j'étais de ces derniers, et je puis attester que je ne respirais plus que pour ma défense personnelle contre les troupes de la cour. Si Versailles n'eût pas menacé Paris de la manière la plus évidemment hostile, Paris serait encore tranquille. Mais jusques aux poètes et aux écrivains, tout prit les armes alors, parce que l'étrange caracole du prince Lambesc, que je ne cesserai d'appeler un bon patriote, acheva de jeter la consternation de toutes parts, et, bientôt, il n'y eut qu'un cri immense dans tous les quartiers, et ce cri appelait la vengeance.

Je suis donc fondé à dire qu'il ne faut point chercher les causes de la Révolution dans des faits éloignés. Ce fut la vue des canons et tout cet appareil de guerre, ce fut un coup de sabre sur la tête chauve d'un vieillard, ce fut l'heureuse impertinence du prince de pénétrer dans les Tuileries, un jour de dimanche, et de les violer à la tête de sa troupe à cheval, qui fut comme le signal du désespoir et qui électrisa toutes les têtes au point qu'une pareille commotion étonna jusqu'à ceux qu'elle emporta. Une pareille insurrection ne se combine point : elle peut arriver chez le peuple le plus paisible. Le Parisien ne songeait point à dévorer Versailles ; c'est Versailles qui a forcé Paris à le dévorer.

FABRE D'EGLANTINE

Les monstres se dévorent entre eux ; ils se sont armés les uns contre les autres du fer dont ils frappaient l'innocence ; ils se sont fait justice. L'humanité et la liberté n'avaient pas de larmes à répandre sur leur anéantissement.

Fabre d'Eglantine est de ce nombre ; il fut le promoteur de l'infâme régime révolutionnaire, il fut son panégiriste : il fut l'ami, le compagnon, le conseiller, de ces proconsuls homicides qui ont porté dans toute la France le fer et le feu, la dévastation et la mort.

Pourquoi affecte-t-on aujourd'hui de donner des regrets à des brigands subalternes qui n'eussent mérité que le mépris, si la tyrannie, en les frappant pour ses vues particulières, n'eût éveillé sur eux une espèce d'intérêt.

Cette Montagne, ou plutôt comme je l'appelai dès les premiers jours où je siégeai dans l'enceinte, ce *cratère* qui a vomi toutes les laves brûlantes de l'ignorance et du crime, avait deux sommets également odieux à tout ami de la patrie et de la liberté publique.

Pour moi, qui n'ai suivi ni les drapeaux de Marius ni ceux de Sylla, également opposé à ces chefs qui ont constamment travaillé pour leur élévation, et jamais pour la République, c'est comme républicain que j'ai détesté leurs principes démagogiques.

Je n'examinerai point si les mains de Fabre-d'Eglantine furent souillées de dilapidations ; je sais qu'il fut un promoteur d'assassinats, et je l'en accuse devant la postérité.

Comme poète, il avait du talent. Le *Philinte de Molière* est une excellente comédie. Il est à remarquer que Rousin faisait aussi des pièces de théâtre, mais mauvaises ; que Dubuisson fut un poète dramatique très obscur ; que Grammont était comédien ; que Collot-d'Herbois, comédien, était auteur aussi dramatique, qu'il avait même fait une pièce en l'honneur du *portrait de Monsieur*. Plusieurs comédiens, ce qui est à remarquer, furent les fauteurs déterminés de cette hideuse anarchie qui a inondé notre pays de sang, qui a transformé les Français en instruments de forfaits ou en lâches spectateurs des plus affreuses atrocités.

BOISSY-D'ANGLAS

SURNOMMÉ *Boissy-Famine.* Il fut maître-d'hôtel du frère du roi, pensionnaire de la cour ; il me semblait, quand il parlait, tenir toujours la serviette sous le bras, ainsi que je voyais à Pastoret sa robe parlementaire qui lui tombait jusqu'aux talons.

On ne sait pas encore si ce Boissy-d'Anglas n'était pas d'accord avec les assassins de Féraud, quand il parut impassible en saluant la tête sanglante qu'on lui offrait ; les coups de carabine percèrent les planches à quatre pieds de lui. Fidèle au plan de la réaction royale, il batailla pour elle jusqu'au 18 fructidor, terme de son rôle.

Il avait signé la protestation des soixante-treize. Tout étonné d'avoir fait un acte de courage, ou plutôt ayant peur, il supplia pour effacer sa signature. Cette grâce lui fut accordée par le mépris.

L'idée d'organiser une famine n'était pas neuve ; la cour en avait quelquefois usé ; durant l'été de l'an III Boissy-d'Anglas mentit comme un Barrère, et favorisa, comme un des agents les plus actifs de la faction des Anglomanes, cette disette désespérante, au moyen de laquelle on comptait conduire un peuple affamé à demander un roi.

En récompense du long jeûne qu'il avait éprouvé, le peuple de Paris le renomma député, et son nom était le premier dans les listes qui furent envoyées dans les départements. Quand je dis le peuple de Paris, je veux parler de ces sections qui semblent d'accord avec le cabinet de St.-James, tant elles sont opposées au génie de cette liberté qui enfanta tant de prodiges.

A ce Boissy-d'Anglas était lié cet exécrable Aubry, le plus lâche, le plus mince des hommes, et qui se croyait déjà un second Monk, mais qui sans talent, sans esprit, n'ayant pas même l'audace momentanée du conspirateur, obtint

cependant une terrible influence après les journées de Prairial. Il destitua Bonaparte.(1)

Il fut le fléau des armées françaises ; il congédia avec une froide insolence presque tous les braves officiers républicains qu'il remplaça par des chevaliers du poignard, par des gardes du corps et autres gens dévoués à la cause de la royauté.

Jamais la République ne fut plus en danger que lors des opérations de cet artificieux et froid scélérat, qui enchaîna la valeur de nos troupes, et il était temps que le 18 Fructidor frappât tous ces Clichiens qui allaient tous, sous l'infâme Carnot, trahir et ensanglanter la patrie.

Il faut dire encore que Boissy-d'Anglas et Aubry étaient parmi les folliculaires royaux, les plus plats et les plus mauvais écrivassiers de leur espèce.

COUPEUR DE TÊTES

Ce monstre ! je l'ai vu : il fut longtemps esclave à Maroc, dont le souverain compte au nombre de ses menus plaisirs, celui de faire sauter cinq à six têtes chaque matin avant de déjeûner. C'est là qu'il s'est exercé par force à l'horrible métier qu'il fit ensuite par goût à Paris.

On rapporte qu'à Versailles, cet homme féroce, pour empêcher que la pluie n'enlevât le sang qui colorait sa barbe (qu'il porta longtemps), la tenait à l'abri sous sa redingote. Il disait en revenant à Paris après la nuit du 6 Octobre 1789 : *C'était bien la peine de me faire aller là-bas pour deux têtes !*

Il se vantait d'avoir arraché le cœur à *Foulon* et à

(1) Déporté par le Directoire à Cayenne, Aubry parvint à s'échapper en 1799, mais mourut en route.

Berthier ; et prétendant avoir fait un acte de patriotisme; il voulait demander une médaille civique à l'Assemblée nationale. On se le montrait dans les rues comme l'on montre un *Gagne-Petit*.

Eh ! comment a-t-on pu obéir à ces proconsuls, qui fauchaient l'espèce humaine ? Quelle est donc cette légion de bourreaux qui a inondé la France de sang ? Il faut bien aimer les hommes pour les aimer encore. Après cela ils se sont prosternés devant le buste de *Marat*, et ont admiré la gigantomachie de *Collot* : et l'on a rencontré dans chaque ville, dans chaque bourg un *verrou-animal*, c'est-à-dire un guichetier, des charpentiers d'échafauds, et des satellites autant que l'on en a voulu. Si la nation française n'eût pas été plongée dans un sommeil léthargique (sauf nos braves soldats), aurait- on vu tel excès de lâcheté et d'abnégation ? Mais nos soldats étaient occupés à foudroyer l'Autrichien, à purger le territoire de la France.

Le coupeur de têtes sortit des comités révolutionnaires, des clubs révolutionnaires payés à quarante sols par individus (ces imaginations de l'affreux Danton), des armées révolutionnaires, tout alors était révolutionnaire. L'on imprima *logique révolutionnaire*. Quelle éclipse de l'esprit humain ! Où sont les principes d'une logique révolutionnaire ? Comme ce langage a régné, nous devons en faire mention ici.

On appela d'abord la Guillotine le coupe-tête, cette invention qui, en dispensant de se servir de la main du bourreau, a multiplié les exécutions, et a favorisé peut-être plus que tout le reste la sanguinocratie des deux épouvantables comités. Mais le terme coupe-tête n'a point prévalu.

On dit la *Guillotine* ; on a dit le *règne de la Guillotine*, la *raison de la Guillotine*. Si l'on eût dit à Montesquieu que ce mot serait un jour placé dans le dictionnaire politique de la nation française, qu'aurait-il pensé ?

BON A SAVOIR

On sait aujourd'hui que *Monsieur* de Blankenbourg était le plus grand ennemi de son frère et de son roi, qu'il préparait sourdement toutes les embûches où il pouvait tomber, croyant recueillir pour son compte tout le fruit qui résulterait de sa perte. C'était un bel esprit que ce *Monsieur*; et comment passait-il pour tel ? Le voici : voici comme monseigneur avait de l'esprit douze fois par semaine, et pouvait parler devant un cercle d'Académiciens. Il pouvait parler, dis-je, à peu près par le même procédé que la poupée parlante des boulevards répondait aux demandes des crédules et curieux parisiens.

Un nommé *Férès*, son valet de chambre-secrétaire, lui communiquait sur des sujets préparés et convenus, les demandes et les réponses. Quand monsieur sera à son petit lever, disait *Férès* à Monsieur, j'ouvrirai une question difficile. Sur ce sujet, ses favoris présents donneront la torture à leur esprit pour la résoudre ; et sur le champ, par une réponse adroite et imprévue, monsieur les tirera d'embarras, et tout le monde alors s'écriera : *Monsieur est un puits de science ; monsieur est le prince le plus instruit du royaume.*

Le comte de Provence, gorgé périodiquement de l'esprit de son secrétaire, ne rappelle-t-il pas la voix humaine de l'orgue qui ne résonne si plaisamment que par l'intermédiaire de l'organiste caché derrière les tuyaux. Au temps présent, il y a des fournisseurs d'esprit et plus que jamais. C'est que tous les hommes en place en ont besoin plus ou moins ; et quand ils ne font pas ou ne peuvent pas faire, ils font faire.

Il y a donc des fournisseurs de tout genre, fournisseurs de pain, fournisseurs de viande, fournisseurs de vins, de vinaigre, d'eau-de-vie, fournisseurs de harnois, de selles,

de bâts, fournisseurs de chandelles, de pipes, de jambes de bois, de béquilles, enfin des fournisseurs d'esprit, mais ce sont ceux qui gagnent le moins, parce qu'on n'y a recours qu'à la dernière extrémité, et que l'on marchande encore.

NICHES

Avant la Révolution, Monsieur, frère du roi, malgré le poids énorme de son individu, faisait de l'esprit, et tenait bureau d'esprit. Là, se préparaient maintes épigrammes, maintes niches contre les pauvres Parisiens. On cherchait à les mystifier ; on leur annonçait dans le journal de Paris les choses du monde les plus ridicules, et c'était là l'ouvrage de la coterie ; ils envoyaient Beaumarchais à Saint-Lazare se faire fouetter à cinquante cinq ans ; ils vivaient de bons mots, ils s'extasiaient de leur bon goût et de leur esprit.

Cette coterie déplut aux gens de lettres qui, blessés par le caractère méchamment caustique du gros prince, réagirent contre lui dans l'opinion publique. Il fut peint comme un mauvais auteur président d'un aréopage littéraire, où il n'était que le prête-nom de tout ce qui s'y disait.

Le gros prince se mêla aussi de conspiration et joua un rôle dans l'affaire du marquis de Favras (1), d'autant plus maladroit et d'autant plus lâche, qu'il se démasqua pour tout œil exercé, et qu'il fut cause de la pendaison du marquis qui poussa la complaisance jusqu'au point de taire le nom du prince; dernier acte de courtisan que tous les courtisans trouvèrent sublime. Le gros prince prit la fuite au départ du roi pour Varennes, et, tour à tour, régent du royaume et

---

(1) Le marquis de Favras, à la tête d'un complot ayant pour but d'égorger Necker, Bailly et Lafayette et de mettre Louis XVI à la tête d'une armée contre-révolutionnaire, fut exécuté le 19 février 1790.

monarque *in partibus*, il fut appelé le gros régent et le roi de Vérone.

Les contre-révolutionnaires l'appellent Louis XVIII. Sa nullité est si bien prononcée, que les républicains eux-mêmes lui donnent ce titre par dérision.

Sa conduite ne fut pas tout à fait indifférente aux progrès de la Révolution. On eût dit qu'il prêtait la main à toutes les sottises de la cour pour en recueillir le fruit ; mais on devina ses intentions, et il tomba dans un mépris tel, qu'il ne peut se métamorphoser en oubli.

SAMSON

C'EST le bourreau : Voltaire a dit que c'était au bourreau à écrire l'histoire des Anglais ; l'on pourrait dire de même que ce serait à Samson à écrire celle du règne de la terreur.

Quel homme que ce Samson ! impassible, il ne fit jamais qu'un avec le couperet du supplice. Il fit tomber la tête du plus puissant monarque de l'Europe, celle de sa femme, celle de Brissot, celle de Couthon, de tous les adverses, et tout cela d'un front égal ; il fit couler en ruisseau le sang mêlé des princes, des législateurs, des plébéiens, des philosophes. Si l'on a appelé un geôlier *un verrou-animal*, on peut appeler Samson *la Hache-Guillotine*. Il abat la tête qu'on lui amène, n'importe laquelle. Quel instrument ! quel homme ! il dut craindre de rester seul un jour dans Paris.

Que dit-il ? que pense-t-il ? A-t-il fait réflexion qu'il avait mis à mort tous les chefs des partis contraires : Charlotte Corday et Fouquier-Tinville, l'épouse de Roland et Henriot.

Je voudrais bien savoir ce qui se passe dans sa tête, et s'il a regardé ses terribles fonctions uniquement comme un métier. Plus je rêve à cet homme, président du grand

massacre de l'espèce humaine, abattant des têtes couronnées sans froncer le sourcil, de même que celle du plus pur républicain, plus mes idées se confondent.

Il a vu la jeune fille à la veille de ses noces affronter le trépas avec plus de sang-froid que le fameux d'Estaing (1) qui avait rempli l'Europe des récits glorieux, de sa bravoure et de son intrépidité. Comment dort-il après avoir reçu les dernières paroles ou les derniers regards de toutes ces têtes coupées ?

En vérité je voudrais être dans l'âme de cet homme pour quelques heures ; j'y surprendrais peut-être quelques idées qui nous sont inconnues. Il a vu mourir dans l'ivresse le farouche Danton, dont tous les décrets sentaient le vin ; il a vu Robespierre et ses odieux satellites à leur dernier moment frémir, pâlir, suer de la terreur dont ils avaient glacé les Français : il eût coupé la tête à Condorcet comme à Marat. Quel singulier homme ! et son existence n'est pas un problème !

Il a entendu ces milliers de femmes furies applaudir avec des cris forcenés à cet épouvantable déluge de sang. Il dort, dit-on ; et il pourrait bien se faire que sa conscience fût en plein repos.

La Guillotine l'a respecté, comme faisant corps avec elle ; l'on ne s'est jamais avisé de condamner au feu la planche roulante qui amenait les victimes sous le tranchant fatal. Il est vrai qu'il ne fut point tout à la fois, comme l'exécuteur de la justice de Nantes, bourreau, président de société populaire, et témoin gagé pour déposer contre les prévenus. On ne se disputa point comme à Nantes le bonheur de l'avoir pour gendre ; on ne vit point comme à Nantes des personnes de tout rang et de tout état l'aborder d'un air caressant et presser amicalement ses mains sanglantes ; et les Parisiennes ne portèrent point à leur oreille,

(1) Lieutenant-général des armées navales sous Louis XVI. Pour sauver sa tête, s'enrôla dans le parti de la Révolution et accabla la reine lors de son procès. N'en fut pas moins condamné à l'échafaud en 1794 et y monta avec la plus grande lâcheté.

comme bien des femmes de Nantes, des Guillotines de vermeil.

Il reçut, dit-on, des excuses de la reine, lorsque, sur l'échafaud, elle eut posé par mégarde le bout de son pied sur le sien. Que pensa-t-il alors ? il fut longtemps payé des deniers du trésor royal : quel homme que ce Samson ! il va, vient comme un autre, il assiste quelquefois au théâtre du Vaudeville ; il rit, il me regarde ; ma tête lui est échappée, il n'en sait rien ; et comme cela lui est fort indifférent, je ne me lasse pas de contempler en lui cette indifférence avec laquelle il a envoyé dans l'autre monde cette foule d'hommes tant du premier que du dernier rang : il recommencerait si..... et pourquoi pas ? N'est-ce point là son métier ?

Quand les charretées de ces innombrables victimes étaient traînées par trois ou quatre haridelles, comment ne s'est-il pas trouvé dans l'espace de quatorze mois quarante hommes déterminés, perçant le flanc des haridelles, et donnant ce grand signal de courage propre à le réveiller dans l'âme de leurs concitoyens ? Mais non ! tous les braves étaient morts ou aux armées ; et la terreur était telle que si l'on eût dit à un particulier : « A telle heure la charrette passera devant ta maison, tu descendras, et tu t'y placeras » le particulier aurait attendu la charrette, aurait descendu son escalier, et s'y serait placé ?

MUSCADINS

Espèce d'hommes occupés d'une parure élégante ou ridicule, qu'un coup de tambour métamorphose en femmes. « Le fils du *Czar Pierre I*, s'est brûlé les doigts, » dit un de nos écrivains, « pour n'être point forcé au travail que son père exigeait de lui. » Nous avons vu un *Muscadin* se résoudre à se faire couper l'index, pour éviter de porter

les armes contre l'ennemi. Il aurait dû le conserver pour manier l'aiguille ou la quenouille

Ils formèrent l'opposé des sales Jacobins.

On aurait cru qu'une jeunesse ardente allait embrasser les principes républicains ; mais cette jeunesse était riche, efféminée, et voulut se distinguer partout de ceux qu'elle appelait les *habits bleus*. Les muscadins furent moqués, rossés, battus, quand ils voulurent avec *leurs oreilles de chiens* et leurs *cadenettes* narguer les républicains. S'ils étaient les plus forts c'était bien rarement ; et quand ils se trouvaient quatre contre un.

Ils font les royalistes à bas bruits ; mais les émigrés les méprisent encore plus qu'ils détestent les patriotes.

TOUS LES PARTIS DÉVOILÉS

Tel est le titre d'une brochure de trente-deux pages, dans laquelle l'auteur, dont je suis loin de partager les opinions n'a pas laissé que de bien saisir quelques nuances de la révolution. Voici comment il peint les principales factions qui ont joué un rôle dans ce grand drame.

Les *Jacobins*: Ce parti hachant et haché tour à tour est très considérable : il a deux liens très forts, la sottise et l'entêtement. La persécution en a fait un corps : ils se regardent comme opprimés. On les accuse tous d'être criminels, c'est ce qui les perpétue.

Les *Feuillants* : Secte hermaphrodite, cédant tour à tour à la force, à la peur et à l'orgueil ; serviteurs perfides, amis impuissants, ennemis dangereux.

Sociétés populaires : composées de meneurs et de menés, qui se sont crus le *souverain*, quand ils ont eu la clef de toutes les prisons, et obtenu l'impunité de tous les crimes.

Les *Royalistes :* Ils n'en ont que le nom, ils tâchent de se faire payer.

Les *Jeunes gens* ont aussi formé un parti. Les plaisirs de la jeunesse ont été un jeu de comédie marqué au coin de l'absence du goût et même de la moralité.

Quand une révolution ne fait pas ressortir les vertus, ce sont des vices qui en rejaillissent ; et c'est le cas de notre jeunesse. Dans les villes elle n'a que changé d'esclavage, elle est abrutie par la folie du jeu connu sous le nom d'agiotage.

Les *Montagnards :* Il y en avait trois classes : les habiles, les forts et les imbéciles. Les habiles furent bannis, les forts condamnés à l'échafaud, les imbéciles se sont sauvés entre deux eaux.

Les *Dantonistes :* devinrent les opposants des habiles, et ne sont pas encore détruits.

Les *Soixante-treize :* reste de plus de cent individus arrachés du sénat aux journées désastreuses du 31 Mai et 1er Juin... Ils ont regagné la victoire...

Le *Marais :* gens mitoyens qui haïssaient les Montagnards par aversion pour le crime, plutôt que par goût pour la vertu. Ils parlent principes sans trop les connaître : ils seraient devenus Dantonistes pour renverser Robespierre.

ARBRES DE LIBERTÉ

C'EST un superbe végétal qu'un arbre ; dans les beaux jours de la Révolution les arbres de la liberté cheminaient de tous les bois voisins, déplaçaient les pavés, prenaient racine au pied des maisons et mariaient leur verte chevelure aux balcons des différents étages, qu'ils ombrageaient.

Les signes de cette liberté naissante étaient salués par nos regards attendris. Quel plus riant spectacle que ce

mélange d'édifices et de cimes vertes et ondoyantes ? Cette coutume si favorable à la salubrité de l'air, fut constamment chère à ces patriotes, qui opérèrent l'affranchissement des Français, et qui justement, irrités des parjures d'un roi et des crimes d'une cour altérée de sang, voulurent immortaliser ces grandes époques, en métamorphosant nos cités en aspects champêtres. Ces travaux furent des amusements, ils décorèrent la grande ville : bientôt l'esprit royaliste, l'esprit contre-révolutionnaire laissèrent dessécher ces monuments naturels de notre courage. Un feuillage jaune semblait dire : l'esprit républicain est malade, et n'a plus ses belles et vives couleurs que sur les frontières, où triomphent nos armées. Comment la sécheresse a-t-elle succédé à cette sève de vie ? On les a outragés, ces signes verdoyants de la plus mâle bravoure ; on les a relégués aux champs, et la scie téméraire ou avaricieuse a coupé ces troncs robustes qui étaient l'image si fidèle d'une régénération prompte et vigoureuse ; mais le génie de la liberté est comme la morale ; elle est attaquée, mais indestructible. Un généreux repentir fit replanter de nouveau tous ces arbres, qui ont été abattus ou qui ont péri naturellement. La présence de Bonaparte fit reverdir tous ces feuillages et sembla leur prêter un nouveau lustre. De nouvelles branches aux rameaux verts s'élancèrent jusqu'aux toits : ainsi que le printemps rajeunit la nature, le grand nom du vainqueur d'Italie redonna à la grande cité ce beau vêtement vert qui annonce la circulation végétale, et la résurrection de l'esprit républicain.

BONNET ROUGE

Étendard de perfection jacobinique ! ce ridicule ajustement fut adopté par une espèce d'imbécile représentant du peuple qui le tint constamment sur sa tête. Il essaya

de parler un jour à la tribune, sans ôter son bonnet, le côté droit se fâcha ; il prit son bonnet rouge et le plaça sur le



AUX BRAVES HABITANTS DES CAMPAGNES

RÉCEPTION DU DÉCRET DU 18 FLORÉAL

(Peint par Debucourt. Gravé par Legrand)

On voit, dans le jardin, l'arbre de liberté surmonté du bonnet rouge. Sur le mur, les gravures de la Liberté et de l'Egalité. Le paysan sur l'escalier agite le bonnet rouge orné de la cocarde tricolore.

buste de Marat ; ce trait d'esprit lui avait été soufflé à l'oreille.

Les égorgeurs qui, après avoir assassiné sous le nom de patriotes en 1793, avaient continué leurs crimes après Thermidor sous la bannière du royalisme, avaient voulu en faire la coiffure française ; on voulait bien du bonnet,

signe de la liberté, mais non de sa couleur rouge, emblème de sang. Le bonnet fut hissé dans tous les spectacles, il couvrait toutes les têtes dans les comités révolutionnaires. Ce fut sous ce bonnet rouge que fut composée l'extravagante constitution de 1793. C'était le signal de l'anarchie, c'était le casque de Henriot, c'était le diadème de Chaumette; le parti montagnard, sans trop l'admettre, sans trop le rejeter, aimait à voir que ses bourreaux s'en parassent, comme d'un ornement qui n'annonçait rien de gai.

Les femmes révolutionnaires, désignées sous le nom de furies de guillotine, parcoururent tout Paris coiffées de ce bonnet, et présentèrent une adresse pour offrir de monter la garde, de faire le service du canon, pendant que leurs maris iraient combattre les ennemis de la République. Cette extravagance fut applaudie avec enthousiasme par tous les porteurs de bonnets rouges.

Chabot, (1) cet odieux capucin qui arriva un jour à la Convention dans le sale costume des sans-culottes, la poitrine débraillée, les jambes nues, en sabots, tenait honteusement le bonnet rouge à la main. Mais ce fut sous ses auspices que la Commune osa demander que la loi martiale fût abrogée, pour faire place à un système d'assassinat qui devait moissonner sans aucune distinction, le pauvre, le riche, tous ceux qui désiraient vivre d'après des principes de justice et de vertu, et réaliser le projet des deux cent cinquante mille têtes coupées du fameux Marat.

On fit de ce bonnet rouge une espèce de drapeau contre les fédéralistes. Le fédéralisme avait été une fable imaginée pour faire retomber sur la tête des députés détenus la responsabilité de tous les malheurs dont, à chaque instant, on apportait les nouvelles à la Convention. On vit une multitude de sections et de communes des environs de Paris défiler dans le sein de la Convention, tambour battant et

(1) Après avoir été un des plus sanguinaires rédacteurs du *Catéchisme des Sans-Culottes*, fut accusé par Robespierre et guillotiné le 5 avril 1794.

criant : vivent les sans-culottes ! vive le bonnet rouge ! Ce fut à la suite de ces vociférations que le parti montagnard décréta que tous les députés arrêtés seraient transférés dans une maison nationale. Ils n'en sortirent que pour aller à la mort.

On vit un membre du conseil général révolutionnaire coucher avec le bonnet rouge, et insulter à qui ne le portait pas ; il se nommait Jacques Roux, prêtre, apostat, qui se chargea de conduire Louis XVI au supplice, à la place du bourreau, qui se contenta d'attendre sa victime à l'échafaud (1). Il était encore plus féroce et plus incendiaire que ses collègues, tellement qu'il les effrayait eux-mêmes. Il déshonora le bonnet rouge ; peu à peu les plus forcenés rougirent de cet emblème ; il ne disparut point entièrement, mais on le mit aux trois couleurs.

PRÊTRES RÉFRACTAIRES

Cette épithète renferme un double sens : elle annonce une résistance et une révolte : elle signifie un disciple indocile, et un citoyen rebelle. Elle est empruntée des arts. On nomme *réfractaire*, le sable, ou l'argile, ou le minerai, qui, non seulement ne se lie pas avec les autres matériaux, mais qui les empêche de se lier entr'eux, et qui dissout tout l'ouvrage.

On a prétendu que les prêtres appelés *constitutionnels* ont fait plus de mal à la révolution, que les *réfractaires*. «Ceux-ci, « dit un de nos écrivains, n'avaient que des idées liberti- « cides, mais ils avaient au moins la franchise du crime. « Ils ne pouvaient tromper personne ; et l'imprudence de « leurs prétentions suffisait pour les couvrir d'opprobre, « et attirer sur leur tête la haine publique. Quand on

(1) Jacques Roux, surnommé *le Prédicateur des Sans-Culottes*, condamné par le Tribual révolutionnaire, se poignarda dans la prison de Bicêtre.

« disait d'un côté que l'abbé *Maury* était un *franc coquin,*
« on disait, de l'autre, qu'au moins *c'était un coquin franc.*»

Autrefois on appelait *communier*, recevoir dans sa bouche de la main d'un prêtre sortant d'un mauvais lieu, et encore ivre, un petit morceau de pâte de farine, bien plat et de la rondeur de ce que nous appelons un petit sol.

Tremblez, humains, faites des vœux ;
Voilà le maître du tonnerre !

C'est du moins ce que nos prêtres voulaient nous faire croire, sans y croire eux-mêmes. Un malade Parisien avait été d'abord confessé par un prêtre constitutionnel; il en avait reçu ce qu'alors on appelait *le viatique.* Ses parents s'emparent de sa conscience, et lui persuadent que cette *communion* ne valait rien. Le malade reçoit ce sacrement d'un prêtre réfractaire, et dit, en expirant :... *J'aurais bien du malheur, s'il n'y avait aucune de ces deux communions qui fût bonne.*

Après l'affaire de Pontorson, un volontaire, ayant été fait prisonnier par les Chouans, fut amené devant leur général, qui, après l'avoir rasé lui-même, l'envoya chez un prêtre qui lui demanda s'il aimait mieux les prêtres constitutionnels que les prêtres réfractaires. Le volontaire répondit, *qu'il ne se servait jamais ni des uns ni des autres.* Sur sa réponse, il fut condamné à être fusillé, et il le fut.

On appelait *hostie* une petite feuille de farine de la forme d'un sol, dont un prêtre, fût-il un scélérat, avec quatre mots latins faisait un Dieu. Une ci-devant marquise allait mourir ; un prêtre non assermenté lui ayant apporté le viatique clandestinement dans sa culotte ; elle fit quelques difficultés pour l'avaler, prétendant qu'il *sentait le gousset.* On dit que les prêtres non assermentés n'emploient plus que des *hosties à la fleur d'orange.*

SCÈNE COMIQUE

M. le curé de Saint-Sulpice à Paris, avait annoncé, depuis quelques jours, qu'il consacrerait son refus de prêter serment à la nation, par une scène éclatante. Cette fanfaronnade, et le caractère bien connu de ce prêtre, ont exigé qu'on prît des mesures pour le maintien de l'ordre et la dignité du culte de l'église.

Des citoyens armés y ont été préposés à la tranquillité publique. Les fidèles remplissaient le temple. Le prêtre *du veau d'or* est monté en chaire ; il a prêché sur l'*enfer*, afin de préparer les esprits par la terreur à ses conclusions anticonstitutionnelles, On riait beaucoup de voir le calotin s'agiter comme un damné ; et toute sa personne ne représentait pas mal le prince des démons dans la tribune aux harangues des anges des ténèbres, que *Milton* nous a peint.

Quand la bouche de cette énergumène eut vomi des blasphèmes contre l'Assemblée nationale, un cri universel d'indignation fit retentir les voutes du temple. L'hypocrite crut voir la couronne du martyre descendre sur sa tête ; il pâlit. — Il s'écria : *Seigneur ! éloignez de moi ce calice !*

Cependant les cris qui se faisaient entendre, n'étaient point des menaces, mais seulement des cris *à l'ordre, à l'ordre.* La conscience coupable du calotin lui a fait entendre autre chose. Tout-à-coup l'orgue majestueux remplit l'église de ses sons harmonieux, et fit retentir dans tous les cœurs l'air si fameux : *Ah ! ça ira ! ça ira !*

L'indignation se changea en allégresse patriotique, et on invita le motionnaire de contre-révolution à chanter *ça ira.* Il descendit de la chaire, couvert de risées, de honte et de sueur. — Sommé de faire son devoir, en prêtant le serment civique, il refusa hautement et se retira.

Alors un officier municipal monta dans la chaire et dit

aux citoyens :.... Messieurs, la loi n'oblige point cet homme « à prêter serment à la nation. — Par son refus, il a seulement encouru la destitution de l'emploi public qui lui « était confié. Il ne sera bientôt plus votre pasteur, « et vous serez appelés à en nommer un autre qui soit plus « digne de votre confiance. »

Ce peu de mots prononcés au nom de la loi, rappelèrent le respect qu'elle commande pour le lieu saint, et le calme le plus profond régna.

PRÊTRE CONSTITUTIONNEL

C'est ainsi qu'on appelait au commencement de la révolution l'ecclésiastique, celui qui avait fait le serment d'observer la constitution civile du Clergé, décrétée par l'Assemblée nationale. Dans le temps qu'elle existait, Madame fit publier que tous les jours, il y aurait chez elle à son dîner deux couverts pour deux prêtres qui n'auraient pas fait le serment civique. Son cuisinier apprenant l'invitation de sa maîtresse, dit : « Les mauvais prêtres n'ont « qu'à venir ; je leur prépare un régal meilleur qu'ils ne « pensent : j'écrirai le serment civique dans de petits « billets qui seront enfermés dans de petits pâtés. S'ils ne « veulent pas prononcer ce serment civique, ils l'avaleront « du moins. »

PARIS VILLE DE GUERRE

Il ne manquait à Paris pour offrir tous les genres de spectacle, que d'être une ville de guerre : eh bien ! l'on y peut jouir de la vue des armes. La générale se bat,

les canons sont traînés; le jardin des Tuileries, sans que l'on s'en soit douté la veille, est inondé de régiments de cavalerie ; des tentes sont dressées ; le pied des chevaux creuse la promenade des allées, leur dent offense l'écorce des jeunes arbres : c'est un camp. Chaque arbre a ses huit cavaliers en rond.

On est accoutumé au son du tambour, à voir les habits bleus ; on voit galoper dans les rues des dragons, des hussards ; on voit passer des généraux à doubles épaulettes, en écharpes, le panache rouge ornant le chapeau brodé.

On monte sa garde, on fait patrouille ; il y a des instructeurs de troupes de ligne qui sont chargés de montrer l'exercice aux citoyens. Dans toutes les salles publiques, vous voyez des drapeaux, des étendards ; et tous les feux d'artifice n'offrent que le bruit des bombes et la détonation de l'artillerie dans un jour de bataille. On brûle chaque jour de la poudre à canon et en quantité ; on jure, on fume comme à l'armée ; l'habit bleu est l'habit de tout le monde et tel ne se fait plus raser que dans l'éclat de bombe qu'il a fait venir de Lille ou de Valenciennes.

J'ai vu une armée, une armée redoutable : ce fut le jour que Louis Capet et Marie-Antoinette furent ramenés au château des Tuileries. Antoinette avait passé sous le nom de comtesse de Korff, Louis pour son valet de chambre, et Elisabeth pour sa chambrière. Les combattants sous Xerxès ne furent guère plus nombreux. On eût dit de la garde, non d'un roi prisonnier, mais du plus grand roi de la terre. Le cortège ne tarissait pas. On peut affirmer que de Strasbourg à Paris il y avait plus de cinq cent mille hommes sous les armes. Trois personnages étaient attachés sur l'avant-train de la voiture. Jamais la puissance du peuple n'a paru sous un jour plus redoutable, et le peuple, ce jour-là, s'est singulièrement respecté. Tout en armes, il ne s'est pas permis une expression insultante ou dérisoire ; et le roi lui-même prenant part à cet extraordinaire spectacle, souriait au peuple et disait avec une ingénuité propre à exciter le rire de pitié du sage : *Eh bien ! me voilà !*

Lorsqu'il était environné de cette grande armée parisienne, je me disais : Oui, le voilà, cet être marqué du sceau d'une fatalité particulière : en naissant il fut l'objet de la haine de son grand-père qui détestait toute sa race, parce que son fils avait voulu le faire assassiner pour régner. Louis XV, à son tour avait empoisonné son fils pour se venger ; et il avait éteint dans ses petits-fils, par une méthode barbare, les sources de la génération. Louis XV, le plus crapuleux des hommes, avait ouvert, pour ainsi dire, cette carrière d'humiliation où était tombé son petit-fils toujours dominé par l'altière maison d'Autriche. (1)

Je la voyais à ses côtés, la moderne Frédégonde, ennemie née de la France, courbée sous le poids de sa rage impuissante et trahie, mourante de dépit et d'effroi, elle serrait dans ses bras, comme sa sauvegarde sacrée, l'héritier présomptif de la royauté qui semblait être puni par une main divine des forfaits de ses aïeux. Le parricide, le poison, l'inceste leur avaient été tout aussi familiers que dans l'ancienne maison d'Atrée et de Thyeste. Toutes ces grandeurs humaines abaissées, me faisaient songer à Bossuet, lorsqu'il tonnait au nom de Dieu sur la tête des rois.

Il a été donné à peu de mortels d'avoir vu ce que j'ai vu, et sous le jour surtout que je l'ai vu. Le règne de la terreur m'a enlevé et fait disparaître beaucoup de papiers où j'avais consigné mes réflexions. Les uns ont été brûlés par mes proches, dans la crainte qu'ils ne fussent surpris entre leurs mains ; d'autres ne m'ont pas été rendus ; mais il m'en reste assez pour donner à la postérité un aperçu de ces scènes neuves et grandes.

Je l'ai dit : Louis XVI était dévôt ; mais comment osait-il, s'il était dévôt, se parjurer à la face du ciel et de la terre, et tromper le peuple qui avait cru à des serments aussi solennels ? C'est parce qu'il était dévôt ; il ajoutait foi à la puissance d'un être supérieur à lui, à la puissance

---

(1) Voir le livre de MM. Savine et Bournand : *Les Jours de Trianon* (Louis-Michaud : *Collection historique*).



RETOUR DE VARENNES. ARRIVÉE DE LOUIS XVI A PARIS
(25 juin 1790).

du Pape, qui pouvait à volonté le relever de son serment. Cette fausse et méprisable idée le conduisit à ne regarder l'acte du serment que comme une vaine formule qui ne pouvait le lier en aucune manière.

C'est donc depuis la révolution une ville de guerre, que cette grande cité ; car elle abonde en soldats qui vont, qui viennent, qui passent, qui restent, qui séjournent ; et c'est un des grands embarras du ministère, que de les discipliner sans trop les contraindre : car une permission pour venir à Paris est ordinairement une récompense de leur bravoure.

Les enfants au lieu de jouer à la chapelle, font des patrouilles avec des bâtons et des bonnets de grenadiers en papier.

Chacun monte sa garde : le plus étourdi, le plus sourd, comme le plus sage et le plus attentif. Dernièrement un factionnaire criait à tue-tête, *qui va là ! qui va là !* le passant qui avait la voix grêle disait en vain : *C'est moi, citoyen, c'est moi ;* l'autre allait tirer. — *Eh ! mon ami, ne me tue pas ; c'est toi qui monte la garde pour moi.* — Le factionnaire approche, et le maître reconnaît son cuisinier, portant au lieu de broche, baïonnette au bout du fusil.

PALAIS-ÉGALITÉ, CI-DEVANT PALAIS-ROYAL

Ainsi que la corruption du plus beau fruit commence par une pourriture légère, de même le Palais-Royal est la tache qui a corrompu nos mœurs modernes, et propagé la gangrène.

Je ne traverse point ces longues galeries, sans voir l'Ombre qui, du même lieu où son aïeul avait donné, ainsi que le dit Voltaire, le signal des voluptés, donna le signal de toutes les intrigues ambitieuses, de tous les crimes atroces, et qu'on peut regarder comme le fondateur réel

des échafauds de Robespierre, et du régime sanguinaire qui a tout à la fois opprimé et avili la nation; car sa stupeur et son silence, pendant dix-huit mois de forfaits, sont, comme je l'ai dit ailleurs, plus épouvantables à la réflexion du philosophe, que la dissolution physique d'un monde.

J'y suis, sous ces arcades, serres chaudes de toutes les plantes empoisonnées qu'on a pris soin de semer dans tous les départements : voilà le foyer des cabales et des discordes civiles ! voilà le temple où l'agiotage dévore la fortune publique et condamne à la faim des familles entières, réduites au plus affreux dénuement par un trafic solennel et meurtrier ! les voilà, ces audacieux spoliateurs de nos dernières ressources ! les voyez-vous marcher par bandes, la tête haute, le regard effronté, toujours cure-dent à la bouche, et la main au gousset pour faire résonner leurs louis ? Ils ont le teint vermeil et le ventre rebondi : le sourire de l'ironie est sans cesse sur leurs lèvres ; ils bravent le regard de l'homme de bien et les patrouilles qui les séparent sans les diviser ; ils se rejoignent en groupe comme des globules de vif-argent ; ils vont, viennent, s'accostent, se divisent par pelotons qui un instant après font masse ; celui qui se trouve au milieu, donne le mot d'ordre : c'est un signe, un geste, un demi-mot, qui change à toute heure, et soudain ils se passent le cours du louis, crayonné rapidement sur un chiffon de papier.

La voilà, cette armée ennemie que soudoie et qu'entretient le cabinet britannique ! Les guinées ont ravagé notre papier-monnaie et ont attaqué le crédit public.

Sous le Perron de la rue Vivienne sont les brigands subalternes qui exécutent les ordres des chefs avec une ponctualité non moins étonnante que leur adresse à saisir les moindres nuances du commandement.

Leur costume est assez uniforme : c'est un bonnet de poil à queue de renard. Hercule, le plus fort des hommes, se couvrait de la peau du lion, qui est le plus fort des animaux; ceux-ci qui sont les plus fripons et les plus rusés, s'affublent

de la peau du renard, qui est le plus astucieux, le plus voleur, le plus carnassier entre les bêtes.

Ils sont en veste, ont des bottes sales, des cheveux gras ; leur mine patibulaire, leur bouche livide, sardonique, leurs yeux qui attirent les porte-feuilles, sont mobiles et clignotants comme ceux des singes qui s'étudient sans cesse à voler sans être aperçus : leur langage est moqueur ou obscène.

Ils se tiennent près des tavernes qui leur servent de repaires ; ils s'y enfoncent et puis reparaissent ; ils vont tendre leurs filets dans des coins obscurs ; puis sortent précipitamment pour donner l'éveil à leurs complices.

A la porte des spectacles, ils n'y entrent jamais ; ils ne lisent pas plus les affiches qui sont sous leurs yeux, que les arrêtés du Directoire et des autorités constituées : on dirait que les lois ne les regardent pas, tant ils sont calmes et froids dans leur inobservance ou leur violation.

Ils boivent souvent, mais peu : la soif de l'or tempère en eux la soif du vin, et leur sobriété n'est pas une vertu, mais une attention à ne point perdre de temps.

Les femmes se mêlent parmi eux, et font le même métier ; elles y mettent plus d'astuce encore, lisent les chiffres beaucoup plus vite que les hommes : la souris qui enlève une miette de pain, et qui se renfonce dans son trou avec la rapidité de l'éclair, voilà leur image : on n'a pas besoin de leur parler ; elles devinent.

Ce n'est point là que l'on vole les porte-feuilles : on y pompe, comme par une force attractive, ce qui est dedans, et d'un ton si simple et si miséricordieux, que ces agioteurs semblent en vous volant, vous avoir rendu un service (1).

---

(1) La Convention ferma les Bourses, puis les rouvrit le 25 avril 1795. Le nouveau local de la Bourse de Paris fut alors l'église et le cloître des Petits-Pères ; par un décret d'octobre de la même année on fixa l'ouverture à onze heures et la clôture à une heure. Les spéculatenrs ayant inquiété par leur jeu le Gouvernement, et les louis d'or étant montés à 3.950 francs-assi-

Reportez vos pas sous les galeries qui conduisent au théâtre de la république, vous apercevez à la suite l'une de l'autre, des boutiques de filles qui tiennent des déjeûners et des soupers froids : là on entre, là on sort sans dire mot ; on est servi en montrant l'assignat. Des courtiers, des maquignons, des coureurs de vente fument, ruminent, boivent dans ces antres silencieux : personne n'y parle, et les plus grandes orgies y sont, pour ainsi dire, muettes.

Des ruisseaux d'urine coulent auprès ; les avenues sont ténébreuses et froides ; le libertinage y a pris je ne sais quelle forme glacée, qui paraît avoir son code et ses motifs.

Non loin (et dès qu'on aperçoit un peu de jour), des garçons perruquiers donnent des espèces de leçons publiques, et enseignent à leurs maîtresses à crêper des perruques de femmes. A côté d'une poupée coiffée en cheveux d'or, pendent des andouilles et des jambons.

Tout à côté, des milliers de bouteilles de vins fins, de liqueurs de la Martinique, exposées sur des gradins, présentent aux regards des passants l'orgueilleuse étiquette. Au moment que je parle, deux cents bouteilles posées sur une planche mal affermie sont tombées sur d'autres bouteilles, et le vin du Cap a mêlé ses flots à ceux de la crême des Barbades. Le sol profondement imprégné, a chassé à cent pas à la ronde la mauvaise odeur du lieu.

Tel qui buvait jadis modestement de la tisane, quoique agioteur secondaire, avale aujourd'hui et ne savoure que le Champagne et les autres vins délicieux sortis de la cave des émigrés, et qu'ils ne boiront plus.

Les morceaux fins, les pâtés de perdrix, les cerises au petit panier, les pois dans leur primeur, les hures de sanglier voilà les bons morceaux des marchands d'argent, des brocanteurs, qui dans un espace de six cents pieds carrés,

---

gnats à la Bourse du 14 décembre 1795, celle-ci fut refermée de nouveau ce même jour. La spéculation fixa dès lors son quartier-général devant le perron où se trouve l'entrée du Palais-Royal par la rue Vivienne. (*Note de l'édition Poulet-Malassis.*)

trouvent leur table, leur promenade, leur domicile, leur jouissance, leur fortune, et l'aliment éternel de leur travail monstrueux.

Le cours du louis, dont ils sont les maîtres, se trouve enregistré d'heure en heure sur la couverture des pâtés. Vous avez lu 1000 livres ; vous repassez, l'étiquette vous offre 1500 liv.

Les boutiques de bijoutiers, toujours nombreuses, sont resplendissantes, comme s'il n'y avait ni misère ni infortunes. On ne voit que des chaînes de montres, moitié perles, moitié diamants, qui pendent parmi les montres à quantième. Ceux qui n'ont tout juste que pour acheter un pain, regardent ces bijoux précieux, qui ne sont séparés de leurs mains que par un verre transparent, et ce fragile rempart est religieusement respecté.

Les marchands de draps font descendre du plancher au sol de la boutique, toutes les étoffes ondulées, qui contrastent avec les mises ignobles et sales des passants : on dirait que ces marchandises ne sont plus pour les Français, et qu'on va les embarquer pour la Turquie. On les contemple à peu près du même œil que les tableaux du Muséum. Ces étoffes sont sous votre main, vous pouvez les toucher ; personne ne semble les garder, et les maîtres sont dédaigneux lorsqu'il s'agit de vendre.

Des boutiques plus resserrées, mais non moins riches, vous offrent des superfluités brillantes; ce sont des bagues qui sont à deux faces ; c'est une fleur de Souci ou une Pensée, ou un amour qui tient un fil, un oiseau qui vole ; ce sont des firmaments de pierres étoilées, des présents d'amitié ; des boucles d'oreilles en fleurs, en filigramme ; des boîtes d'or, des étuis d'or, des médaillons d'or, beaucoup de glaciers d'argent avec leurs cuillers ; des coupes d'argent de forme antique, avec leurs manches en ébène.

Et tout en admirant cette riche clincaillerie qui annonce que l'or existe encore et n'est point totalement disparu (car les trois quarts et demi de la cité pourraient en avoir perdu le souvenir), l'odeur des ragoûts exquis monte en

vapeur légère au travers des soupiraux ; les buffets sont chargés de fruits, de confitures, de pâtisseries, et l'on dîne là à toute heure, de même qu'à la cour des potentats allemands, au son des instruments et des cors-de-chasse, embouchés par des filles qui ne sont pas des nymphes de Diane.

Des tripots de jeu soutiennent des boutiques de filles qui vendent des modes, des jarretières, des houpes, de l'eau de lavande, des cadenettes, de la cire à cacheter : à côté, un libraire où l'aristocrate chagrin, le frondeur de constitution recommence journellement ses éternelles lamentations. Les plus énormes sottises se débitent au milieu des livres qui ont préparé la révolution, et à côté des ouvrages qui maintiennent la liberté ; mais le libraire, malgré son avarice, ne vend ceux-ci qu'à regret.

Les anti-républicains y déclament sans cesse contre ce qui s'est fait et ce qui se fera. La république ne les aperçoit pas, et marche au milieu de ses triomphes (1).

Que d'appâts sans cesse tendus à l'adolescence, à l'homme blasé !

Les tableaux sortis des cabinets curieux, les gravures libertines, les romans érotiques, servent d'enseignes à une foule de prostituées logées aux mansardes. Leurs filets sont à dix pieds de la jeunesse ambulante, oisive et déjà desséchée dans sa fleur.

Je n'ai voulu peindre que les galeries. Au-dessus des boutiques et des mansardes, sont les académies de jeu (2), où toutes les passions et les tourments de l'enfer sont rassemblés.

Presque tous les mouvements qui ont troublé Paris

(1) Les représentants du peuple sont condamnés aux outrages, aux calomnies des journalistes ; ainsi que les anglais sont condamnés aux voleurs de grands chemins ; le tout pour éviter un plus grand danger ; la licence de la presse prouve sa liberté.

Je suis brave, dira quelqu'un ; j'affronte les poignards : ce n'est pas assez, il faut savoir braver la calomnie. (*Note de Mercier*.)

(2) Les locaux où se tenaient lesdites académies se louaient à raison de 15 livres par jour et par pièce.

ont pris leur origine dans les réduits de Palais-Egalité. C'est dans ce lieu infernal que les plus grands ennemis de la France ont ourdi leurs trames ; et un foyer d'impureté tel que celui-ci, s'il devait subsister longtemps, suffirait à miner la République la plus robuste. Le génie républicain ne pourra s'asseoir un jour que sur ses ruines, c'est-à-dire, lorsqu'il sera transformé en un édifice nouveau et utile à la chose publique.

Ce Palais a ses phases et non moins changeantes que celles de la lune. Dès que le jour tombe, toutes les arcades s'illuminent subitement, les boutiques deviennent resplendissantes, et les bocaux des joailliers jettent au loin une grande clarté. La foule devient plus nombreuse, et sort du jardin du commerce, car on pourrait ainsi l'appeler.

C'est l'instant où les académies de jeu s'ouvrent malgré toute la sévérité des lois de la police, et taudis que les grands escrocs taillent dans les salons, les petits travaillent dans les fréquents passages qui communiquent dans les rues adjacentes, et qui servent d'échapatoires aux filous et aux agiotenrs qui abondent.

Autrefois c'était l'instant où les étrangers et les curieux allaient admirer dans les appartements secrets du duc d'Orléans, les figures obscènes de l'Arétin exécutées en cire, grandeur de nature ; c'était l'instant où le jeune homme, abandonné à lui-même, allait repaître ses yeux du spectacle de ce prétendu sauvage qui s'accouplait publiquement avec une femme de son espèce, à vingt-quatre sols par tête : et cet homme infâme, on le mit dans la même prison où étaient trente-deux représentants du peuple ! Là je l'ai vu ! Il en fut quitte pour quelques jours de captivité.

Vos pas, sous les arcades, sont arrêtés par une fumée qui vous prend aux jambes : vous regardez ; c'est la flamme de la cuisine des restaurateurs ; et tout à côté, des bals commençent dans les grottes souterraines. On aperçoit à travers les soupiraux, les rondes de filles qui sautent, qui ricanent, qui se ruent sur leurs cavaliers



PROMENADE DU JARDIN DU PALAIS-ROYAL

comme des bacchantes, les cheveux épars. Là sont les groupes d'escompteurs de mandats, et qui grossissent insensiblement. Entre un *mayolet* en redingote bleue, chapeau rond à poil, bottes cirées, son cure-dent à la bouche ; il dit à demi-voix, *cinq et demi ;* on lui balbutie deux mots ; le groupe s'ouvre, il sort ; il a gagné vingt mille francs ; toutes les filles le suivent, le tutoient, folâtrent avec lui ; il les claquette sur la croupe ou les pince légèrement ; il s'envole, on ne le voit plus.

Cependant, dans les salles de vente, le Stentor a donné le signal. Les courtiers, les brocanteurs, les revendeuses à la toilette sont assis. On y vend à l'enchère les perruques de femmes ; les pendules en lyre, les châles, les mouchoirs, les chemises, les lits à la duchesse. Un crieur promène, sur des tables quadrangulaires, chacun de ces objets devant les enchérisseurs. Il s'égosille, il boit, il s'est formé une voix qui tient le milieu entre la voix humaine et le mugissement du taureau ; les manœuvres des vendeurs sont telles qu'ils vous livrent toujours la marchandise la plus détériorée ; les brocanteurs font payer plus cher tous ceux qui ne sont pas de leur clique.

Les espions rôdent dans les cafés du second ordre, on n'y politique plus ; on y boit silencieusement de la bière comme les Flamands dans leurs estaminets. Le goût de l'eau-de-vie, chez plusieurs, a remplacé le vin ; la godaillerie assise qui boit au double et qui s'incommode, reproduit quelques tableaux de Van-Ostade ; on se porte aux lieux où l'on boit et ces guinguettes sans air, sont l'endroit où j'ai eu plus de douleur à rencontrer l'homme qui s'y abrutit.

S'il existe sous les passages des trous de boutiques où des filles attirent par des œillades les passants, si l'on n'y voit que quelques rangées de paquets de poudre entremêlés de bocaux remplis de houpes ou de cure-dents, et si, dans d'autres boutiques de même espèce, qui ne sont guère plus richement fournies, on ne trouve d'autres marchandises que celles peintes sur l'enseigne, ou bien les

hardes de ces demoiselles suspendues intérieurement par manière d'étalage, ces lieux sont au sérail, ce que les gargottes sont au restaurateur Méot. Il est de vastes salons, rendez-vous assidus de tous les hommes nouveaux engraissés de rapines, des fournisseurs des armées, des faiseurs d'affaires, des administrateurs de tontines ou de loteries, des professeurs de vols nocturnes, enfin des agioteurs en chef. Là, vous êtes servis au simple coup d'œil. Le plat se porte sur la table en même temps qu'il est demandé ; et comme tous ceux qui mangent sont cousus d'or, ils y mangent et y sont servis en rois, en princes, en ambassadeurs, en financiers.

Là, des cabinets particuliers s'offrent tout à la fois à la gourmandise et à la luxure. Les glaces qui les décorent, multiplient aux regards d'un vieux satyre les appas de sa maîtresse, et tous les sièges y sont élastiques. Enfin il est un salon particulier où l'on boit les liqueurs les plus fraîches, et l'encens s'échappe en petits filets nuageux des cassolettes. Là, on dîne à l'orientale ; mais l'avare n'y entre jamais. Ces plaisirs ne sont que pour le prodigue ; mais il y retrouve certains jours toute la pompe et la bizarrerie du repas de Trimalcion. A un certain signal, le plafond s'entr'ouvre, et du ciel descendent des chars attelés de colombes et guidés par des Vénus ; tantôt c'est l'Aurore, tantôt c'est Diane qui vient chercher son cher Endymion. Toutes sont vêtues en déesses. Les amateurs choisissent, et les divinités, non de l'Olympe mais du plafond, s'unissent aux mortels. Il fut un temps où le massage des Egyptiens y avait lieu. On était massé par des mains féminines dans une étuve de vin ; mais cet acte salutaire à la santé, et qui favorisait une utile transpiration, a cessé, quoiqu'il appartînt également à la propreté et à la volupté.

Vous pensez bien que ceux qui sortent de là, sont étrangement scandalisés d'entendre retentir à leurs oreilles, le *Postillon de Calais*, le *Messager du soir*, le *Miroir;* ils s'embarrassent bien de la *lettre de Pochinelle*, de la *Constitution en vaudevilles*, de la *Pétition des galopins des deux*

Conseils. Les satires contre le gouvernement leur sont aussi indifférentes que tous les éloges qu'on en pourrait faire. Leurs dîners fins valent mieux que ceux des Directeurs. Ils sont étrangers à tout ce qui se passe hors du cercle de leurs plaisirs ; tous les débats politiques n'attirent pas plus leur attention, que les découvertes de Lavoisier n'attirent l'attention des mauvais poètes. S'ils entrent dans une boutique, ce n'est pas dans celle du libraire qui vit de pamphlets royalistes ; ils entrent chez les marchands d'estampes, chez le bottier, le confiseur, qui sont porte à porte, ou chez les bijoutiers, dont les devants de boutique sont tout brillants d'or et de diamants, de tabatières, de bagues énigmatiques. Leurs laquais oisifs s'enfoncent chez les vendeurs de saucissons, de pâtés, ou font quelques spéculations grossières sur les prétendus vins de cinquante-deux sortes : mais ces laquais ont beau vouloir imiter leurs maîtres, jamais ils ne feront, même en petit, ce que les agioteurs font en grand et avec des monosyllabes magiques.

Tel est le cloaque infect placé au milieu de la grande cité, qui menacerait la société entière d'avilissement et de pourriture, si les scandales qu'il offre n'étaient pas resserrés dans un point.

DÉMOLITION DES ÉGLISES

Elles tombent de tous côtés ; encore quelques années, et l'on ne saura plus où gisaient les églises des Cordeliers, des Jacobins, des Augustins, des Carmélites, des Bernardins, de Ste-Opportune, de St-Jean-en-Grève, et de Saint-Germain-le-vieux.

Saint-Jacques-la-Boucherie, dont l'origine se perdait dans la nuit des temps, et dont la tour, voisine des nuages, défia constamment les carreaux du tonnerre et en fut

épargnée, tombe en ce moment sous la puissance du marteau.

Cette église coûtera bien plus à démolir qu'elle n'a coûté à bâtir.

On remarquait sur une épitaphe adossée contre un de ses piliers, qu'un manœuvre gagna dix-neuf sols neuf deniers, pour neuf journées de son travail. Le plâtre ne coûtait pas un sol le sac, et le marc d'argent n'était alors qu'à sept ou huit livres. En feuilletant les registres de cette paroisse, on trouve des noms de paroissiens fort extraordinaires ; comme *Guillemette-hausse-cul*, *Perette Gaudette*.

Deux chantres se nommaient, l'un Jean *Carmen*, et l'autre Jean *Flageolet*.

Ces temples gothiques, sous les voûtes desquels les araignées filaient paisiblement leurs toiles héréditaires, ne résonneront plus du chant timide des enfants de chœur, ni du chant mesuré des religieuses. On ne les entendra plus psalmodier, dans le cantique des cantiques, d'une voix mignarde, le verset : *Veni, mea columba ; columba mea, veni.*

Et cette cloche solitaire, au son prolongé, que tout Paris distinguait dans le silence des nuits, n'appellera plus à matines ces moines fameux qui, par esprit de pénitence, rendaient les mers tributaires de leurs tables, ne parlaient qu'à leurs bouteilles, taillaient des cure-dents, serinaient leurs oiseaux, coulaient des vierges en cire, et mouraient octogénaires, leurs cellules pleines de ratafias et de confitures.

Les monastères de filles, les sérails des grands visiteurs, sont changés en magasins d'épicerie et en bals champêtres. Les amours triomphants voltigent sur les débris de ces dortoirs où tant de larmes amoureuses ont coulé inutilement, et où la jeunesse, enfermée par la superstition, se flétrissait comme la rose jetée dans un terrain humide et froid.



STATUE DE HENRI IV

Les statues des rois étaient tombées ; celle de Henri IV restait debout. On fut indécis si on l'abattrait ; le poème de la Henriade militait en sa faveur ; mais il était aïeul du roi parjure. Cette statue jusqu'alors vénérée subit le même destin. Ce qui m'étonna le plus, c'est que j'entendis dire autour de moi : *Si Ravaillac a tué Henri IV c'est parce qu'il avait engrossé sa sœur et qu'il l'abandonna ensuite.* Le peuple à la longue sait donc tout ! Ce fait-là était consigné dans un manuscrit de la bibliothèque Nationale (1).

Il eût passé pour sacrilège, celui qui aurait insulté naguère à cette effigie ; c'était une image, pour ainsi dire, sacrée ; et la voilà honteusement mutilée et foulée aux pieds !

On devait élever sur cet espace un monument digne de la régénération, et consacrer par une figure colossale l'insurrection la plus éclatante qu'on ait vue chez aucun peuple. Les Vandales qui scélératisèrent ce grand et beau monument, aimèrent mieux bâtir d'énormes Polichinelles de bois, vils emblèmes du fédéralisme terrassé ; et le peintre David prêta ses crayons à ces infamies doublement déshonorantes pour les arts et la vérité.

En érigeant ces colosses de bois, en dénaturant à la fois l'humanité et le goût, en apothéosant les plus vils humains, ils n'en répétaient pas moins d'une bouche emphatique : les *arts*, les *beaux arts* ; comme s'ils eussent fait sortir de dessous leurs ciseaux la *Vénus Médicis* et *l'Apollon du Belvédère.*

On a remarqué que les comédiens et les peintres avaient joué dans la révolution les rôles les plus absurdes et les plus sanguinaires.

(1) Une autre version disait que Ravaillac n'avait fait qu'obéir à la reine-mère et à d'Epernon. Rien de l'une et l'autre de ces versions n'a jamais pu être prouvé.

David s'était écrié à l'Assemblée de la section du Louvre : qu'on *pouvait tirer à mitraille sur les artistes sans craindre de tuer un seul patriote*. Il voulait boire la ciguë avec Robespierre parce qu'il avait fait un mauvais tableau de la mort de Socrate. Ses extravagances n'en furent pas moins homicides ; et j'avoue que le nom de David marié à la peinture, me fait voir dans celle-ci ce règne de terreur qu'on dirait qu'elle s'est plue à consacrer dans tous ces tableaux où l'on ne voit que martyres, décolations, chevalets, fournaises ardentes, en face de ces anciens décemvirs que David n'a que trop imités dans ces jours de crimes.

RIBIÉ, DIRECTEUR

SUCCESSEUR de Nicolet, qui, sur ses tréteaux donne toutes ces pantomimes où figurent les moines qu'on ne voit plus en France, les nonnes ensanglantées, les pénitents noirs, tous les frocs, tous les cordons et les sandales de l'antique moinaille : il est homme à nous mettre sur son théâtre toutes les farces religieuses ; et j'ai entendu dire qu'on y allait bientôt jouer la messe. Les avis sont déjà partagés et les paris ouverts ; on va même jusqu'à dire que tel gros vicaire qui demande l'aumône, représentera comme ci-devant le rôle à merveille, qu'il sucera le calice avec une délectation qui sera saisie de tous les spectateurs, d'autant qu'il y a longtemps qu'il n'a goûté de vin. On se disputera le rôle de célébrant, vu que les burettes seront très larges, et qu'il y aura un épais gâteau pour hostie. La ressemblance, dit-on, sera effrayante, et telle que les dévotes croiront plutôt voir Satan, que de croire à l'identité. Tout à côté de la petite messe, on dira la grande : celle-ci aura un calice qui tiendra deux pintes ; l'autre n'aura qu'un coquetier.

Les frais de cette pantomime ne seront pas coûteux ; y a des chasubles, des chapes, des surplis, des étoles, des

dalmatiques et des soutanes à vendre de tous côtés : on s'en faisait des robes de chambre ; autant les conserver en leur entier pour amuser les Théophilanthropes, et faire rire les protestants.

Cet entrepreneur, doué d'une *imaginative qui ne le cède en vigueur à personne qui vive,* a été d'abord marchand de pierres à détacher, puis batteur de caisse sur les tréteaux de spectacle ; comédien, directeur de théâtre à Rouen, enfin, directeur de tous les gestes muets qui semblent nous annoncer la résurrection de ce genre si cher aux Romains et pour lequel ils se divisèrent en factions.

Aujourd'hui, on rencontre le directeur Ribié (et il n'a pas d'autre titre sur tous les boulevards) on le rencontre, dis-je, menant les chevaux les plus fins, précédé ou suivi d'un écuyer vêtu à la *Franconi ;* et le modèle d'une voiture élégante est celui qui traîne le directeur de l'un à l'autre spectacle, car il en dirige deux ; il dirige deux républiques.

Ainsi, j'ai vu Poultier moine, joueur de gobelets, Stentor de spectacles forains, acteur chez le grimacier, même auteur, puis représentant du peuple, et pour couronner tant de gloire, journaliste, et l'ami des lois (1) ! mais le directeur Ribié a plus de renommée que lui.

LES BALS D'HIVER

Aux bals de printemps et d'été, à ces bals déjà très-nombreux, ont succédé rapidement ceux d'hiver. C'est une autre teinte, mais il n'y a point eu d'interruption pour

(1) Le conventionnel Poultier d'Elmotte fut encore militaire, commis à l'Intendance de Paris et chanteur à l'Opéra.



BAL DE LA BASTILLE

Peinture de Swebach-Desfontaines, gravée par Lecœur
(Musée Carnavalet).

ces plaisirs : partout des salles de danse. L'oisiveté ronge le Parisien, (fainéant de son naturel), l'oisiveté qui le tuera avec ses dix-neuf spectacles journaliers ; le règne de l'oisiveté, dis-je, est aussi continu dans la grande cité, que la basse fondamentale d'un orchestre d'opéra.

Après l'argent, la danse est aujourd'hui tout ce que le Parisien aime, chérit ou plutôt ce qu'il idolâtre.

Chaque classe a sa société dansante, et du petit au grand, c'est-à-dire, du riche au pauvre, tout danse ; c'est une fureur, un goût universel. Ils dansent, les Parisiens, ou pour mieux dire, ils tourbillonnent ; car rien de plus difficile pour eux que d'obéir à la mesure, et rien de plus rare parmi eux qu'une oreille musicale !

Sous le règne de la terreur, les Parisiens cois et tremblants et n'osant pas même alors faire un *journal*, ni arrêter une *charrette*, s'enfonçaient dans les spectacles ou dans les clubs, et ne dansaient que dans les fêtes publiques, et quelquefois autour des échafauds : tout à coup tous les murs se sont couverts d'affiches nombreuses en style presque académique, annonçant des bals de toutes couleurs, quelques-uns à si bon marché, que la servante peut y atteindre.

Pas une fillette qui ne trouve un galant pour la conduire à ces écoles de turbulence et de séduction. Un jeune homme refuse-t-il de les mener au bal, ou ne danse-t-il pas assez assidûment avec elles, elles l'éconduisent promptement et lui vouent une haine féminine, c'est-à-dire, déguisée.

On danse *aux Carmes* où l'on égorgeait ; on danse *au Noviciat des Jésuites ;* on danse *au Couvent des Carmélites du Marais ;* on danse *au Séminaire Saint-Sulpice ;* on danse *aux Filles de Sainte-Marie ;* on danse dans trois églises ruinées de ma section, et sur le pavé de toutes les tombes que l'on n'a point encore enlevées : le nom des morts est sous les pieds des danseurs qui ne l'aperçoivent pas, et qui oublient qu'ils foulent des sépulcres.

On danse encore dans chaque guingette des boulevards,

aux Champs-Elysées, le long des ports. On danse dans tous les cabarets où se réfugie l'infanterie de l'agiot, qui, après avoir trompé tout le jour les malheureux particuliers, fait encore là *échec et mat* à la fortune publique. Enfin, on danse chez tous les professeurs de rigaudons, qui s'appellent artistes, à l'exemple des histrions.

Il y a pourtant cette différence entre eux et les professeurs modernes *d'entendement humain*, qu'ils n'ont jamais cherché à savoir si quand l'homme dansait, son âme était alors dans son talon ou dans sa glande pinéale.

On réveille la nuit les ménétriers. On frappe, on sonne, on crie à leur porte, ainsi que l'on fait chez les accoucheurs dans les cas pressants. Eh ! vite ! levez-vous ! accourez ! on vous attend. Le ménétrier se frotte les yeux, jure. *Quel chien de métier !* dit-il ; il se lève, il gronde, il s'habille ; il va gagner six écus de six livres, sans compter trois bouteilles de vin dont il ne laissera pas une goutte.

Tous les joueurs de violon sont retenus trois semaines à l'avance ; ils gagnent d'autant plus d'argent qu'ils vont longtemps. Aller longtemps ; voilà le mérite par excellence; il faut aller toute une nuit, et que le poignet soit infatigable. Comment le violon a-t-il prévalu ? Je ne sais pourquoi ; mais il est couru, ce ménétrier, pourvu qu'il sache tenir l'archet jusqu'à quatre heures du matin ; et c'est là le fort du métier, que dis-je ? de l'art ! Le ménétrier enfin doit être fort du poignet, du bras, faire vibrer la corde !

Il est si important qu'il y a promesse, engagement par écrit : car l'on ne badine pas avec l'administrateur d'un bal ! Le parjure violon qui manquerait à sa parole, qui tromperait l'attente d'une *société* dansante, serait plus en horreur que *Marat*, *Drouet* et *Babœuf*, et de plus serait cité devant le *Juge de paix*.

Il danse, le peuple souverain, il danse tous les jours ! Il n'est donc pas déjà si mécontent ? Et dans chacun de ces bals si renommés, il y a des salles de jeu, puis des buffets de rafraîchissements, des illuminations d'un côté, de l'autre des parties ombreuses, des demi-jours favo-

rables, enfin des ténèbres visibles, qui ne sont pas celles de Milton.

C'est à qui s'étudiera à tuer cinq à six heures en se mettant en branle. Mais dans le style des beaux bals, on y ressuscite le ton noble des anciens paladins, c'est le *cavalier* et la *dame :* tandis que dans les bals du peuple on dit : Le citoyen et la citoyenne. On conçoit bien que les annonces pour les bals des élégantissimes ne sauraient être rédigées que suivant l'idiome aristocratique : c'est tout simple ; et nos *inconcevables,* et nos *merveilleuses* ne sauraient entrer dans un bal de citoyens. Fi ! cela sentirait la république : et il est convenu et chez la femme du notaire et chez celle de l'épicier, que c'était là un mot qu'on ne pouvait entendre : une république danse-t-elle ? On a vu un roi danser : Louis XIV, Louis XV et les bals de la cour, qui les remplacera ? Qui remplacera le menuet de la cour, où la danseuse archiprincesse tournait le derrière à son danseur archiprince pour présenter le devant au roi de France ? Oh ! que cela était majestueux !

Mais les deux cents bals et les bals de *Ruggieri,* de *Lucquet,* de *Mauduit,* de *Wenzel,* de *Montansier,* tous les bals de société, même les plus élégants, quoique pleins, s'effacent comme des gratte-culs devant les roses, à l'aspect du bal de l'*hôtel Richelieu,* qui rassemble un monde, un monde incomparable. C'est l'arche des robes transparentes, des chapeaux surchargés de dentelles, d'or, de diamants, de gaze, et des mentons embeguinés ! Son entrée n'est permise qu'à une certaine aisance. Dans ce lieu enchanté cent déesses parfumées d'essences, couronnées de roses, flottent dans des robes athéniennes, exercent et poursuivent tour à tour les regards de nos incroyables à cheveux ébouriffés, à souliers à la turque, et ressemblants d'une manière si frappante à cette piquante et neuve gravure qui porte leurs noms, que je ne saurais en vérité la regarder comme une caricature.

Là les femmes sont nymphes, sultanes, sauvages ; tantôt Minerve ou Junon, tantôt Diane ou bien Eucharis.

Toutes les femmes sont en blanc, et le blanc sied à toutes les femmes. Leur gorge est nue, leurs bras sont nus.

Les hommes, par contraste, sont trop négligés. Ils rappellent quelquefois à ma vue ces laquais qui, dans l'ancien régime, dansaient au salon une fois l'année, le jour du mardi gras à minuit, vingt minutes avant le coucher des maîtres. Ils dansent d'un air froid, morose : on dirait qu'ils rêvent à la politique ; ils ne rêvent à rien, ou bien ils font des plans d'agiot.

Les femmes sont plus décidément au plaisir de la danse, mais sans trop d'abandon. Si l'on entend quelques paroles, elles sont rares, et ne sortent que de la bouche du *rigaudonier,* despote armé de son archet, qui affecte la gronderie et la mauvaise humeur, qui régente tous les distraits, au milieu de deux cents femmes dont la danse silencieuse est certes une singulière exception chez les Français. Elles se recueillent véritablement pour préciser davantage leurs mouvements divers (1).

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les spectateurs soient pour ainsi dire mêlés avec les danseurs, et qu'ils forment comme des noyaux entre les différentes contredanses, sans néanmoins les gêner. Il est rare en effet qu'une danseuse éprouve le moindre choc. Son joli pied tombe à un pouce du mien ; elle s'élance, c'est un éclair : mais bientôt la mesure la rappelle au point d'où elle est partie. Semblable à une comète brillante, elle parcourt son ellipse en tourbillonnant sur elle-même, comme par un double effet de gravitation et d'attraction. Je m'avancerais encore un peu au-devant d'elle, sans craindre de toucher autre chose que son vêtement : j'ai senti presque son souffle, et sans l'effleurer.

(1) Ce que j'ai vu de plus majestueux dans ma vie, de plus gravement solennel, de plus grandement ridicule, c'est le *menuet français,* dansé devant *le roi de France* : on n'entendait presque pas le pas des danseurs : un silence... On ne peut rendre ce recueillement respectueux ; j'en appelle aux témoins qui ne sont pas tous guillotinés. Pauvres humains ! (*Note de Mercier.*)

Chacun est immobile sous le vent des danseurs ; et les femmes, que l'on juge à haute voix, passent et repassent avec vélocité, comme indifférentes aux éloges ; mais leur oreille n'a rien perdu de tout ce qui s'est dit sur leur compte. Leurs yeux qui semblent invariablement fixés sur leurs danseurs, ne s'échappent sur le cercle qu'avec une telle rapidité, qu'il faut étudier avec attention ce mouvement pour le saisir ; et cependant elles ont tout vu.

Plus loin, ce sont des courtisanes en groupes séparés. Là, le mouvement est encore plus rapide : étincelantes de diamants, elles en agitent toutes les aigrettes aux lumières. Elles mettent dans leur danse une expression plus caractérisée : on voit bien qu'elles craignent de paraître trop lascives ; mais le regard, le regard qui ne ment jamais, les décèle. Elles ne peuvent, et ne pourront jamais imiter les gestes, les repos voluptueux, mais décents, des autres femmes. Aussi les discours autour d'elles acquièrent-ils une sorte de licence qui n'existe point à trente pas de distance de ces groupes : ceux-ci, je vous l'atteste, ont payé un plus large tribut au parfumeur.

Tout à coup, à un certain signal, tous ces groupes se divisent ; les banquettes vides sont à l'instant occupées et uniquement par les femmes. Quelle nouveauté annonce ce dérangement ? C'est un concert qui commence. Alors les femmes, que retenait en dansant le désir de la supériorité sur leurs rivales, et l'attention qu'exigeaient les figures variées et multipliées des contre-danses, commencent à parler. Les hommes debout les dominent et les observent. Elles semblent s'être plaçées là pour recueillir les hommages dus à leur légèreté. On distingue celles qui ont mis des bagues aux doigts de leurs pieds, celles qui portent un vêtement étroit, couleur de chair, et si étroit, qu'on peut gager qu'il n'y a pas de chemise sur la peau.

Un bourdonnement confus étouffe le concert ; les sarcasmes, qui ont remplacé parmi nous l'ingénieuse épigramme, circulent. On maudit tout haut le gouvernement, lorsqu'il est doux et humain et l'on respectait le

gouvernement tyrannique et sanguinaire. Les silences alors ne sont observés que quand *Rhodes* (1) s'efforce de tirer de son violon des sons aussi attendrissants que ceux d'Orphée ; mais ce n'est pas encore *Viotti* (2). Les palissades rangées autour de chaque banquette (je veux dire les hommes, autant vaut), les palissades, dis-je, se livrent alors à mille déclamations contre tous les gouvernants ; ils tâchent de déchaîner contre eux la défaveur, le mépris et le plus souvent la haine publique. La région du bal devient l'antre de la calomnie ; mais plus insolente que malicieuse, elle dégénère en platitudes, en torrent d'invectives grossières, et bientôt elle éloigne même jusqu'au curieux. L'un dit à son voisin : Toutes ces femmes que tu vois — Eh bien ? — Elles sont entretenues par des députés. — Tu crois ? — Celle-ci aux yeux vifs, à la taille svelte; c'est la maîtresse de *Raffon*(3). Cette demoiselle, la gorge nue et couverte diamants, c'est la sœur de *Guyomard* (4) : on a payé sa dernière motion avec les bijoux de la couronne. — Cette belle blonde élancée, c'est la fille cadette d'*Isnard* (5), qui a mis de côté cent mille écus pour sa dot : on la marie demain. Il n'y a pas, vois-tu, un membre du corps législatif qui n'ait ici deux ou trois femmes, dont chacune des robes coûte à la république une partie de ses domaines.

Le concert est fini : commencent les soupers, où les femmes, qui n'ont plus la gêne des corps et des corsets qui les serraient autrefois à outrance, peuvent manger à satiété ; elles s'en acquittent très bien. Elles dévorent les dindes aux truffes, et les pâtés d'anchois : elles mangent pour le rentier, pour le soldat, pour le commis, pour

(1) Ou Rode. Elève de Viotti. Fut nommé professeur de violon au Conservatoire lors de sa fondation.
(2) Le plus célèbre violoniste de cette époque. Fut nommé directeur de l'Opéra en 1818.
(3) Député de la Convention. Prétendait que la cocarde était le plus bel ornement du citoyen.
(4) Membre de l'Assemblée législative et de la Convention.
(5) *Idem.*

chaque employé de la république ; et tout en dévorant, elles disent un mal affreux de la république. Il n'y a rien d'horrible comme le régime actuel ; si elles dansent, c'est pour le faire enrager ; car elles ont ouï dire que les deux conseils n'aimaient point les danses. Elles ajoutent qu'il n'y aura que le bal qui ne périra point en France. Tous les *écrouelleux* qui cachent leur menton dans leurs cravates, s'écrient : *paole victimée, cela ne peut pas durer.* Cependant les femmes qui maudissent cet épouvantable régime républicain sont filles, sœurs, femmes de fournisseurs de la république : elles ne cessent de dévorer ; elles ne boivent plus de vin, à cause de la faiblesse de leurs nerfs ; mais elles avalent le kirschwasser, le marasquin et toutes les liqueurs des Iles.

Autrefois, les femmes dans les bals, prenaient des rafraîchissements, et tout au plus quelques biscuits dans un peu de vin. La gourmandise aujourd'hui les domine, et je ne cesse d'admirer leur contenance ferme à table, et avec quelles grâces franches elles satisfont leur strident appétit. Les perdrix froides font deux bouchées ; les viandes disparaissent et de grands verres d'eau rafraîchissent par intervalle leur palais brûlé par le feu des liqueurs.

Bruyants plaisirs, les femmes sont dans leur élément au milieu de votre tumulte ! Le contentement perce dans leur maintien, malgré leur déchaînement épouvantable contre le temps qui court : jamais elles n'ont joui d'une telle licence chez aucun peuple ; la rudesse jacobite expire même devant les non-cocardées. Elles ont dansé, bu, mangé ; elles ont trompé trois ou quatre adorateurs de secte opposée, avec une aisance et une franchise qui ferait croire que notre siècle n'a plus besoin de la moindre nuance d'hypocrisie et de dissimulation, et qu'il est au-dessous de nous de pallier nos habitudes et nos goûts quels qu'ils soient.

Bientôt je rentre dans le cercle, ayant bien saturé mes regards de toutes ces attitudes diverses, de tous les points



LE THÉ PARISIEN

SUPRÊME BON TON AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE (*Dessiné par Harriet, gravé par A. Godefroy*).

de vue piquants et réellement neufs, car je suis statuaire et peintre dans mon cerveau : et voilà pourquoi il n'y a pas un seul tableau au Muséum que je ne refasse dans mon imagination. Ah ! pauvres peintres ! que vous êtes en général, froids, monotones, sans esprit, et surtout sans invention ! que vous êtes bien nés pour peindre des calvaires ! Ah ! malheureux peintres d'histoire ! vous avez tué l'histoire. Je compare toutes ces figures dansantes, parlantes et mangeantes à celles que j'ai rencontrées en divers pays ; et je me confirme dans l'idée que les Françaises sont, de toutes les femmes, celles qui ont le plus de grâces, même dans les fonctions qui en admettent le moins, comme manger goulûment, regarder hardiment, parler hautement et déclamer anti-républicainement.

Mais aussi je ne sais si l'on a vu dans aucuns temps et dans aucuns pays, une femme, au milieu des hivers les plus rudes, sans bas, sans autre chaussure qu'une légère semelle en forme de sandale, et simplement attachée par de légers rubans, laisser voir ses doigts des pieds ornés, ou plutôt gênés par plusieurs bagues ou anneaux; et l'ostentation seule lui fait certes dissimuler la gêne qu'elle éprouve en formant les pas de danse.

Qui croirait au milieu de ces bals que la guerre est sur nos frontières, sur les bords du Rhin, de la Sambre, de la Meuse, au delà des monts et sur toutes les mers. Que l'Europe conjurée, soumise au fanatisme insensé, au dogme des rois, encore plus absurde que le dogme de la *présence réelle*, menace opiniâtrement la France, la République, la Constitution, Paris, les bals et même tous les danseurs : personne ne songe à ces hostilités sanglantes, à ces majestés liguées qui veulent relever la dignité de leur trône sur les cadavres français.

Je vois même une foule de jeunes gens de 23 ans, embryon-bêto-crates, qui ont mis leurs cravates jusqu'à leur bouche, et qui dansent plus longtemps, comme enchantés de s'être soustraits (je ne sais comment) à la réquisition.

Quel bruit se fait entendre ? Quelle est cette femme que les applaudissements précèdent ? Approchons, voyons. La foule se presse autour d'elle. Est-elle nue ? Je doute. Approchons de plus près ; ceci mérite mes crayons : je vois. Son léger pantalon, comparable à la fameuse culotte de peau de *Monseigneur le Comte d'Artois*, que quatre grands laquais soulevaient en l'air pour le faire tomber dans le vêtement, de manière qu'il ne formât aucun pli ; lequel, ainsi emboîté tout le jour, il fallait déculotter le soir, en le soulevant de la même manière et encore avec plus d'efforts; le pantalon féminin, dis-je, très serré, quoique de soie, surpasse peut-être encore la fameuse culotte par sa collure parfaite ; il est garni d'espèces de bracelets. Le justaucorps est échancré savamment, et sous une gaze artistement peinte, palpitent les réservoirs de la maternité. Une chemise de linon clair laisse apercevoir et les jambes et les cuisses qui sont embrassées par des cercles en or et diamantés. Une cohue de jeunes gens l'environne avec le langage d'une joie dissolue : la jeune effrontée semble ne rien entendre. Encore une hardiesse de *merveilleuse*, et l'on pourrait contempler parmi nous les antiques danses des filles de Laconie : il reste si peu à faire tomber que je ne sais si la pudeur véritable ne gagnerait pas à l'enlèvement du voile transparent. Le pantalon couleur de chair, strictement appliqué sur la peau, irrite l'imagination et ne laisse voir qu'en beau les formes et les appas les plus clandestins : et voilà les jours qui succèdent à ceux de Robespierre !

Il en résulte néanmoins que toutes les femmes paraissent avoir absolument la même peau, ainsi qu'elles exposent au coup d'œil les mêmes chevelures blondes. Eh ! malheureux ! je n'idolâtre, moi, que les cheveux qui sont bruns ou noirs. Je sais cependant que sous cette décoration blonde.... Oh ! quand viendra la mode de la peau brune ou demi-brune ? car je suis pour les beautés plus ou moins africaines.

Mais quittons ces grands bals ; le fifre et le tambourin

ne battent plus que machinalement ; les lanternes colorées fument et pâlissent. Sortons pour rentrer demain dans les bals bourgeois.

Hé bien ! qui s'en douterait ? j'y ai là à deviner, mais beaucoup plus qu'ailleurs : le trait ressemblant y est bien plus difficile à saisir ; oui, infiniment plus de détails et de nuances, sous un premier aspect d'abord assez uniforme. La dissimulation, et la plus adroite règne ici, parce que l'on danse sous le regard des mamans, des tantes, des oncles et des frères. Il faut que la fille trompe tous ces nigauds : elle y songe ; elle y parvient. Dans ces bals, les mamans conduisent leurs filles il est vrai, mais à peu près comme ces bonnes qui accompagnent de jeunes actrices jusque dans les coulisses, et le tout pour la forme. Ces jeunes personnes sont d'abord comme honteuses des pirouettes, des rigaudons et des entrechats qu'elles entreprennent ; mais ce pas qu'elles ont médité, qu'elles ont étudié, qu'elles ont répété si laborieusement en présence du maître, sera pour elles, à ce qu'elles imaginent, le premier pas à la fortune. Elles dansent avec des intentions matrimoniales ; car elles visent toutes à épouser le plus riche du quartier. C'est ce qui sanctifie aux yeux des mamans le péché du bal. Le confesseur a perdu de son crédit ; mais il le reprend avec usure, quand il tolère le bal, et qu'il condamne et réprouve la République ; puis plus d'une fille pauvre a trouvé à se marier avantageusement, pour avoir fait preuve de cadence et de légèreté. Aussi les jeunes filles, ce que l'on n'avait pas encore vu, vont-elles partout. Il n'y a plus de ce qu'on appelait des *séducteurs*, depuis que la grande facilité des mariages, depuis que le divorce est venu si complaisamment au secours de toutes nos fantaisies. On ne redoute ni le contrat ni l'engagement qu'on peut rompre, refaire et dénouer. On ne craint plus ces accidents, qui autrefois entachaient une famille pour un demi-siècle.

Ainsi les bals ont remplacé, pour les filles, les couvents : on allait les voir à la grille ; on va faire l'entrevue chez le

maître à danser ; il est devenu tout aussi honnête et tout aussi commode qu'un peintre en portraits. Félicitez-vous, bonnes mamans ; et vous, augustes bourgeoises, raisonneuses boutiquières, aristocratissimes *notairesses ;* naguère le sermon de la paroisse vous ennuyait ; maintenant vous avez la morale du Vaudeville, les vêpres mises en vaudevilles dans la pièce de *Santeuil* et *Dominique* (1), les vêpres chantées par arlequin. Ce chant réjouit toute votre petite famille, et vous toutes les premières ; convenez-en. Le bal, après cela, vous paraît un lieu de décence, car tout est comparaison : vous n'y voyez aucun inconvénient. Oh ! ce n'est pas le moment de les condamner, ces bals ! ils facilitent les mariages. Je ne suis pas rigoriste assurément ; je ne veux pas empêcher les filles de se marier; mais ces bals du soir et prolongés dans la nuit, enfin ces bals où le fifre perçant et le tambourin raisonnent, je vous en avertis, complaisantes mamans, favorisent bien des-choses, et ne feront qu'agrandir les salles des Enfants-trouvés (2).

Les bals militaires se distinguent encore par une plus grande effervescence. On y entend, pour ainsi dire, le tumulte des camps et le cliquetis des armes. Les gestes, les pas des danseurs ont quelque chose de mâle, et l'on s'aperçoit à leur air martial qu'ils passeraient avec la même ardeur des bras du plaisir aux champs de la victoire : tous les mentons y sont nus, et les visages non efféminés offrent aux regards l'honorable moustache. C'est avec regret que nous avons vu ces braves défenseurs de la patrie environnés de ces femmes sans pudeur, plus propres à les détourner de leurs devoirs qu'à les y porter, et qui, par leurs appas dangereux, peuvent les rendre incapables de soutenir le poids des armes et les fatigues de la guerre. Femmes honnêtes et

(1) Par Augustin de Piis, qui fut par la suite secrétaire général de la police.

(2) Le nombre des Enfants-trouvés s'est accru, à Paris, depuis dix-huit mois de près du double. (*Note de Mercier.*)

pudiques, chargez-vous de la reconnaissance nationale ! accordez votre main à ces guerriers, dont le caractère en général est toujours plus franc que chez les autres hommes.

Il est des bals pour tous les états ; les porteurs d'eau et les charbonniers ont les leurs ; je ne veux rien oublier. Dans les caves, même au fond de quelques allées, dans de sales cabarets, au son d'un violon grossier, ou d'une rauque musette, tous les dimanches et toutes les décades (car le peuple chôme doublement), souvent même dans l'intervalle, les auvergnats dansent à ébranler les planchers et à faire craindre les réparations locatives. Le lieu de la danse est éclairé ou par un lustre composé de deux morceaux de bois en croix, ou par quelques lampions rangés à terre le long des murs. Au milieu d'un nuage de fumée, de tabac et d'odeur d'eau-de-vie, vous voyez s'élever et retomber sans cadence et sans mesure des danseurs inimaginables ; et tout à côté, sur de méchants bancs à moitié vermoulus, des groupes d'hommes et de femmes se barbouillent de gros baisers, si hideux qu'ils me font détourner la tête, et que je voudrais, aujourd'hui, les déloger de ma mémoire. Quelquefois le soulier à clou dans son élan écrase le lampion et asperge toute l'assemblée : cela ne fait rien ; il n'y paraîtra ni aux bas ni à la chaussure, ni aux cotillons ; le suif enflammé ne mord point sur le cuir tanné de ces *Vestris :* ils reprennent leurs bandouillères ; et s'en vont, en se donnant pour rire de gros coups de poing.

Enfin j'ai vu des bals où des danseurs de profession, costumés en nègres, en sauvages, en Chinois, en paladins, se faisaient grandement admirer, parce qu'ils n'étaient pas connus ; mais ces subtils escamoteurs de renommée, j'ai su, moi, les reconnaître. Que n'ose point cependant l'amour de la gloire ! je les ai surpris dans un bal de blanchisseuses ; s'enivrant de l'admiration de vingt couturières : ainsi un comédien du troisième ordre, sifflé et resifflé, va représenter chez *Nicolet* ou *Ribié*, et y enlever des applaudissements ; il fait alors une bonne nuit.

Fameux danseurs de l'Opéra, est-ce vous qui avez tourné toutes les têtes de la cité ? Sachez que vous comptez autant de lourds imitateurs qu'il y a de prétendants aux grâces corporelles : mais si, d'un côté, l'on vous imite, célèbre Vestris, l'on entend les mêmes danseurs vouloir vous imiter en même temps, vous, *gosier-Garat ;* on n'entend plus que caracouler vos perpétuelles caracoulades. Or, le *gosier-Garat* est un instrument, dit unique, qui exécute des difficultés musicales, et de si grandes difficultés qu'elles en sont vraiment baroques. On dit que cela est admirable ; on s'y pâme ; et voilà ce que j'y ai trouvé de plus curieux. Dans ces bals, dans ces concerts, l'arbre du luxe, de l'opulence, fleurit au milieu d'une ville peuplée de misérables ; et c'est ainsi que l'on voit un superbe oranger qui s'élance d'une caisse peinte et remplie de fumier.

Parisiens, mes chers *Parisiens*, dansez ou allez à la messe ; allez à la messe ou dansez ; dansez même et allez à la messe en même temps ; mais pour Dieu ne politiquez pas : car quand vous voulez politiquer, vous tombez dans les pièges les plus grossiers qui vous sont offerts. Vous vous acheminez sur la foi de quelques scélérats vers toutes les horreurs de la dissolution anarchique. Dansez, je vous en supplie, dansez ; car il est impossible que vous ayez un autre caractère qui vous convienne mieux. Eh ! n'aurait-il pas mieux valu pour vous de danser et le 31 mai, et le 2 juin, et le 4 prairial, et le 13 vendémiaire !

Ensuite, crédules Parisiens, qui n'écoutez-vous pas ? Il y a moins d'ennui à voir danser que d'entendre un pot-pourri royaliste(1)sortir, dans les Lycées, de la bouche d'un littérateur qui se prodigue comme un chanteur ou

---

(1) Pauvres déclamateurs qui nous déployez sans cesse la robe ensanglantée de César (qu'Antoine ne montra qu'une seule fois au peuple Romain), sachez qu'en politique le jour d'hier est un cadavre, et que le jour de demain est quelque chose ; et que dans la personne de Louis XVI, ce n'est pas un homme que l'on a mis à mort, mais un gouvernement. (*Note de Mercier.*)

comme un violon, et qui vend en personne sa rhétorique usée. Ainsi que le violon, il recommence sans cesse la même ritournelle qu'il débite depuis dix ans ; et il ne sentira pas même l'ennui qu'il distille.

Vive donc la danse, mes chers Parisiens ! et de préférence à la triste et monotone littérature de nos redondantes académies, de préférence surtout à tous ces lieux communs d'aristocratie hébétée et de royalisme extravagant. Que nos Lycées, au lieu de nous distribuer des phrases si rebattues, ouvrent leurs vastes salles à la danse. Pesants duri-crânes, dont le style même ne danse jamais, taisez-vous : vous ne valez pas le violon qui nous met en joie, car vous attristez une brillante et nombreuse assemblée : faites place au tambourin ; et pour le mieux prouver, voici ce que le grave Montesquieu à écrit sur la danse : « La danse nous plaît par la légèreté, par une certaine grâce, par la beauté et la variété des attitudes ; par sa liaison avec la musique; mais surtout elle plaît par une disposition de notre cerveau, qui est telle qu'elle ramène en secret l'idée de tous les mouvements à de certains mouvements, la plupart des attitudes à de certaines attitudes » (1).

BALS A LA VICTIME

VINGT-TROIS théâtres, dix-huit cents bals ouverts tous les jours ; voilà ce qui compose les amusements du soir.

(1) Une partie de ce chapitre a été insérée au *Moniteur* du 28 pluviôse an V. « On y reconnaîtra, dit le journal officiel, toute l'originalité et la justesse d'observation qui distingue Mercier, quand il veut se borner au seul genre qui lui convienne. » La suite de la note nous apprend que Mercier n'avait pas encore fixé son titre de *Nouveau Paris* et qu'il conservait pour ce projet d'ouvrage celui de *Tableau de Paris*.
(*Note de l'édition Poulet-Malassis.*)

Ici des lustres embrasés reflètent leur éclat sur des beautés coiffées à la Cléopâtre, à la Diane, à la Psyché. Là, une lampe fumeuse éclaire des blanchisseuses qui dansent en sabots avec leurs muscadins au bruit d'une vielle nasillarde. Je ne sais si ces premières danseuses chérissent beaucoup les formes républicaines des gouvernements de la Grèce, mais elles ont modelé la forme de leur parure sur celle d'Aspasie ; les bras nus, le sein découvert, les pieds chaussés avec des sandales, les cheveux tournés en nattes autour de leurs têtes, c'est devant des bustes antiques que les coiffeurs à la mode achèvent leur ouvrage.

Devinez où sont les poches de ces danseuses ; elles n'en ont point, elles enfoncent leur éventail dans leur ceinture, elles logent dans leur sein une mince bourse de maroquin où flottent quelques louis ; quant à l'ignoble mouchoir, il est dans la poche d'un courtisan à qui on s'adresse lorsqu'on en a besoin.

Il y a longtemps que la chemise est bannie ; car elle ne sert qu'à gâter les contours de la nature : d'ailleurs c'est un attirail incommode ; et le corset en tricot de soie de couleur chair, qui colle sur la taille, ne laisse plus deviner, mais apercevoir tous les charmes secrets. Voilà ce qu'on appelle être vêtue *à la sauvage :* et les femmes s'habillaient ainsi pendant un hiver rigoureux, en dépit des frimas et de la neige.

Et tandis que cent tables offrent des arbres ployant sous les fruits de toutes les saisons, fruits en glace, tandis que des fontaines versent en abondance l'orgeat, la limonade, les liqueurs des îles, le pauvre rentier, passant auprès de tout ce luxe artistique, vend pièce à pièce d'abord ses meubles d'agrément, puis ensuite ses meubles nécessaires.

Qui l'eût dit, en voyant ces salons resplendissants de lumières, et ces femmes aux pieds nus, dont tous les doigts étaient parés avec des diamants, que l'on sortait du règne de la terreur. Tant de milliers d'hommes dévorés par lui, ne laissent aucunes traces ; et si des regrets pour

le régime ancien se font entendre, ils sont devenus si bas, que l'on ne porte plus de ces éventails adroitement semés de fleurs de lys, ni de ces bonbonnières mystérieuses où un secret découvrait habilement les enseignes proscrites de la royauté. On ne parle plus même que comme d'un amusement bizarre des *bals à la victime*, que je ne dois pas passer sous silence.

Croira-t-on dans la postérité que des personnes dont les parents étaient morts sur l'échafaud, avaient institué non des jours d'affliction solennelle et commune, où rassemblées en habits de deuil, elles auraient témoigné leur douleur sur des pertes aussi cruelles, aussi récentes, mais bien des jours de danses où il s'agissait de valser, de boire et de manger à cœur joie. Pour être admis au festin, et à la danse, il fallait exhiber un certificat comme quoi l'on avait perdu un père, une mère, un mari, une femme, un frère ou une sœur sous le fer de la Guillotine. La mort des collatéraux ne donnait pas le droit d'assister à une pareille fête. Est-ce la danse des morts de Holbein qui avait inspiré une pareille idée ? Pourquoi, au milieu du bruit des violons, ne fit-on pas danser un spectre sans tête.

Vains efforts de l'aristocratie pour former de nouveaux conciliabules ! tout ce qui porte l'empreinte d'un fanatisme ou d'une cérémonie bizarre, est fait pour s'évanouir promptement.

ORCHESTRES DE CAFÉ

Jadis il n'y avait que les rois et les princes du sang qui jouissaient du singulier privilège de dîner en musique. Aujourd'hui, tous les citoyens indistinctement sont princes et rois. Ils dînent en symphonie avec flûtes, cors et haut-

bois obligés. La musette même joue dans la gargotte enfumée du Limousin, tandis qu'il avale son brouet.

Mais c'est surtout dans les souterrains du Palais-Egalité que l'Académie des Quinze-Vingts attire la foule.

Douze ou quinze virtuoses de la même force, hissés sur un Parnasse de sapin, vous déchirent sans relâche les oreilles, et sourient malignement de votre martyre, parce leur tympan est à l'épreuve de la trompette.

Ce n'est pas tout : souvent une Diane échevelée, à la gorge rebondie, embouche le cor, et joue tout un *presto*, sans reprendre haleine.

Pour compléter cette douce mélodie, un porte-faix frappe et fouette à tour de bras un énorme tambour dont le sourd bourdonnement ébranle et secoue toutes les têtes.

A chaque instant le directeur de cet épouvantable sabbat, s'évertue et des pieds et des mains, pour remettre en mesure ses Muses indociles. Elles ne connaissent d'autre accord que le tintement des verres ou celui des bouteilles qu'elles cassent dans l'agitation de l'ivresse. L'eau-de-vie coule en guise d'Hippocrène au bas de leur Parnasse.

Vous y distinguez, à son air important, plus d'un Marsyas qui défierait Apollon, et qui, dans son orgueilleux délire, soutiendrait jusqu'au bout le supplice de l'écorchement.

Oui, ces modernes Corybantes qui font braire si rudement leurs aigres cymbales, ont la plus haute conscience de leur talent, et quiconque n'applaudit pas au sifflement du flûteur ivre qui bave dans sa flûte, ou à tel chanteur à la voix de corbeau, risque d'être provoqué, insulté, honni.

Ce sont les Cafés qui ont amené la mode des concerts d'harmonie, et qui ont fait de la musique le métier de tout le monde.

Eh ! n'a-t-on pas vu encore sur les vieux boulevards, dans ce Café si fréquenté par le peuple, un *cabinet poétique* placé sous l'orchestre même ; en sorte que le Dieu des vers caché dans ce sanctuaire du génie, communiquait sa verve pétulante à ses implacables opérateurs, et donnait le transport à ses Pythonisses ?

Enfin l'entrepreneur de limonade, fier de son orchestre, pousse la hardiesse jusqu'à dresser un théâtre en plein Café. On y joua la tragédie et l'opéra bouffon. Si l'on riait autant à l'une qu'à l'autre, c'est que les spectateurs qui buvaient le petit verre dans les entr'actes ne savaient pas pleurer.

CARICATURES, FOLIES

Les caricatures semblent vouloir remplacer les feuilles périodiques et former une addition à la liberté illimité de la presse. Les passants s'arrêtent en foule au-devant des marchands d'estampes, pour regarder les *incroyables*, les *merveilleuses*, la *marchande de merlans*, le *rentier*, la *folie du jour*, l'*anarchie*, le *danger des perruques*. Il faut dire, pour l'instruction des étrangers, que cette dernière estampe offre une femme courant à cheval, et dont la chevelure et le chapeau s'envolent à la fois.

Ces peintures naïves de nos ridicules, de nos folies, de nos travers, de nos vices, n'excitent que le sourire passager d'un peuple volage qui s'étudie dans sa mise, qu'il varie à chaque instant du jour, à faire la charge même du ridicule dont on lui offre le fidèle miroir. Qui le croirait ? l'estampe des incroyables a généralisé les oreilles de chien : c'est ainsi que les journaux ineptes, frondeurs du républicanisme, ont fait beaucoup de républicains.

A côté de ces caricatures, figurent, en grand costume, les portraits de ces généraux, dont les noms inconnus se sont tout à coup couverts d'une gloire immortelle, et qui, généreux défenseurs de la France, ont, en la protégeant, sauvé l'Europe entière de l'horrible système d'oppression et d'esclavage que les rois avaient médité contre les peuples : leur concorde républicaine, loin de la basse jalousie, ne les honore pas moins que leurs victoires.

Charrette fait nombre auprès d'eux ; et il était donné à la générosité française de rendre hommage à ses talents en détestant son méprisable fanatisme. Les portraits du gros Louis et de sa fille sont encadrés et exposés comme les autres : ce sont des images et rien de plus aux regards du spectateur qui les achète s'il lui plaît, ou qui leur rit au nez, suivant sa fantaisie. On vous tire par la manche et l'on vous offre la Mort de Louis XVI et de Marie-Antoinette, tragédies ; cela ne vaut que quinze sous pièce, et personne n'en veut.

Mais ce qui frappe le plus, c'est la fainéantise du peuple. Le petit peuple travaille très doucement. Ses bras daignent à peine faire le moindre effort. Son métier est devenu pour lui une espèce d'amusement. Le gros travail lui fait peur : le brancard est peu chargé, la hotte est légère. Il loue ses bras comme par condescendance ; il veut dans une heure gagner le prix d'une journée entière ; il semble enfin, en travaillant avec l'insouciance la plus marquée, obliger encore le maître ou le bourgeois qui la paie chèrement. Au reste, les guinguettes, les spectacles sont remplis par lui de bonne heure. Oubliant le passé, tuant le présent, ne songeant pas à l'avenir, il va tous les jours aux promenades publiques ; il est sur les boulevards, sur les quais, les bras croisés ; il est dans les cafés, occupé d'une partie de billard, ou s'appesantissant sur un dé de dominos ; il y passe sa vie : il a presque honte du travail de la boutique. Enfin, grâce à la multiplicité indicible de tripots, de billards, de salles de spectacles à bon marché, de cabarets, le Parisien est devenu l'homme le plus paresseux de toute la terre. On se demande : quel travail nourrit cette multitude oisive ?

Il y a peu de jours la taille des robes des femmes illustres se dessinait en cœur ; actuellement celle des corsets se termine en ailes de papillons dont le sexe semble vouloir en tout se rapprocher, et qu'il prend le plus souvent pour modèle. Hier, c'étaient les chapeaux à la Paméla ; aujourd'hui, les chapeaux à l'anglaise : hier, elles se paraient de

plumes, de fleurs, de rubans, ou bien un mouchoir en forme de turban les assimilait aux odalisques ; aujourd'hui leurs bonnets prennent la forme de celui de la femme de Philippe de Commines: hier, leurs souliers élégants étaient chargés de rosettes et fixés au bas de la jambe avec un ruban artistement noué ; aujourd'hui une grande boucle en paillettes leur couvre presque entièrement le pied, et ne laisse apercevoir que le bout d'un léger bouquet, dont la broderie vient finir sur la petite pointe du soulier : et que l'on ne croit pas que ce soit ici la caricature de nos illustres ; à peine est-ce une légère esquisse de leurs folies, de leurs changements variés à l'infini.

Quant à celles qui trottent, elles singent assez bien les premières quant aux bonnets, aux chapeaux, aux ajustements ; mais elles sont toujours détestablement chaussées, non parce que leurs souliers sont plats, mais parce qu'ils sont mal faits, et déformés ; ce qui annonce qu'elles les achètent tout faits et qu'une jeune fille prend souvent la chaussure de sa grand'mère. Mon œil ne peut guère s'accoutumer à les voir marcher sans précaution, et quoique retroussées jusqu'à mi-jambe, se crotter encore plus que les hommes. Dans ma jeunesse, les femmes marchaient sur le bout du pied, et l'étoffe de leurs souliers était intacte : l'humidité ne passait pas la semelle.

Au moment où j'écris, les femmes ont la fureur des chapeaux de paille, des aigrettes de paille, qui remplacent les plumes triomphales.

Las de courir tout Paris pour charger ma palette, veux-je entrer dans un café, j'entends chacun se plaindre d'être ruiné par la révolution ; et tous ceux qui tiennent ce langage ne font rien et passent leur vie au café ; mais c'est un ton : il faut être ruiné par la révolution ; et celui qui avait vingt pistoles de revenu, veut vous faire accroire qu'il avait vingt mille livres de rente. Chacun appelle la paix à grands cris, et personne ne se réjouit de nos étonnantes victoires. Le bourgeois, qui a lu l'histoire romaine, n'est pas plus touché des grandes actions de nos généraux

que d'un roman. Il se baissera pour vous dire mytérieusement à l'oreille : *Bonaparte va passer le Rubicon et imiter César.* Où a-t-il pris cette grande idée ? en causant avec son voisin, à la messe, où il va non pas par croyance, mais à ce qu'il imagine pour faire enrager la République.

Il plaint les prêtres ; parle de sa misère, de ses incommodités, qui toutes viennent de la révolution : tout ce qui arrive de fâcheux sur terre n'a pas d'autre source. Sa femme, sa fille sont attaquées de maux affreux d'estomac, c'est aux queues qu'elles ont amassé ce mal ; c'est à la suite du long jeûne, imposé il y a deux ans par Boissy d'Anglas. Ne croyez pas cependant qu'il lui en veuille ; il lui a pardonné ce dur carême ; il lui a rendu sa confiance parce que Boissy d'Anglas lui promet pour Pâques prochain les œufs rouges à la royale.

Le refrain éternel, c'est le malheureux sort des rentiers. Les mendiants de métiers sont de pauvres rentiers ruinés ; la République ne trouverait jamais dans ses ressources de quoi payer, je ne dis pas le principal, mais même les intérêts de toutes les rentes soi-disant appartenant aux prétendus rentiers : et voilà comme s'atténue l'intérêt que doit inspirer à l'homme sensible la position de quelques-uns de ces honnêtes créanciers de l'Etat.

Enfin tout est devenu rentier. Le vieux carrosse démantibulé, tiré par des haridelles attachées avec des cordes, ayant pour conducteur un cocher et un postillon en souquenilles, et dont les talons perçaient les souliers, ce plaisant attelage n'est plus la voiture du prétendant, c'est celle des rentiers.

Le boutiquier toujours avide, murmure, mais il est tranquille ; on dirait qu'il s'est aperçu qu'il perd ses paroles, et qu'on y fait peu d'attention. Les gens aisés ont pris un sage parti : ils ne se mêlent plus de politique ; ils ferment l'oreille aux discours des remuants, rient de la guerre des journalistes, n'étudient à leurs toilettes que les cases de leurs nécessaires et le cours des papiers, se mirent dans leurs bottes, et sont indifférents pour tout le reste.

Les nouveaux millionnaires encore plus indifférents, mais non moins déchaînés contre le gouvernement, se font une principale affaire de se trouver avec les princesses du jour aux concerts de Garat, dit sur le théâtre de Ribié, l'Orphée moderne (1). Ces hommes parvenus ne connaissent rien à la musique, mais ils applaudissent à outrance les caracoulades du chanteur, et ils admirent les femmes qui embellissent toutes les loges.

Si ce monde est une rotation perpétuelle, pourquoi les anciennes marchandes de pommes et de tripes ne figureraient-elles pas à leur tour, surtout lorsqu'elles sont jolies ? car la vraie noblesse chez les femmes est la grâce et la beauté.

Les thés sont en grande faveur. C'est presque les seuls endroits particuliers où l'on se réunisse : il n'y a plus de repas ; chacun mange chez le restaurateur, dont le nombre se multiplie à l'infini : il y en a à chaque coin de rue. On n'aperçoit que barbouilleurs hissés au haut d'une échelle, dessinant pour enseignes, des lièvres, des jambons, des écrevisses, des saucissons, ou écrivant en lettres anglaises : *Déjeuners froids, cabinets particuliers :* on n'entendra que trop cette dernière annonce ; un bouchon est devenu la grotte de Vénus.

Il faut que le pot-au-feu soit renversé dans presque toutes les maisons. Autrefois on se présentait pour dîner chez son ami ; aujourd'hui c'est tout différent ; chacun reste chez soi : on va prendre, *en catimini,* son repas chez son restaurateur. Est-ce économie ? est-ce division ? Ce qu'il y a de certain, c'est que cette mode annonce rupture et désunion dans l'ordre domestique, et l'on peut dire que les restaurateurs indiquent un changement essentiel dans notre manière de vivre et dans nos mœurs.

Les thés au moins semblent rapprocher davantage ; ils sont le premier pas pour remonter vers l'urbanité française,

---

(1) Voir chapitre : *Ribié, directeur.*

depuis longtemps si méconnue. Les femmes y sont en grande parure ; c'est une réunion brillante ; il y règne un certain silence ; les conversations s'y font à demi-voix ;



PROMENADE DU BOULEVARD DES ITALIENS

AU PETIT COBLENTZ

Dessiné par Desrais. Gravé par Voysard.

chaque groupe s'isole au milieu même de la société, et les passions, qui, partout ailleurs, ont leur physionomie et leur langage, semblent y avoir déposé tout ce qu'elles ont de dur et de personnel ; mais si l'on ne parle pas, chacun se devine, se tâte, pour ainsi dire ; on veut lire dans les yeux ce qu'on entend pas dire, et les regards expriment tout ce qu'on ne dit pas ; la haine y est réellement affectueuse.

Quoi qu'il en soit, les thés nous ramèneront peut-être à la politesse française.

Les jours où il n'y a pas de thés, l'on se promène à Coblentz (1), aux Champs-Élysées; l'on va prendre des glaces chez Garchy, chez Velloni ; l'on va aux fêtes de Tivoli, aux feux de Ruggiéri ; et le pauvre frémit de l'étalage indécent du luxe, qui cependant le nourrit et l'entretient ; car il faut du luxe à Paris.

Les courses à cheval du Champ-de-Mars ont inspiré le goût de l'équitation aux favoris des amazones, non pas celles qui se brûlaient la mamelle pour mieux tirer de l'arc. Tous briguent la gloire de courir à côté d'elles aussi savamment que Franconi. Ils veulent tous monter à l'anglaise ; mais ne sachant pas saisir le mouvement du cheval, ils se fatiguent, et font rire de leurs sautillements convulsifs : le bois de Boulogne est leur carrière olympique. Il y a plusieurs années que de ridicules maquignons se sont ingérés de raser les oreilles des chevaux ; aujourd'hui c'est la crinière qu'on leur rase ; on leur met de la cire luisante aux sabots : bientôt on les poudrera.

On ne sait si les jeunes gens sont plus jaloux de faire parade de leurs montures que de leurs belles ; mais ils semblent plus charmés de leurs montures, au plaisir avec lequel ils caressent leurs coursiers, à l'attention avec laquelle ils les regardent et les flattent. Ceci rappelle le mot d'un ancien petit-maître qui aimait beaucoup les courses de chevaux et les soupers d'actrices. On lui demandait ce qu'il idolâtrait le plus, des filles ou des chevaux. Après un silence, il répondit : J'aime mieux les femmes, mais j'estime plus les chevaux (2).

On dit que la plupart de ces cavaliers n'ont que des chevaux d'emprunt, et que tous ces coureurs élégants fendent l'air avec la rapidité de la flèche pour aller retrouver

---

(1) Actuellement le boulevard des Italiens.
(2) Voir *Tableau de Paris* de Mercier (édition Louis-Michaud) : Chap. *Anecdotes diverses*.

Les promenades ... Les courses

les arrhes de la veille, afin de pouvoir dîner ; car le grand air donne de l'appétit.

Le jockey, qui souvent n'appartient pas plus au cavalier que le cheval, suit tristement son maître du matin, et attend avec impatience la fin de sa course. Au reste, peu de coursiers fringants : des espèces d'anglais à courte queue, à courtes oreilles, maigres de vieillesse ou de famine, voilà en partie la monture de nos anglomanes. Ils ont des prétentions ; ils prennent leurs positions guindées pour de la grâce, et s'admirent au milieu de leurs courses : piaffant, courant, caracolant, les jeunes gens ont l'air triste.

Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces femmes, ces jeunes gens s'arrêtent subitement au milieu de leurs courses, et lorsque le soleil a encore plus de trois heures à parcourir ; ils quittent l'air pur de la campagne pour se rendre dans des salons malsains où l'on fait de la musique. Ce n'est pas qu'ils aient l'intention d'entendre, mais ils veulent trouver à qui parler de leurs courses ; et c'est le plus grand plaisir que le coureur en reçoit. D'autres monteraient à cheval par intérêt pour leur santé : nos chevaliers du jour n'y montent que par amour-propre.

On n'étale plus que des livres obscènes dont les titres et les estampes repoussent également la pudeur et le bon goût : l'on vend ces monstruosités partout sur des mannes, le long des ponts, à la porte des spectacles, sur les boulevards. Le poison n'est pas cher ; dix sous le volume. Toutes les productions du libertinage, et les plus licencieuses, renchérissent les unes sur les autres, et ont attaqué sans frein et sans crainte l'honnêteté publique. On dirait que ces vendeurs de brochures sont des marchands privilégiés d'ordures : tout titre qui n'est point infâme, semble être exclu de leur montre. La jeunesse y puise sans obstacle comme sans scrupule, les éléments de tous les vices. Cette horrible manufacture de livres licencieux a pour manufacturiers tous les contrefacteurs, genre de pirates qui tueront la librairie, la littérature et les hommes de lettres : elle a pour base cette liberté illimitée de la presse que réclament

sans cesse les plus faux, les plus méchants ou au moins les plus aveugles des hommes.

L'institution du divorce, le *sacrement de l'adultère*, vient



LE DIVORCE

Gravure en couleurs du temps, sans nom d'auteur.

à l'appui de ce désordre. Elle seconde puissamment la pente au libertinage, entretenu par les excès de la gourmandise et de la bonne chère, par l'usage journalier des spectacles, des bals et de ces dissipations frivoles dont il n'y a aucun exemple chez aucun peuple de la terre.

Cette multitude de théâtres naturalise la paresse, tue les arts et les métiers qui demandent quelque suite, paralyse les bras, efféminé les esprits et cesse d'être un divertissement à force d'être répétés. Il n'y a plus de jours de loisirs

quand chaque jour le peuple est invité à perdre la moitié de la journée pour nourrir ou mal nourrir une phalange d'histrions. Les Parisiens ont la lasciveté des moineaux francs qui peuplent leurs toits ; ils sont encore plus volages et changent de femelle plus fréquemment qu'eux : la plupart n'ont pas même leur délicatesse dans leurs plaisirs.

Aussi n'appartient-il qu'à ce peuple de badiner, de rire avec le mal qui est la suite de la luxure. Il n'est pas un angle de porte, pas un mur qui ne soit triplement couvert d'imprimés portant annonce de remède pour la guérison radicale de la maladie vénérienne. On met dans la main des vieillards, des femmes, des jeunes filles mille annonces de prétendus guérisseurs. Nul ne rougit de donner ou de recevoir le papier. Chaque quartier a sa maison de santé : ce sont des gâteaux-toniques, des pastilles, des dragées-chocolates, etc. Ensuite des charlatans de même espèce, mais moins en vogue, lui jouent la comédie à cheval ou en cabriolet, et Pierrot distribue aux assistants des remèdes antisyphiliques au son des cymbales, des clarinettes et des cors de chasse.

BAGATELLE

Ce nom rappelle la maison de plaisance du comte d'Artois qui s'est réfugié à Edimbourg dans un vieux et gothique palais, mais admirable en ce qu'on n'y peut saisir un prisonnier pour dettes ; et le ci-devant prince s'y est confiné pour éviter les poursuites de ses créanciers.

C'est une spéculation que de louer une maison lorsqu'elle rappelle les idées royales ; on y dresse des illuminations, on y fait jaillir de brillantes fusées, des bombes éclatantes ; tandis que l'explosion des boîtes, le fracas des palais enchantés qui s'écroulent deviennent l'image de la chute de ces grandeurs qui, au même lieu, s'environnaient

de tous les plaisirs, qui n'étaient jamais des réjouissances publiques.

Des feux d'artifice s'élancent de l'Elysée-Bourbon ; et pour un écu on achète le privilège de fouler avec la multitude ces magnifiques jardins, où l'on n'entrait pas, lorsqu'ils n'étaient visités que par les amis, les adulateurs et les proxénètes du prince.

Ce n'est pas là une petite jouissance pour l'ennemi de l'ancien régime, pour le fier républicain et même pour le philosophe qui se souvient de l'orgueil insolent des princes, ou de leur insouciance pour le mérite et pour la vertu.

Bagatelle réveille une foule d'idées qui ne sont point à la gloire de son ancien possesseur ; mais pouvant alors disposer de quelques bénéfices, il fut chanté par l'abbé Delille, parodiste de Virgile, qui fit aussi des vers pour payer des dons qu'il avait reçus ou qu'il sollicitait. Poètes, musiciens, vendeurs de son et de fumée, non, vous ne donnez point l'immortalité ; vous consacrez seulement quelquefois une célébrité honteuse. La muse intéressée de l'abbé Delille l'appelle son Maître et presque un second Auguste.



LE PRÉ SAINT-GERVAIS

C'EST le paradis terrestre, ou, pour parler plus juste, le jardin d'amour des Parisiens.

A peine aux premiers beaux jours du printemps, le zéphyr a-t-il épanoui les lilas de sa douce haleine, mille essaims de voltigeantes beautés s'y réunissent à l'envi. On les voit circuler en chantant, dans les sentiers étroits dont ces jolis arbustes couronnent les bords. Plus promptes que les Argus qui veillent à leur garde, toutes à la fois choisissent et détachent d'un doigt mignon leurs branches fleuries. Un jour voit naître et disparaître ces trésors.

C'est un larcin d'habitude que l'amour chaque année justifie par l'intention, devant le rustique Municipal.

Mais c'est à la mi-juin, époque où les cerises brillent aux arbres comme des rubis, où les paysannes cueillent la groseille rafraîchissante, et portent sur leur tête des paniers de fraises, qu'il faut voir tout un peuple laborieux gravir en serpentant, la cime de Belleville, pour se régaler de ces fruits bienfaisants. Les enfants précèdent leurs parents, et portent les provisions du dîner. Cette promenade, qui leur fut longtemps promise, est la récompense de leur sagesse et de leur docilité. Transportés d'aise, ils brûlent d'arriver. Déjà la jeune sœur se repose à côté de son frère, au bas du moulin, d'où la vue plonge sur Paris et ses antiques tours. Là, toutes les filles sont belles : une douce fatigue a fait épanouir les roses de leur teint.

Quel pinceau exprimera la surprise d'un lugubre habitant de la rue des Rats (1) ou de celle Tire-charpe (2), qui ne voit d'autre jardin que le pot de basilic de sa fenêtre, à l'aspect de l'immense perspective, qui, de la hauteur de Romainville où il arrive trempé de sueur, se développe tout à coup à ses regards, surtout dans un de ces beaux jours, où le bleu foncé du ciel étend la majesté de son dais par-dessus ce magnifique tableau ?

Avec quelle satisfaction son œil se promène dans la molle ondulation des côteaux lointains et des moissons jaunissantes ! Comme il admire ces plaines fécondes que coupent par intervalles de longues avenues, des bouquets d'arbres, de petits bois, et des hameaux pittoresques !

Glorieux du pays qu'il découvre, le jeune époux s'empresse d'en faire remarquer toutes les merveilles à sa jeune compagne qui s'appuie languissamment sur son épaule. On dirait de deux aimables enfants qui regardent avec un

---

(1) Entre les rues Galande et de la Bûcherie, près de la place Maubert.

(2) Existait à peu près à l'actuelle intersection des rues de **Rivoli et du Pont-Neuf.**

tranquille plaisir, dans la Bible, l'image de la terre promise.

Tandis que la haute bourgeoisie, qui remplace la haute noblesse, vole en cabriolets à deux coursiers, vers les nouveaux jardins d'Armide, pour bâiller sous des saules pleureurs chargés de lampions septicolores, ou contempler, la lorgnette en main, quelques moutons errants sur des collines de six pieds de haut, la classe ouvrière, dédaignant ces fastueuses puérilités, continue d'aller admirer en liberté la nature aux Prés Saint-Gervais.

Elle ne cherche point dans ces riants vergers, les restaurateurs qui servent les potages à la Condé, mais de simples laitières, de modestes guinguettes dont les violons animent, au loin, le chant des oiseaux ; elle n'y voit que de joyeux convives qui, assis à l'ombre des pommiers, font, parmi les papillons et les fleurs, un champêtre repas.

Dans ce joli séjour, tout est vrai, tout est fraîcheur, tout est vie, tout est beauté ravissante. Pour concert, on a le ramage des rossignols, et la voix de mille amants ; pour ombrage, des allées de cerisiers ; pour parterres, des carrés de fraises parfumées ; pour cascades, des ruisseaux qui roulent à petit bruit, sur un lit de cailloux, leur onde limpide.

Et quand l'automne montre sa tête chargée de fruits, quand la vigne laisse pendre ses grappes empourprées du haut des ormes qu'elle embrasse de ses rameaux, l'on y retourne encore pour jouir de ces dons, les uns pour toucher à la pomme défendue, les autres pour ravir de plus douces faveurs.

Ah ! que dans ces lieux enchantés la fin d'un beau jour a de charmes ! Et que le commencement du crépuscule y inspire de tendres désirs !

Souvent (1), à cet instant fortuné, une nouvelle Daphné s'échappe d'un bocage, et fuit un autre Apollon. L'amant, l'œil enflammé, poursuit avec l'aile du désir, l'objet de son

(1) J'ai été témoin de cette jolie aventure. (*Note de Mercier.*)

amour. Qu'il est heureux ! Il l'atteint : elle ne se change point en lauriers dans ses bras vainqueurs !

C'est dans ce labyrinthe de félicité, qu'en espérant une



VUE DU PRÉ SAINT-GERVAIS

Dessiné et gravé par Baltard.

paix glorieuse qui assure au monde la liberté des mers, les citoyens de Paris vont se délasser de leurs travaux.

Ah ! quel philosophe peut les regarder sans un sentiment de plaisir, redescendre à longs flots, sur le soir d'un beau jour, la montagne de Belleville, à travers l'illumination des guinguettes, l'odeur des cuisines, et les cris d'allégresse des danseurs qui dansent le pas de charge ?



CANTINES POPULAIRES

QUI n'a pas vu, il y a peu d'années, à la place de Grève, ce fameux débitant de tisane, qui, pour la somme d'un liard, désaltérait dans les chaudes journées de la canicule le Limousin, le charbonnier, le manœuvre, l'artisan laborieux et les jeunes enfants. Sa fontaine placée à poste fixe était inépuisable. Un porteur d'eau, d'heure en heure, la remplissait. Le majestueux fontainier attirait tous les regards par son brillant costume. De larges galons d'or sur toutes les coutures de sa veste écarlate, en augmentaient l'éclat ; et quand, d'un agile poignet, il tournait d'un même coup trois robinets, pour servir sept à huit buveurs à la fois, le bruissement des grelots qui pendaient à ses manches et qu'il secouait glorieusement en essuyant ses gobelets, s'entendait jusqu'au Pont-au-Change. Enfin les jeunes filles qui venaient aussi se désaltérer à sa fontaine, se miraient en souriant, dans la glace de son casque dont les diamants multipliaient le soleil. Hélas ! cet illustre fontainier, ce miroir du soleil a disparu. On ne boit plus de sa tisane au citron, de sa bienfaisante tisane, dont on soufflait la mousse orgueilleuse par-dessus les bords du gobelet.

A sa place ont succédé des Cantines ou échoppes où l'on ne boit point de la tisane à un liard le verre, mais du vin, à prix énorme. Ces tavernes établies le long de la Grève se prolongent sur le port au blé, et se terminent au port Saint-Paul. Quatre perches forment leur structure ; d'antiques tapisseries, criblées de trous, défendent mal les buveurs contre le soleil qui les cherche. Dans le fond se voient des tonneaux en perce. Toutes sont pleines de mouchards, d'escrocs, d'escamoteurs, de soldats. La plébécule se dédommage du vin qu'elle n'a point bu depuis un an, et noie sa raison dans les pots.

Ce port où le citadin voyait jadis aborder avec joie les

dons de Cérès et toutes les denrées nécessaires à la vie d'un grand peuple, est maintenant changé en un vaste cabaret, où les hommes qu'un travail constant aidait à supporter le fardeau de la vie, consument aujourd'hui leur temps à boire, à jouer aux cartes, se familiarisent avec l'oisiveté, la paresse, et, pleins de vin, s'endorment, se roulent sur le sein de leurs viles maîtresses.

Le délirant système de la loi agraire semble s'être emparé de toutes les têtes des crédules artisans. Ils s'imaginent que tous les hommes doivent être riches et ne rien faire ; ils font le dangereux apprentissage de l'oisiveté. Boire, rire, chanter parmi de sales prostituées voilà leur suprême félicité. Ils ont encore une vertu de moins, la sobriété : à chaque instant le passant se détourne pour n'être point coudoyé d'un homme ou d'une femme ivres.

Ah ! qu'il est urgent de raviver la confiance, de cimenter la paix générale, de ramener avec elle l'abondance, le travail, les bonnes mœurs et les vertus sociales !

Si ces vœux ne sont pas exaucés, si tous les jours deviennent pour l'ouvrier inoccupé des jours de repos, d'ivresse et de débauche, ces cabarets seront autant d'asiles de prostitution, ils seront autant de cavernes de voleurs, de refuges de factieux, où des chefs hardis, sans crainte des patrouilles, harangueront leurs dociles satellites, les feront mouvoir à leur gré, en leur versant à discrétion du vin, source des discordes civiles et des factions destructrices des empires.

CARTES DE RESTAURATEURS

Vous les recevez en entrant tout imprimées; c'est une feuille in-folio. Tel, accoudé sur une table, les médite longtemps avant de se décider ; tel tâte son gousset pour savoir s'il a vraiment de quoi dîner, car l'on ne dîne plus

à bon marché. Faites bien votre calcul, si vous ne voulez pas être pris au dépourvu, et laisser votre montre ou votre tabatière au comptoir, en gage d'une moitié de poularde.

Vous voyez bien les prix, mais vous ne voyez pas le plat ; quand il arrive, ce qu'il contient pourrait être servi dans une soucoupe ; ou dans une palette à saignée. On voit au firmament la croissance de la lune, on ne voit chez les restaurateurs que la décroissance des plats ; et les prix sont fixes et invariables, comme l'étoile polaire. La viande est découpée en filigramme, et bientôt le sera en dentelles. On dirait que les bœufs sont devenus pas plus gros qu'un dindon ; la demi-once tient lieu d'une demi-livre ; et l'apothicaire ne pèse pas plus scrupuleusement ses doses.

Si vous demandez d'un tronçon d'anguille à la tartare, on vous en apporte ; mais ce tronçon n'a qu'un pouce et demi de longueur : ayez soin que la carte dise combien vous en aurez de pouces, sans quoi votre tronçon ne sera qu'une roulette. Il en est de même de tous les autres mets ; c'est l'exiguïté la plus délicate : on dirait qu'on vous apporte des échantillons d'un repas futur. Eh ! citoyens restaurateurs, je ne veux pas me faire faire un habit ; je veux dîner.

Il n'y aurait pas assez d'argent en France pour donner une seule fois à dîner à tous les individus de Paris, au prix que coûte un seul repas.

Que votre bourse, quand vous entrez chez un restaurateur, soit mieux fournie que la carte, et prenez garde encore de jeûner, tout en payant beaucoup. Rien de plus trompeur que l'aspect des prix, parce que le restaurateur, quoique gros et gras, regarde tous ceux qu'il traite comme de vrais Lilliputiens. Un plaisant disait : Je ferai mon dîner en cinq actes avec changements de décorations, mais non dans la même salle.

Il y a des dénominations plaisantes dans ces cartes ; on entend un garçon desservant crier à une espèce de maître-d'hôtel: apportez un potage à la ci-devant *reine*, avec deux rognons à la brochette ; apportez un potage à la ci-devant

Condé avec du civet de lièvre. Là, on mange le potage de ce Condé qui a fui si vite et si loin ; et son nom, qui résonne le long des tables, ne signifie plus qu'une soupe, dont il ne tâtera plus.

Une sole au gratin, dit une petite voix grêle et féminine ; un quart de chapon, dit une autre voix forte et mâle.

Votre potage, vos petits pâtés, vos côtelettes, votre fricandeau, votre pomme, votre biscuit, tout cela est enregistré au moment que vous l'avalez ; et si votre estomac doutait de ce qu'il a englouti, ou s'il l'avait oublié, un procès-verbal vous le remet sous les yeux. Car pour le compte, il est fait d'après les règles de Barême : payez ; et, je vous le conseille, allez dîner ailleurs.

On vous offre à ces tables *l'Epître du Cordelier qui s'est fait comédien, adressée à la Carmélite, marchande de modes.* (il n'y a que le titre qui en soit piquant.) Si vous prêtez l'oreille, c'est un mélange bizarre de délire et de raison, de tritesse et de gaîté, de silence et de bruit, d'esprit et d'ignorance, d'esclavage et de liberté ; et le discours est un vrai *salmigondis,* qui ressemble à ce qui reste de tous les plats.

A la Courtille, à la petite Pologne, à la nouvelle France (1), les traiteurs sont plus loyaux que les restaurateurs des villes ; dans ces guinguettes, vous voyez le plat en même temps que le prix ; vous pouvez les comparer, et sur-le-champ l'enlever cuit ou incuit. Les fripiers vendent leurs marchandises dans l'ombre pour en déguiser les taches ; les restaurateurs vendent des plats invisibles, et que les marmitons ne dévoilent que lorsque vous êtes engrené ; les restaurateurs méritent donc, ainsi que les fripiers, qu'on les appelle des juifs.

Ils s'enrichissent assez promptement ; ce qui le prouve, c'est que l'on voit en gros caractère tel qui s'annonce pour successeur d'un tel. Déjà Léda le dispute au fameux Méot. La goinfrerie est la base fondamentale de la société actuelle :

---

(1) Voir les descriptions de ces endroits dans le *Tableau de Paris.*

on ne songe sérieusement qu'à manger, qu'à bien dîner ; et tous ces miroirs qui décorent ces salles de restaurateurs, réfléchissent l'égoïsme qui seul dévore tout à son aise ; et qui, quand il a dîné, n'est touché de l'infortune de personne.

NOUVEAUX ATELIERS

La fille de Lepelletier-St-Fargeau, en se mariant avec un très riche Hollandais (1) reçut en présent de noce, devinez..... *douze perruques !*

Ces perruques sont toujours sans poudre ; il est telle femme qui commande une perruque aussi souvent que des souliers, et qui en compte jusqu'à quarante dans sa garde-robe.

Pourquoi toutes ces perruques ? C'est que par elles l'on change chaque jour de physionomie ; c'est que l'on ne dépend plus d'un rare coiffeur, c'est que l'on offre à son amant un visage toujours nouveau, et qu'on lui cause quelquefois d'agréables surprises. On lui connaît, ou on lui soupçonne une maîtresse ; vite, l'on prend sa chevelure !

La calvitie est ce qui dépare le plus une femme ; elle doit en éviter soigneusement jusqu'à la moindre apparence.

Il y a donc maintenant des ateliers de perruques de femmes ; ils ont presque l'élégance des boudoirs ; un grain de poudre n'oserait s'y montrer ; vous y trouvez un assortiment complet de toutes les perruques de toutes les nuances, de toutes les formes, de toutes les dimensions, de toutes les longueurs.

Le peruquier au centre de ses glorieuses tignasses, serre artistement du bout du doigt la pointe d'une papillotte ; il ne permet pas à un cheveu indocile de s'écarter, il est

(1) Adoptée par la Convention après l'assassinat de son père, Suzanne Lepelletier de Saint-Fargeau épousa l'un des descendants des grands pensionnaires de Hollande, de Witt.

aussi propre que ses autres confrères sont sales. On ne dirait pas qu'il *fait* des perruques mais plutôt qu'il les *peint.* Quelquefois il prend un violon, chante ses amours, et toutes les perruques qui l'environnent frémissent légèrement, et semblent applaudir à son goût et à la légèreté de sa main

C'est par la facile et rapide métamorphose des cheveux, que Paris devient une galerie de peintures qui se renouvellent à chaque instant au gré des curieux, et qui offrent dans tous les genres l'assemblage des têtes les plus rares et les plus originales.

Orphise change trois fois d'aspect en un jour. Le matin, c'est une nymphe transparente dans sa robe de linon. Sa perruque a la forme conique d'une ruche : elle va déjeuner à la campagne ; c'est-à-dire à Passy.

A trois heures, elle brille de mille attraits; son châle voltigeant, et de couleur rouge, la fait prendre pour un papillon aux ailes purpurines ; sa perruque *à la Bérénice* fixe tous les regards.

Le soir, quand le soleil est disparu, c'est *Diane* en robe retroussée qui marche à grands pas. Un croissant de diamants s'échappe du milieu de ses cheveux étrangers et parfaitement noirs, qu'un simple ruban assujettit en toque derrière la tête ; elle cherche à l'Opéra les regards d'un ambassadeur, d'un ministre, ou ceux d'un Grec ou d'un Turc : on dit presque tout haut en la voyant passer, qu'elle *chasse la grosse bête.*

J'entends de loin un cabriolet qui roule avec le fracas du tonnerre ; déjà le coursier aussi rapide que le désir impétueux qui le gouverne, m'humecte les épaules de son souffle. On hurle : *gare !* je me retourne; je vois dans le phaéton une Déesse coiffée *en anneau de Saturne.*

Les femmes roulant le cabriolet sont à moitié hommes ; le fouet en main, elles en affectent le maintien, la démarche et la voix ; mais c'est toujours la couleur de la perruque qui en règle le ton.



ROBES, AJUSTEMENTS

Les jolies femmes et les Déesses du jour continuent à balayer les rues boueuses de la capitale avec leurs robes traînantes et transparentes.

Le ciel serein de la Grèce, l'égale et douce température de son climat, la netteté des rues de ses villes opulentes, justifiaient la forme et le port des robes athéniennes ; mais à Paris, ville de boue et de fumée, l'hiver surtout, de pareilles robes ne peuvent paraître que ridicules aux esprits sensés.

Les grandes dames commencent à dédaigner les châles dont se parent à leur tour nos sémillantes plébéiennes. Un corset de poupée étroit et guindé le remplace, et accuse leur taille naguère invisible.

Pas une petite maîtresse, pas une grisette qui ne se décore le dimanche d'une robe athénienne de linon, et qui n'en ramène sur le bras droit les plis pendants, pour se dessiner à l'antique ou du moins égaler Vénus aux belles fesses.

Les hommes portent l'habit carré dont la taille est d'une longueur démesurée : les basques reviennent sur les genoux, les culottes descendent jusqu'aux mollets, les souliers à la pointe du pied et minces comme une feuille de carton, la tête repose sur une cravate comme sur un coussin en forme de lavoir ; à d'autre elle leur ensevelit le menton.

Les cheveux sont ou hérissés ou séparés sur le front : les faces pendantes voltigent derrière les oreilles ; par derrière ils sont nattés. Plus de manchettes, ni de jabots : la manie du linge fin comme la batiste est universelle. Une aiguille d'or en forme d'étoile ou de papillon indique la finesse et la blancheur de la chemise.

L'individu costumé de la sorte, marche comme un Hercule, un bâton noueux à la main, et des lunettes sur le nez.

Nous avons perdu le droit de nous moquer des habits à larges basques et à longs parements de nos grand-pères. Les robes de gros-de-Tours de nos bisaïeules ont avec



Ah ! quelle antiquité ! Oh ! quelle folie que la nouveauté !

Gravure de Chataignier.

beaucoup de raison le mérite de l'antiquité, sur celles de leurs petites filles pincées comme les poupées grandeur de nature des marchandes de Polichinelles.

On les retrouve encore avec toute leur fraîcheur dans les boutiques des fripiers des piliers des Halles, dépôts précieux qui offrent à l'homme penseur et aux enfants sages de vrais modèles de simplicité, de sagesse, et d'économie domestique.

Ah ! quel homme sensible peut les voir sas gémir intérieurement, sans songer à la famine qui les fit vendre, lorsqu'elles devaient être la récompense ou la dot d'une fille sage et bien née.

Nous admirons au Bois de Boulogne la beauté fière et majestueuse des Calypso, des Eucharis modernes; nous

nous extasions à la vue de leurs ceintures, de leurs perruques, de leurs robes ouvertes et qui montrent une jambe d'une beauté accomplie ; nous justifions le luxe ou plutôt le faste de leurs parures : mais est-il une de ces beautés si rayonnantes qui ait fondé un lit dans un hôpital pour le malade indigent ?

De plus importants projets les occupent : un cupidon de marbre manque à leur boudoir.

Il faut le matin étudier le journal des dames, et les échantillons de la mode ; disserter avec un perruquier sur l'efficacité de l'eau de volupté, dont le propectus, distribué au jardin Egalité, apprend aux lecteurs qu'elle a la propriété d'empêcher les maris de devenir infidèles à leurs épouses après leurs couches.

A voir les incroyables et les merveilleuses dans leur bizarre accoutrement, on se demande si la toilette d'un Adonis est plus longue que celle d'une nymphe. L'on juge que la perte de temps est égale de part et d'autre : les merveilleux se parfument comme les femmes, et comme elles, ils ont autant de rubans à s'attacher, de rosettes à former.

La toilette de leurs coursiers est plus longue encore que la leur. Combien de fois le cheval de cette Amazone a du pied frappé la terre d'impatience sous les ciseaux de l'appareilleur !

Après ces singularités, il en est d'autres qui ne sont pas moins piquantes : je veux parler des chanteurs de carrefours.

Ils se perfectionnent : on s'aperçoit qu'ils fréquentent le Concert-Feydeau, et se règlent sur les meilleurs modèles. Celui du Port-au-blé surtout, l'Orphée des Limousines, après le soleil couchant roucoule déjà dans le genre de Garat, et ses auditeurs enchantés répètent à mi-voix ses délicieuses roucoulades.

Ceux des piliers des Halles ne sont pas tout à fait si fringants : il est vrai que leurs chansons se ressentent beaucoup de la liberté républicaine : elles expriment à

présent le mot et la chose, au grand contentement des jeunes garçons et des jeunes filles qui les écoutent. Les auditeurs de ce pays-là ont les oreilles comme le gosier : elles veulent être écorchées.

Le ménétrier grince les dents avec un violon à trois cordes : son aide femelle en joue aussi ; elle tient l'archet de la main gauche, pour mieux démancher la droite.

Les aveugles des Quinze-Vingts n'ont plus seuls le privilège de faire jurer le violon sous l'archet et de nous secouer la tête avec la caisse militaire, les aveugles travailleurs les secondent avantageusement. Ces aveugles fameux, dont l'orchestre ambulant suivait, dans les beaux jours de Robespierre, le char de la Raison, jouent aujourd'hui des tragédies et des comédies. Ce tour de force n'est pas plus difficile à croire que la motion de ce certain aveugle, qui prétendait à la tribune des Jacobins, voir plus clair en finances, que tout le corps législatif.

NOUVEAUX VOLEURS

Au milieu de ce débordement de toutes les passions humaines, et lorsqu'on avait agité et battu l'étang, il était impossible que le limon ne montât point à la surface, et ne troublât point la pureté des eaux.

Il y eut donc des voleurs, des bandes de voleurs, et dont le nombre s'accroît tous les jours avec leur audace. Des vols immenses se font ; je dirai plus, des complots se forment : cependant la police veille : mais elle a eu comme les autres institutions ses alternatives de force et de faiblesse ; elle fut corrompue elle-même.

Les comités révolutionnaires n'avaient pas grand intérêt à poursuivre ces scélérats qui, sous différents costumes, s'insinuent dans les maisons, y prennent des renseignements

et se rendent ensuite à leurs rendez-vous où ils se font part des vols qu'ils préméditent.

Les nouveaux voleurs sont beaucoup plus hardis que les anciens ; ils recommandent à celui qui doit entrer le premier en cas d'enfoncement de porte, de ne pas s'occuper de minuties, comme du linge et autres effets ; mais bien des bijoux, argenterie et objets de valeur : car, disent-ils entre eux, il faut laisser cela aux *petits Paigres*, c'est-à-dire, les petits voleurs. Ils n'oublient pas de faire les menaces les plus fortes à celui qui serait assez lâche pour *manger le morceau*, c'est-à-dire, découvrir le larcin.

Ils ont sous leurs ordres des *citoyens actifs*, (c'est ainsi qu'ils les appellent par dérision) qui se mêlent aussi du soulèvement des portefeuilles qu'ils nomment Lucs : et pour cela ils vont aux portes des spectacles où ils font foule. Le plus adroit est en avant ; suivi de ses aides de camp, il va tâtant les poches qu'il veut soulager ; et lorsqu'il trouve un *luc* qui a suffisamment d'embonpoint et qu'il croit aisé d'escamoter, il le saisit par un art qui lui est particulier et que je ne saurais décrire ; il le passe très adroitement à celui qui est derrière lui, afin qu'étant par hasard arrêté, on ne puisse pas le convaincre du délit : et dans ce cas il y en a même eu qui ont poussé l'audace jusqu'à faire arrêter et conduire le malheureux plaignant *au comité de la Section*, où dans les beaux jours de Robespierre, le voleur trouvait camarades, sûreté et protection.

Ils ont des endroits qu'ils nomment *tapis francs*, où ils partagent le fruit de leurs travaux. Ils ont aussi des recéleurs tels que Juifs, orfèvres et prêteurs sur gages, qui leur achètent à vil prix les vols qu'ils ont faits, et les changent sur-le-champ de nature.

Doutez-vous de l'existence de ces coquins ? Allez à l'audience publique du tribunal criminel : vous les reconnaîtrez là ; immobiles, silencieux, examinant l'attaque et la défense, remuant les lèvres et suggérant, pour ainsi dire, à l'accusé ses réponses. C'est là qu'ils font l'étude de notre code criminel, en mettant à profit tout ce que l'inscience

de la profonde perversité du cœur humain a pu dicter à des législateurs trop philosophes.

Quand le camarade succombe sous le jour terrible de la conviction et de la vérité, son silence est récompensé, et on ne l'abandonne point. La peine de mort n'ayant plus lieu, il est assis sur le *tabouret.* Mais là, supérieur à l'affront, dédaignant la honte publique, il reçoit les tendres œillades de ses compagnons et de toutes les coquines, leurs complaisantes maîtresses ; quand je dis complaisantes, c'est qu'elles ne sont pas étrangères aux larcins de la bande.

C'est un axiome reçu, que l'on se sauve des fers très facilement ; qu'on en est quitte pour un petit voyage ; ce qui fait que les nouveaux voleurs sont plus pervertis que les anciens, qu'ils ont poussé l'effronterie et l'insolence jusqu'au dernier excès, qu'ils ne donnent aucune marque de repentir, qu'ils bravent la mort avec impiété.

On a vu des femmes condamnées au *tabouret,* première punition que la loi inflige et qui précède la réclusion ou la peine des fers pour les hommes ; on a vu, dis-je, ces femmes lever leurs jupes, insulter les passants qu'elles faisaient fuir d'épouvante par leurs propos obscènes ; et comme cet écart de la raison humaine allait devenir une habitude, il fut enjoint aux bourreaux de lier leurs jupes et d'assujettir leurs mains.

Ayant exercé trois fois les fonctions de *juré de jugement* au tribunal criminel du département de Paris, je n'en suis jamais sorti que le sein gonflé de douleur sur la perte de cet instinct moral dont il ne restait plus aucun vestige chez plusieurs criminels. Non, il n'y a plus d'hypocrisie ! Le vice et le crime ont leurs apologies et leurs apologistes. Les défenseurs officieux par inattention, par métier, ou pour faire les beaux parleurs ont dénaturé tous les mots qui servaient à la morale. Eh ! comment pour quelque service pécuniaire se déterminent-ils à aiguiser le poignard qui peut se tourner contre la société et contre eux-mêmes ?

Un surcroît de douleur et d'affliction ; c'est que les *gradins* (c'est ainsi que l'on nomme les bancs du tribunal

criminel) sont fréquemment couverts de femmes hardies devant les juges ; elles ont pris l'audace des hommes ; il ne leur manque qu'un gros bâton à la main. Nous nous plaisons à croire que c'est un reste impur de ces femmes qui passaient la matinée à hurler dans les tribunes ou à influencer le tribunal révolutionnaire, qui l'après-midi insultaient aux malheurs des victimes que le *décemvirat* envoyait à l'échafaud, et qui le soir couronnaient leurs hauts faits en se rendant aux jacobins.

Le peuple est donc susceptible de toutes les impulsions ! La fréquence des supplices, la vue du sang ont porté l'homme à mépriser non seulement la mort, mais encore l'infamie. On plaisante dans les cachots sur la Guillotine, on en fait la répétition avec des éclats de rire ; et les cinquante-sept jours que j'y ai passés avec les malfaiteurs, lorsqu'on m'y plongea parce qu'il n'y avait pas de place ailleurs, ces cinquante-sept jours où j'ai cru habiter un autre univers, ne seront perdus ni pour l'histoire ni pour la connaissance du cœur humain. Oh! abominables *Décemvirs* si vous n'eussiez tué que des hommes !

LE TIREUR DE CARTES

A quoi servent les livres, les académies, les instituts, les travaux des philosophes, tous ces flots de lumière qui ont illustré et qui illustrent encore notre siècle ? Aucun de ces rayons n'a pénétré la masse du peuple ; il est toujours le même ; les mêmes superstitions l'assiègent : il n'a pas perdu une seule de ses erreurs antiques.

Ce qu'on appelait la bonne compagnie a été la dupe de Cagliostro et de Mesmer, deux hardis charlatans qui insultaient aux premières lois de la saine physique. Ils n'en ont pas moins empoché l'argent de la bonne compagnie,

18. II. 1925

tandis qu'elle se moquait de ceux qui dans les carrefours achetaient pour deux sous les petits paquets des vendeurs d'orviétan. Les sauvages du Canada consultent les devins, les sorciers ; ils ajoutent foi aux prédictions de leurs jongleurs. Le peuple de Paris n'est guère plus avancé qu'eux : comme eux, il a ses jongleurs dont il sollicite, dont il dévore les oracles : je m'en suis convaincu par moi-même.

Rue d'Anjou, près la rue ci-devant Dauphine, n° 1773, au premier, loge un tireur de cartes des plus accrédités. Il se nomme *Martin*, et il affecte le langage italien : c'est là que, nouveau Trophonius, il rend des oracles ; c'est enfin là qu'il a placé son antre sibyllitique.

On entre par une petite cour ; on monte. La cour, les escaliers sont obstrués de personnes de tout sexe et de tout âge qui ont l'air d'âmes en peine, et qui font queue pour attendre à leur tour la décision du tireur de cartes.

Là, j'ai vu des femmes avec des plumes, des jeunes gens bien mis et qui avaient l'air très sérieux : j'ai considéré avec étonnement ces visages blêmis par la crainte et par l'espérance, et je me suis cru un instant sur le seuil du purgatoire.

Je parvins à mon tour et avec peine jusqu'à l'oracle. Je me figurais voir un homme de haute stature, à la barbe blanche, aux yeux enflammés, au ton prophétique ; ainsi que le prenait Cagliostro, ainsi qu'il l'avait pris devant moi à Strasbourg, lorsque je me mis à lui rire au nez tant il me parut grotesque dans son rôle emphasé (1) ; point du tout. Martin, l'oracle, est un cul-de-jatte, ayant ses béquilles à ses côtés, et qui, au moindre mouvement, les saisit avec une rapidité incroyable, et traîne dans son étroit et sale appartement ses deux jambes encaissées. Il a dans sa main un jeu de cartes du jeu de Tarots, et une grande carte géographique couvre sa table. Il a l'air gai,

(1) Il était alors à la suite du Cardinal-Collier, dont l'affaire, en ridiculisant la cour de France, a opéré le désenchantement du peuple français. (*Note de Mercier.*)

ferme et décidé ; il soutient votre regard avec l'assurance la plus complète. Deux espèces de commis entrent et sortent sans cesse pour annoncer les arrivants.

On ne rit point dans ce sanctuaire, et moi-même j'en perdis l'envie en contemplant tant de figures demi-consternées et qui ne plaisantent pas sur les oracles qu'elles viennent de recevoir. On s'assied dans un vieux et large fauteuil. Il interroge tout bas et il marmotte à chacun sa sentence. Il place le doigt sur la carte géographique, et il m'a paru que c'était dans l'instant des plus augustes révélations.

La joie est dans ses yeux en voyant l'affluence de tant de questionneurs. Il bat, il mêle incessamment ses cartes ; elles en sont devenus grasses. On dirait qu'il lit dans ce jeu : il attend vos premières paroles, et il tient alors les yeux baissés. Cependant l'argent pleut sur sa table. Je puis certifier, d'après les renseignements que j'ai pris, qu'il fait au moins six à sept louis par jour ; car le plus pauvre devient prodigue lorsqu'il veut percer la nuit des destins. Lorsqu'on ne lui offre que douze sous, il jette la pièce avec dédain, et dit avec un air de dignité : *Allez trouver des tireurs de cartes du Pont-Neuf et des carrefours.* Le consultant rougit et offre la grosse pièce. — Non, jamais défunt académicien français n'a mis plus de distance entre lui et un académicien de province. Quoiqu'il gagne beaucoup, son antre a constamment l'air d'un galetas. Il sait qu'on ne le consulterait plus s'il habitait dans un appartement propre et superbe. Il a fort bien deviné par instinct que le peuple ne croyait à l'esprit prophétique que dans un lieu qui eût l'air d'un certain désordre. Il élève souvent la voix, et quand ses arrêts formidables sont rendus, il fait un signe, et l'on se retire.

Là, nul ne se moque de son voisin ; c'est à front découvert et avec un air craintif que chacun s'est avancé vers la table mystérieuse. L'on sort en rêvant aux paroles, et l'on n'affiche jamais une incrédulité entière. Qui veut rire ou sourire, ne rit là que du bout des lèvres.

Me voilà face à face du cartomancier. Je n'ai point consulté l'oracle sur les événements futurs ou passés ; mais il m'a parlé (à la suite de quelques mots que je lui dis) de sa grande célébrité et des visites nombreuses et journalières qui depuis longtemps n'étaient pas interrompues. Il était obligé de travailler *telle destinée* deux ou trois jours, tandis qu'il ne fallait que deux minutes pour une autre. Il tenait ce secret prophétique de son père auquel il avait été légué et par succession de temps immémorial. — Pour quel objet vous consulte-t-on le plus ordinairement ? — Pour les vols, me dit-il, pour les mariages, pour les effets perdus, pour les affaires de galanterie ; mais il n'y a que moi pour les vols, appuya-t-il avec un ton altier ; la police elle-même me consulte, et je suis toujours le premier qui indique l'endroit où s'est réfugié le voleur.

A ces étonnantes paroles je restai muet. — La police vous consulte ! Oui, reprit-il, d'un ton affirmatif ; car il n'y a que moi pour les vols ; et, italianisant de plus belle, il entra dans des détails qui prolongèrent notre entretien. L'assurance de sa physionomie ne varia point ; et il avait le ton et le propos d'un militaire qui raconte ses prouesses.

Ce qui a le plus frappé mon œil observateur, c'est que nul ne paraît honteux d'être venu en ce lieu interroger le sort ; et c'est ce qui m'a surpris plus que tout le reste : on eût dit d'un café achalandé, et ayant enseigne. Il me venait une foule de réflexions. Cet empressement, me disais-je, est-il fondé sur quelques chances heureuses, sur quelques ambiguïtés adroitement présentées, et saisies avec empressement par l'auditeur bénévole, ou plutôt n'est-il dû qu'à l'imagination craintive de l'homme ?

Martin ne s'explique point sur les premières causes qui font courir chez lui tant de monde, car il ne pourrait pas vous parler sur la moindre question métaphysique ou morale ; mais il paraît être dans la ferme persuasion que des signes matériels annoncent et précèdent les événements de notre vie, et il regarde les formules qu'il emploie comme des vérités mathématiques. C'est un ignorant du premier

ordre, doué d'une audace tranquille. On ne peut l'entamer sur rien ; la Nature lui a donné le tempérament du charlatanisme au plus haut degré : ce n'est plus un jeu, même un métier ; le charlatanisme est inné en lui. On s'étonne moins de ses succès, quand on a bien lu dans sa physionomie son imperturbabilité.

Il a un fils très jeune pour lequel il se montre très sévère ; et le ton qu'il emploie démontre que, de quelque pays qu'il vienne, il a été étranger à toute espèce d'éducation. Cependant il ne manque point d'une sorte de politesse ; il devine les nuances, et c'est avec cette habileté qu'il prend avec chacun le langage qu'il doit avoir : rustre et civil, n'est-ce point là le vrai charlatan ?

Tous les jours de la semaine sa maison ne désemplit pas : le dimanche seulement il ne reçoit personne. Il chôme le dimanche ; le dimanche il monte dans une bonne voiture, défend qu'on le suive, et ne rentre que fort tard. On dit qu'il va promener son esprit prophétique dans la campagne, voir ses amis et peut-être rire avec eux de la crédulité des Parisiens. J'incline cependant à croire qu'il est lui-même complice, jusqu'à un certain point, du sortilège qu'il emploie. C'est ainsi que Bossuet croyait bien une partie de certains dogmes et mystères, parce qu'il avait un bon évêché ; mais il se permettait ne ne pas croire le tout : c'est qu'on a toujours un peu de foi pour sa fortune.

Martin ne connaît ni les sorts de Dodone, ni les sorts de Préneste, ni les sorts Virgiliens, ni les sorts d'Homère, ni les sorts modernes des saints, lorsqu'on prenait pour une annonce divine, pour une prophétie céleste, les premières paroles que l'on entendait chanter en entrant dans une église. Il s'embarrasse peu de savoir si les Egyptiens, les Egyptiennes, les Bohémiens, les Bohémiennes ont tiré ou tirent encore les cartes à sa manière. Il se dit l'unique, ainsi qu'un littérateur se croit le premier homme du monde le jour qu'il a fait représenter sa ronflante tragédie.

Les temps désastreux que nous avons parcourus, les orages révolutionnaires ont pu conduire la foule chez

Martin ; mais il paraît qu'il est très sobre en prédictions sinistres, et c'est probablement chez lui un calcul ; parce qu'alors, ou on le paierait moins, ou l'on pourrait corriger l'oracle ne pouvant battre la destinée.

Qui eût dit il y a dix ans à plus de six mille hommes qu'ils auraient la tête tranchée sur l'échafaud ? ils eussent dit : Oh ! nous ne sommes pas assez nobles pour cela : un grand seigneur seul aurait pu sourire de vanité.

Je voudrais bien savoir si Guillotin, dans sa jeunesse, s'est fait dire la bonne aventure, s'il a consulté quelque divinateur, et enfin s'il a eu quelque idée de sa neuve et épouvantable immortalité. Supposons un nécromancien qui lui eût dit ces paroles : Tu seras médecin, et ton nom féminisé guérira des maux de la vie une portion du genre humain. Qu'eût pensé Guillotin à ces mots amphibologiques ?

Martin n'offre jamais des échafauds en perspective. Sont-ils donc abattus pour toujours ? Puisse Martin ne pas se tromper ! Et cependant l'on sait ce qui pourrait les redresser au milieu de nous, ces échafauds ! Il ne faudrait qu'une pente plus rapide à la plus vile, à la plus misérable, à la plus honteuse des superstitions humaines, la royauté. L'on m'entend : mais Martin ne connaît ni l'histoire d'Angleterre, ni les révolutions romaines ; et roulant dans ses mains son jeu de *Tarots*, il ne fait aucun raisonnement politique.

Frappé de tout ce que j'avais vu, et ne revenant point de ma surprise, je me disais : Comment l'homme est-il si crédule ? et je me répondais : C'est qu'il est prodigieusement sensible, et par là même naturellement superstitieux ; c'est que sa moindre existence est toujours dans le présent. Mais en admettant (car pour bien raisonner, il faut parcourir tout le cercle possible), en admettant qu'il y eût quelque chose de réel dans cette espèce de divination ; si enfin il existait certaines règles inconnues pour apercevoir l'avenir, ainsi que nous avons des méthodes pour fixer le passé ; si nous avions près de nous un thermomètre inaperçu pour faire reconnaître les actions les plus cachées,

ne faudrait-il pas alors brûler tous nos volumes, fermer nos académies, et nous moquer de la foule des écrivains ? Le jeu de *Tarots* de Martin serait le livre divinatoire, le livre par excellence ; car c'est faute de prescience que nous commettons tant d'erreurs et de méprises.

L'empirique guérit quelquefois et au grand étonnement du médecin. Les hommes de génie que j'ai rencontrés dans ma vie, ne sont pas ceux qui se sont livrés à l'impression. Le mécanicien lève les épaules quand on lui parle du géomètre. Vaucanson disait : Je vous ferai un géomètre à la suite de mon flûteur. Le pâtre lit dans le firmament, et sans avoir besoin de leçons de Lalande, les divers accidents des saisons. Les araignées, c'est un fait, nous ont fait prendre la Hollande. Tout est mystère, ténèbres ; et si, comme je le pense, il n'y a que du charlatanisme dans le tireur de cartes, du moins Martin sait et sent encore mieux que tous les philosophes ensemble, que la sottise est et sera constamment l'apanage du plus grand nombre, puisque le flot des consultants va incessamment chez le cul-de-jatte, tandis que personne n'allait consulter ni Montesquieu, ni Rousseau.

SECTION LEPELLETIER

C'est un véritable miracle que l'existence de la capitale ; elle a échappé à la coalition des rois et à ses divisions intestines ; elle a échappé à la famine : et lorsqu'on réfléchit sur ce qui a pu la sauver de ce dernier fléau, on ne peut l'attribuer qu'aux flots des aumônes les plus abondantes. La création de cette multitude d'arrondissements particuliers a favorisé merveilleusement une distribution égale, et a donné à chaque quartier un point central qu'il eût été très difficile d'établir dans le plan général.



ÉMEUTE SUR LES MARCHES DE SAINT-ROCH

13 *Vendémiaire an IV* (4 *octobre* 1795).

Comment subiste-t-elle, cette ville trahie par ses magistrats, et qui devaient en ouvrir les portes aux troupes des conjurés ?

Lorsque la première nouvelle de la prise de la Bastille fut regardée à Versailles comme une imposture ; lorsque nous lui renvoyâmes la terreur qu'elle nous avait inspirée ; lorsque tous les fronts de la cour pâlirent en apprenant notre fière et majestueuse attitude, ce grand danger ne fut pas encore le dernier pour nous. Il n'y eut pas d'année où nos murailles ne fussent menacées d'incendie; et la rage des factions qui s'agitaient dans cette immense cité, semblait d'avoir point de murs qui pussent la contenir.

Tandis que des écrivains mercenaires, salariés par les Anglais, ne cessaient de vanter, avec autant d'excès que de perfidie, le calme imposant de cette ville, et la majesté de ses assemblées primaires et permanentes, tandis qu'éclairées par une trop funeste expérience, nous ne cessions nous-mêmes d'inspirer de justes défiances sur ce calme trompeur, et d'appeler l'attention des patriotes de 1789 sur les invasions séditieuses, sur les éclats multipliés, et sur les attentats de ces assemblées primaires, qu'une poignée de factieux entraînait dans les horreurs de la guerre civile, des émissaires travaillaient sourdement ce peuple devant lequel on se prosternait en public. Les royalistes creusaient sous nos pieds un abîme profond, tandis qu'ils couronnaient nos têtes de fleurs enivrantes : les scélérats ! ils parfumaient l'autel sur lequel ils voulaient immoler tous les Parisiens, comme auteurs ou complices de la mort du dernier roi.

Nous donnerons ici quelques développements nécessaires à des faits, légers en apparence, mais dont les suites pouvaient avoir sur le sort de la République Française, la plus meurtrière influence.

Ce fut le jeudi soir, 2 vendémiaire, qu'on essaya au jardin Egalité le jeu des manœuvres concertées dans les conciliabules de la section Lepelletier. On se rappelle qu'une douzaine d'étourdis insulta, dans ce jardin, des Invalides qui avaient crié *vive la République !* trois de ces insolents

furent arrêtés, et le reste se dissipa comme une troupe de daims, au bruit d'un coup de fusil.

Le trois vendémiaire, les sections du Théâtre-Français, de l'Unité et de Lepelletier prirent les plus violents arrêtés contre la Convention, firent proclamer la désobéissance aux décrets acceptés par la France entière, et nommèrent, selon l'usage, des commissaires pour colporter et la désobéissance et leurs arrêtés. Le soir du même jour, des aboyeurs, adroitement répandus dans les différents quartiers de la ville, criaient qu'on incarcérait tous les jeunes gens, tous.

Les jeunes gens effarés se rassemblèrent au jardin Egalité ; les groupes se formèrent, les projets les plus audacieux furent proposés ; et tandis que les uns échauffaient les esprits, les autres chantaient le *Réveil du peuple.* Un homme s'avise de demander : « Pourquoi ces cris ? pourquoi ces mouvements ?... » — « C'est un terroriste ! s'écrie-t-on de toutes parts, c'est un terroriste !... » et le prétendu terroriste est assommé. Les femmes se sauvent, les boutiques se ferment ; et un flot de jeunes gens se porte successivement aux théâtres de la *République*, de la *rue Feydeau* et du *Vaudeville :* les portes sont forcées, le spectacle est interrompu, et partout cette jeunesse, despotique autant qu'inconsidérée, fait chanter le *Réveil du peuple.* Tous ces préliminaires couvraient le dessein de grossir l'attroupement, de se former en bataillons, et d'aller attaquer la Convention.

Cependant la force armée s'organisait, les patrouilles circulaient, divisaient les groupes, et rompaient toutes les mesures hostiles, qui, faute d'un point commun, venaient échouer contre les plus petits obstacles.

A neuf heures et demie, les esprits étaient au dernier degré d'exaltation ; les groupes étaient forts, nombreux et bruyants ; une patrouille de grenadiers passe, trois coups de feu partent, dont un atteint la tête d'un grenadier : c'était le signal de la guerre, c'était l'instant critique ; et si les grenadiers avaient été aussi prompts à repousser

l'outrage, que leurs ennemis à le commettre, on ne doute pas que Paris ne fût devenu une Vendée royale ; on ne voulait que cela : mais, inébranlables dans leur devoir, ces braves militaires, n'ayant point l'ordre de tirer, ne tirèrent point ; ils s'arrêtèrent immobiles la baïonnette en avant. Ce fut alors que la lâcheté des scélérats parut dans tout son jour : n'ayant pu réussir à faire égorger cette patrouille intrédipe, ils se répandirent dans la ville, criant que la Convention faisait tirer sur le peuple : *aux armes ! aux armes !* les rues ne retentissaient que de ces mots : *aux armes ! à bas la Convention ! vivent les sections !*

Ligueurs imbéciles ! vous n'aviez pas compté sur tant de fermeté de la part des habitants de cette ville ; vous aviez cru, dans la haute présomption de vos projets ambitieux, que tout Paris s'ébranlerait à vos cris, marcherait à vos ordres, et sacrifierait à vos plaisirs, liberté, propriétés, repos, espérance, tout, jusqu'à la vie. C'est en vain que vous publiez que la Convention fait tirer sur le peuple : le peuple, tant de fois trompé par vos manœuvres royales, veut voir, veut entendre avant que d'agir.

Cette temporisation funeste vous a perdus ; tout cet échafaudage de crimes et de folies s'est écroulé sous le poids de la vérité.

A onze heures, tout avait disparu. Que faisait la Convention pendant que ces pygmées s'agitaient autour d'elle ? Elle était assemblée depuis huit heures, mais sans délibérer. A dix heures et demie, les comités de gouvernement entrèrent dans la salle. De cette séance, l'une des plus mémorables de la Convention, semblaient dépendre les destinées de la France : tous les esprits, las de cette guerre scandaleuse entre la Convention nationale et une petite fraction de la nation, demandaient des mesures vigoureuses et persévérantes ; tous les cœurs étaient animés du même sentiment, celui de mourir plutôt que de céder, étaient réunis sous les mêmes drapeaux, ceux de la République.

LAZZIS

Lors de l'installation du Directoire exécutif, les royalistes, perdant tout espoir, exercèrent leurs petites vengeances en écrivant en traits malins ou injurieux, jusque sur les guérites des sentinelles, qui ne sont pas des Argus. On lisait, non loin du palais directorial, ces mots avidement recueillis par l'ignorante multitude : *Manufacture de cire à frotter.* On répétait cet autre dicton, adapté aux circonstances de pénurie où nous nous trouvions alors : *Nous ne pouvons pas continuer la guerre avec cinq cartouches ;* celui-ci encore : *Les Anglais ne se dé*-pitt-*eront que quand les Français seront dé*-barras-***sés.***

Cette petite guerre de lazzis acérés fut aussi courte que frivole. Le Directoire prit son aplomb, dédaigna les épigrammes, et marcha avec fermeté à son but. Après toutes les secousses, le découragement, l'abattement, le discrédit, les craintes des bons citoyens, après l'audace des émigrés et des ennemis connus de la révolution, et les menées des prêtres insermentés et réfractaires, il rétablit l'ordre et le repos. Il fut grand, il fut ferme, il fut modéré ; tous les esprits sensés se sont attachés à lui comme à un régulateur majestueux. Son éloge est dans la surprise et l'épouvante, des cabinets étrangers.

FÊTE DU 10 THERMIDOR, AN IV

Si le nombre et l'éclat des voitures, si la réunion des femmes les plus élégantes, des jeunes gens les plus merveilleux, et des chevaux les plus fringants ; si une foule de spectateurs formant une longue procession de

Paris jusqu'au Champ-de-Mars, et garnissant les talus dans toute leur étendue ; si tout cela, dis-je, peut donner l'idée d'une fête brillante, *quoique sans festin*, l'ordonnateur de celle du 10 Thermidor peut se flatter d'avoir réussi.

Qui eût pensé, en voyant tant de richesses prodiguées sur les chars et sur les femmes, et tant de gaité répandue sur les visages, que nous étions encore en guerre avec un tiers de l'Europe, que le sang coulait à la frontière et que le trésor national était épuisé ?

Qui eût dit, en considérant cet immense rassemblement de soldats, de chevaux, de cabriolets, de femmes, de Jacobins, de royalistes et de républicains, tous se touchant sans se heurter, se heurtant sans se renverser, ou se renversant sans se tuer ; que c'était ce même peuple, ivre de sang et furieux de carnage, qui s'égorgeait, il y a deux ans, et qui s'égorge peut-être encore en ce moment à Marseille ? Peuple léger, frivole, inconséquent, mais point méchant, mais bon, lorsqu'il est lui-même, lorsqu'il n'est pas entre les mains des factieux l'instrument d'une vengeance, ou l'objet d'une effroyable spéculation ! je le vis hier dans ses goûts, dans ses habitudes, dans son véritable élément. Du repos, *des fêtes et du pain*, voilà ce qu'il demande ; et voilà tout ce qui déconcerte tous les Numas d'antichambre, qui veulent à toute force en faire un peuple guerrier, jaloux, inquiet, un peuple de Spartiates toujours en guerre avec l'univers, et se contentant dans ses foyers de se frotter le corps d'huile et de manger du brouet noir.

Il me fut permis d'entrer au Champ-de-Mars ; les élus seuls y pénétraient avec des cartes ou sans cartes, mais toujours guidés par un ou deux généraux, dont il ne manquait pas, à qui les piétons auraient désiré plus d'adresse à conduire leurs chevaux, et moins d'ardeur, pour ne pas dire plus, à repousser ceux qui n'avaient pas l'honneur de leur appartenir de près ou de loin.

En général, l'ordre manquait ou par la faute des chefs, ou par l'insolence de leurs employés. Le peuple impatienté d'être toujours repoussé, et de n'être jamais appelé aux

fêtes que pour les voir de loin, força la garde, et fit trois ou quatre trouées dans l'enceinte. Les courses au reste ne méritaient pas tout ce brillant appareil ; elles furent aussi mesquines que notre inexpérience dans ce genre peut aisément le faire supposer. C'est le fils d'un maquignon qui a remporté le prix de celle à cheval.

Du Champ-de-Mars, je me rendis aux Champs-Elysées. C'était un autre spectacle : on eût presque dit un autre peuple; si la danse, si les jeux, si les chants n'eussent également rappelé sa légère insouciance, et son aimable frivolité.

Mais il n'y avait plus ici de ces femmes brillantes de grâces et de parure, il n'y avait plus ni chevaux anglais, ni élégants à *parole numéraire* : c'était la simplicité bourgeoise, c'était le peuple, par excellence, assis sur l'herbe, mangeant des cerises et des échaudés, ou se promenant gaîment autour de la charmante enceinte de guirlandes, de lanternes et d'artifices, que *Ruggiéry* achevait de décorer.

L'illumination ne fut complète que fort tard ; elle fut lente à se former ; mais les spectateurs occupés de leurs jeux, n'avaient l'air ni de s'ennuyer, ni de s'impatienter.

L'obscurité de la nuit, la douceur de l'air, le mélange des groupes, la disposition des esprits, le bruit des danses, la magie des arbres, tout favorisait les doux entretiens, et semblait encourager les épanchements et la gaîté.

Il était près de onze heures quand on tira le feu d'artifice. On connaît tous les talents de Ruggiéry pour ce genre de spectacle pyrique, dont les Parisiens surtout sont si curieux ; on n'eut à reprocher à celui-ci que d'avoir été trop bref, et peut-être aussi à l'auteur, de n'avoir pas élevé son foyer assez haut.

Le tableau de l'enceinte entière tout en feu par l'incendie des poteaux et des guirlandes qui la composaient, fut extrêmement brillant, et n'eût, comme, en général, toutes les choses brillantes, qu'un moment trop court d'existence ; et c'est dommage, car à voir les regards fixés sur cet objet, longtemps après qu'il fût disparu, on pouvait deviner tous les regrets qu'ils avaient laissés.

Quand chacun fut bien assuré qu'il n'y avait plus rien à voir, on songea à se retirer. Mais il arriva ici un très plaisant événement, que l'éclat du feu dont on venait d'être ébloui peut seul expliquer ; c'est que personne ne reconnut plus son chemin : les uns s'en allaient au Bois de Boulogne, pour gagner Paris ; les autres allaient du côté de la rivière, croyant marcher vers le Garde-meuble. On errait à l'aventure en se demandant réciproquement sa route. Tout le monde avait l'air égaré. On se frotta les yeux : on se reconnut ; et il n'en résulta pas d'autre inconvénient.

Nous ne finirons point cet article sans citer, entre beaucoup d'autres preuves dont nous avons été témoins, de l'harmonie et de la bonne amitié qui a régné constamment dans cette fête nocturne, et qui semblait de tout Paris ne faire qu'une seule famille, le trait suivant : il ne sera pas déplacé dans le journal des mœurs.

« Trois ou quatre mirliflors, du nombre de ceux que nous avions vus caracoler au champ de-Mars, et qui s'entendent à manier un cheval, à peu près comme ils savent respecter les femmes, traversaient une plate-bande jonchée de jeunes filles à côté de leurs mères et de leurs petits frères et, de quelques soldats qni n'étaient pas en faction: ils traversaient, dis-je, en se balançant niaisement sur leurs hanches, et en chantant les chansons les plus ordurières. Un soldat s'avance au-devant d'eux ; et d'un ton aussi calme qu'honnête, leur dit : Citoyens, ce n'est pas au milieu de femmes honnêtes, et dans un rassemblement de famille, mais au b..... qu'on chante de pareilles chansons.... Les étourdis n'en voulurent pas savoir davantage ; ils se sauvèrent en courant. »

AFFICHES EN 1796

On ne peut faire un pas sans que l'œil se repose sur quelque annonce impudente portant qu'un tel prête, sur de bons nantissements, à un prix raisonnable ; et ce prix raisonnable est de 6, de 8 pour cent par mois.

Comment dompter l'exécrable cupidité des usuriers qui affichent sur toutes les murailles le cachet de leur friponnerie ? Ce qui fait gémir le politique et le moraliste, c'est que cette usure marche tête levée, et que les spéculateurs, si on les laisse marcher encore quelque temps, engloutiront toutes les dépouilles des rentiers, des commis et des fonctionnaires publics honnêtes. Cependant, Paris conserve une physionomie de tranquillité qui tient du prodige. Les agioteurs d'aujourd'hui ne le cèdent en rien au train des ci-devant hommes de la Cour ; ils les surpassent même en folie. On dirait que pour eux seuls sont créés les plaisirs et les richesses.

Jamais il n'y eut autant de spectacles, de concerts, de danses, de repas, de traiteurs, de limonadiers, de jardins publics, de feux d'artifice, de lycées, de journaux et de marchands de vin. C'est une sorte de phénomène, que cette variété d'amusements, au milieu de la guerre la plus meurtrière, à la suite d'une révolution qui n'eût dû faire naître que les idées les plus mélancoliques ; que cet appareil d'opulence qu'étalent les particuliers, au milieu de la détresse du gouvernement ; que cet esprit d'insouciance, de dissipation et de prodigalité qui s'est emparé de toutes les classes ; que cette soif du gain et ce défaut d'économie ; cette avidité de corsaire qu'on met en usage pour obtenir des richesses, et cette sorte d'extravagance avec laquelle on les dissipe. Un jour crée des fortunes, le lendemain, on les voit détruire. Tel, sorti de son galetas, a logé quelques mois dans le superbe palais, est contraint de regagner son premier gîte.

Chaque soir, le bruit d'un violon discordant appelle dans la taverne convertie en salle de bal, l'artisan, le soldat, la grisette, le porteur d'eau, tandis que des salons qu'on croirait créés par la baguette des fées, se remplissent de nouveaux enrichis.

Dans la première de ces deux cohues, on conserve le ton, le langage comme le costume de la sans-culotterie, dans toute sa pureté. Dans les autres, au contraire, on écarte avec soin tout ce qui rappelle la forme républicaine : on s'efforce de singer l'ancienne cour, l'ancienne bonne compagnie ; et on les imite à peu près aussi heureusement que Jodelet et Mascarille imitent leurs maîtres dont ils ont volé les habits.

Les spectacles ont été très suivis cet hiver. Mais ce n'est point comme au bal : chaque rang n'a point son théâtre, toutes les classes se confondent chez Nicolet, comme à l'Opéra. Le peuple, qui n'allait autrefois que là, se pique aujourd'hui de venir ici. Qu'on ne croie point cependant qu'il ait gagné du côté de l'instruction, et que des goûts qui paraissent plus délicats, supposent d'autres mœurs ; mais la cherté de la main-d'œuvre, fruit du régime révolutionnaire, a répandu dans les dernières classes, une aisance inconnue jusqu'alors, qui permet à l'artisan de satisfaire ses anciens penchants pour la débauche, et l'espèce d'instinct qui l'entraîne vers des jouissances dont il ne se faisait autrefois aucune idée.

IMPRIMERIES

Il n'y avait autrefois que trente-six imprimeurs dans Paris ; ils étaient privilégiés. La Révolution a renversé ces absurdes privilèges. Qu'est-ce qu'une imprimerie ? C'est mon écritoire, c'est celle de tout auteur bon ou mauvais. Elles sont multipliées à un point étonnant ; et

l'imprimerie, après avoir fait tant de bien, menace d'être épouvantablement funeste. C'est la pourriture de l'œuf : *corruptio optimi, pessima.*

Mais, dira-t-on, comment faire une loi répressive ? Il n'y a pas de maison à Paris, pour ainsi dire, où il n'y ait aujourd'hui une presse, soit à la cave, soit au grenier ; et dans les mansardes, deux ou trois journalistes.

Vous pensez bien que tous les royalistes, tous les aristocrates, les encouragent à miner le gouvernement qui leur est odieux. Le gouvernement fait des miracles ; il faut nier les miracles.

Et quand ce régiment de folliculaires est introduit jusques dans la salle du corps légslatif, et qu'il n'y a qu'une banquette qui le sépare des législateurs, comment ne se croirait-il pas une puissance ?

En s'attribuant la puissance de médire, de satiriser, et de proclamer ses satires soir et matin, n'est-ce point là une autorité dans laquelle on se complaît ? Comment la supposer illégitime ?

Le journaliste vous dira qu'elle est infaillible, et que, par là même, elle devient irréprochable. Il ajoutera que lorsqu'elle est avouée par la malignité publique, elle devient dès lors souveraine.

C'est avec cette logique que le journaliste s'est dit législateur ; le législateur des rues, dont les décrets se publient dans les carrefours, et se promènent le long des ruisseaux. Quoi de plus authentique ! Qu'est-ce que la voix grêle qui parle à la tribune auprès du Stentor qui éveillera tout un quartier ? il a la proclamation dans toute sa force et sa plénitude.

Les journalistes feront le désespoir éternel des gouvernements ; ils n'ont plus à craindre qu'eux-mêmes, c'est-à-dire, le mépris où ils tombent par leurs propres excès : ils y ont marché à grands pas.

Il y a des pays où telle femme déclare qu'elle veut être courtisane et fille publique : on lui en délivre une patente et elle jouit de la liberté illimitée de se prostituer. Eh

bien ! il y a deux classes de journalistes : les uns qui cherchent la vérité, et veulent la dire, mais avec ménagement, et avec une sorte de respect pour le public et pour eux-mêmes. Pour que cette vérité devienne universelle, ils lui donnent une physionomie décente ; ils savent que c'est une certaine sagesse qui la fera adopter. Les autres, précipitent leur plume et leurs assertions, affectent un style satirique, même quand la nature ne leur en a pas donné le talent ; entassent la censure, le sarcasme, la raillerie, en confondant toutes ces nuances. Toute phrase leur est bonne, pourvu qu'elle soit caustique : la vérité, pour eux, est le gémissement de l'offensé. Envenimer les actions d'un homme public, c'est le faire marcher droit. Toute administration, toute autorité est tyrannique, dès qu'elle n'est pas parfaitement obéissante à leurs idées. Tout gouvernement est corrompu et assassinable, dès qu'il heurte leurs productions déréglées.

Il y aurait donc les journalistes sensés, et les journalistes séditieux ; ils se classeraient d'eux-mêmes ; et le public, averti par l'enseigne, apprendrait qu'il y a autant de distance entre deux hommes qui écrivent périodiquement, qu'entre le chirurgien qui fait une opération anatomique, et le boucher qui découpe un bœuf.

Les excès de la presse ont duré jusqu'au 18 Fructidor ; le scandale, sans avoir cessé, est diminué depuis cette époque, parce que le Directoire a le droit de mettre le scellé sur les presses antirépublicaines ; mais le journaliste sans pudeur recommence le lendemain avec une autre *écritoire*. Vite, à ces écrivassiers, des diplômes d'infamie !

L'INDICATEUR DES MARIAGES

C'EST le nom d'un bureau, et le titre d'un journal dont le frontispice offre, comme l'on voit, une image à demi agréable, et qui promet un peu plus que le *Menteur*, la *Chauve-souris* ou la *Petite Poste*. Il s'agit d'un truchement habile et discret qui fait sans honte et avec l'approbation des lois, le négoce des cœurs.

Avec son secours, l'homme muet par timidité, ou qui, après avoir consulté son miroir, ne se trouve plus ni jeune, ni beau, parle, sollicite sans être vu, ne se montre, pour ainsi dire, que par réverbération jusqu'au dénouement. Ce bureau a, à ses ordres, jusqu'à un poète qui fait des madrigaux et des acrostiches à prix fixe ; et l'on se saurait croire combien cela soulage quelquefois le demandeur.

Celui donc, ou celle qui se propose, ne manque pas d'annoncer le beau côté de son individu, c'est-à-dire, sa fortune, son revenu net en biens fonds, en immeubles territoriaux, le produit de son état actuel, et surtout ses prétentions pour l'avenir.

Afin d'imprimer à cette annonce un attrait inévitable, on glisse certains mots bien doux, certaines phrases toutes préparées, suaves, mielleuses, qui font l'office d'un miroir en miniature, et qui aident à deviner la figure, la taille, les proportions du corps, la complexion, le tempérament, le tout sous un jour favorable.

On ajoute à ces invitantes prémices la petite note des talents agréables, comme le chant, le forte-piano, la clarinette, la harpe : mais sur ce qui concerne l'économie, la modestie de la parure, le goût des devoirs domestiques, on n'en parle point, parce qu'apparemment cela se suppose.

Les entremetteurs sont des gens très polis ; on passe dans leurs bureaux comme l'on se trouverait chez un

notaire ; on vérifie la carte en un clin d'œil ; quelquefois même, l'on ne s'est pas encore vu, qu'on en est aux préliminaires du contrat : car il est à remarquer que les demandeurs, chacun de leur côté, stipulent pour clause essentielle du contrat, l'égalité réciproque des fortunes : on compte aussi pour beaucoup l'espérance des héritages ; mais le numéraire effectif, voilà la raison prépondérante pour la conclusion.

Les demandes des veuves de 25 ans sans enfants, qui désirent convoler en secondes noces avec des hommes veufs de 36 à 40 ans, pareillement sans enfants, sont très nombreuses.

Tous nos faiseurs de petites comédies qui, comme on sait, n'en peuvent terminer une seule sans un mariage, sont invités à se rendre à ce bureau ; ils y trouveront des dénouements tout faits, et néanmoins tout aussi précipités que ceux qu'ils inventent. Dans ces sortes de négociations, ce n'est point l'amour, c'est le coffre-fort qui se met en troisième ; et le coffre-fort arrange quelquefois les choses beaucoup mieux que l'amour.

Voici donc pour le mariage, qui n'est plus un sacrement, mais un nœud presque aussi facile à rompre qu'à former, voici une espèce de souscription tout ouverte, dans laquelle bien des gens s'engagent sous la foi du prospectus. Il n'est pas dit qu'il y ait plus de plaintes sur cette manière de contracter que pour celle qui admet des épreuves, des flammes et des soupirs. On s'accoutume à croire ce qu'on répète depuis si longtemps : le *mariage est une loterie.*

Les anciennes Amazones du Thermodon se brûlaient autrefois le sein, pour tirer de l'arc avec plus de facilité ; pour les Parisiennes, elles se détruisent la gorge intérieurement à force de vin, le dirai-je, d'eau-de-vie et de liqueurs fortes, en sorte que presque toutes s'en trouvent débarrassées de bonne heure. Un incivil ayant fait à ce sujet une demande plus ample que le local ne le comporte, les commis n'osèrent enregistrer cette note critique ou déplacée.

L'on pense bien que l'esprit n'entre pour rien dans

toutes ces demandes. Quel est le sot qui voudrait avoir une femme d'un grand esprit ? Quelle est la femme qui demande en son mari un autre esprit, que l'esprit amusant ? Que fait le génie pour le lit conjugal ? Les gens qui ont trop d'esprit, sont ordinairement critiques, et d'un commerce difficile ; comme ils voyent mieux que les autres les défauts de chaque chose, ils ne sont que rarement satisfaits ; et la vivacité qui les domine, les fait exprimer leur sentiment d'une manière prompte, et quelquefois ironique, dont l'orgueil des autres est désagréablement humilié. D'un autre côté, ceux qui n'ont qu'un esprit orné, mais qui s'aveuglent assez pour se croire un génie supérieur, sont encore plus insupportables : ils croient réparer leur insuffisance par un air caustique et imposant qui fait mourir d'impatience, parce qu'il n'est soutenu d'aucune justesse. Comment donc faire ? aller au bureau de l'Indicateur des mariages, et tirer à la loterie.

Ce bureau pourrait avoir son pendant, celui où l'on enseignerait à la femme à regagner le cœur de son mari... Mais ce n'est pas la peine d'en tracer le frontispice, ce bureau-là serait désert.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

TABLE DES GRAVURES

Imp. Art. L.-Marcel Fortin, 6, Chaussée d'Antin, Paris.

Exposition Ronsard à la Bibliothèque Nationale II. 1925

Notice de la Marche. Duc de Bourbon
en tapis. tiré ...

N. C.

Claude de Albon. de G. Dumoustier

Duc de Mayenne E.



X Jolie Femme. Anon. N. C.

genre Dumoustier flo

Mlle Volpe

Etienne Dumoustier par Pierre

en stoppe

Marie de Clèves. aux yeux clairs

Mlle de Montpensier. N. C.

F. Quesnel

Duc d'Albany. N. C.



à la longue tête

Mme de la Marck. N. C.

Cinq. Mde de Flandrange

Jeanne d'Albret. fiers, acre, digne

Fde de la Renaudie. anon (Dumoustier)

large visage fatigué

Henri de Gondy. Retz 1596 — en particulier
(dans un recueil)

IMP. ART. L.-MARCEL FORTIN ET CIE, 6, CHAUSSÉE D'ANTIN, PARIS.